

2^e Année. N° 9.

Prix de l'abonnement : Fr. 100.— l'an.

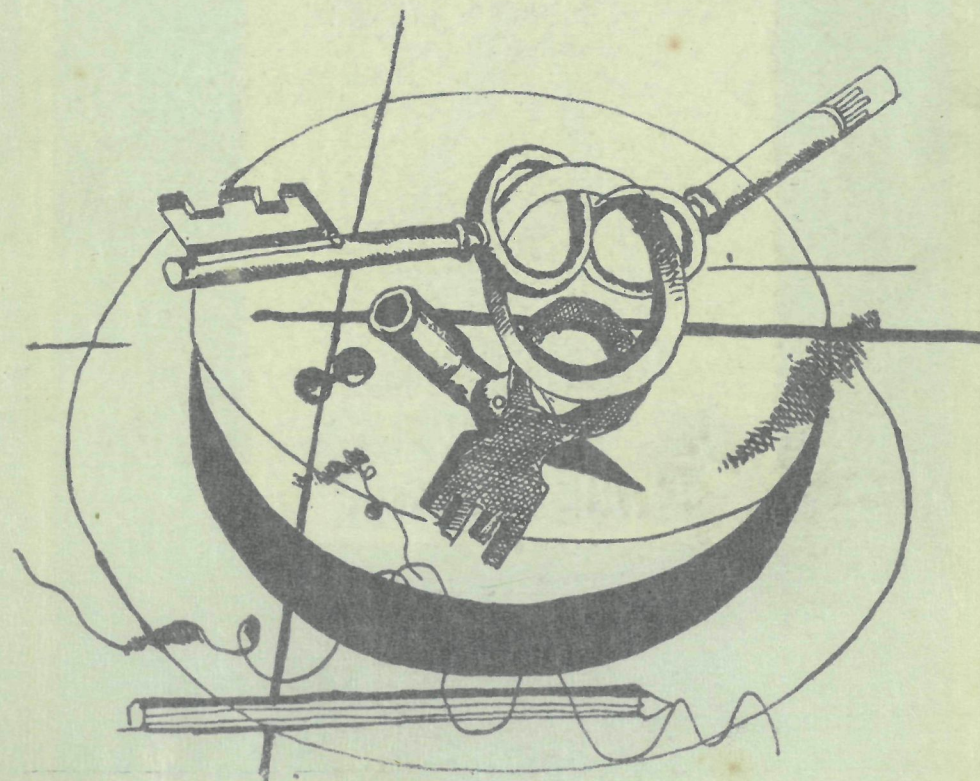
15 Janvier 1930.

Prix du numéro : Fr. 10.—

Variétés

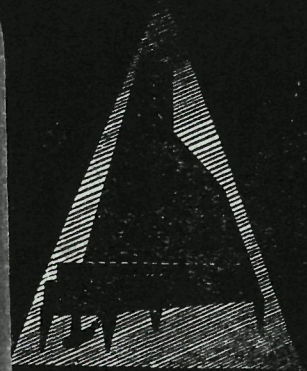
REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE DE L'ESPRIT CONTEMPORAIN

DIRECTEUR : P.-G. VAN HECKE

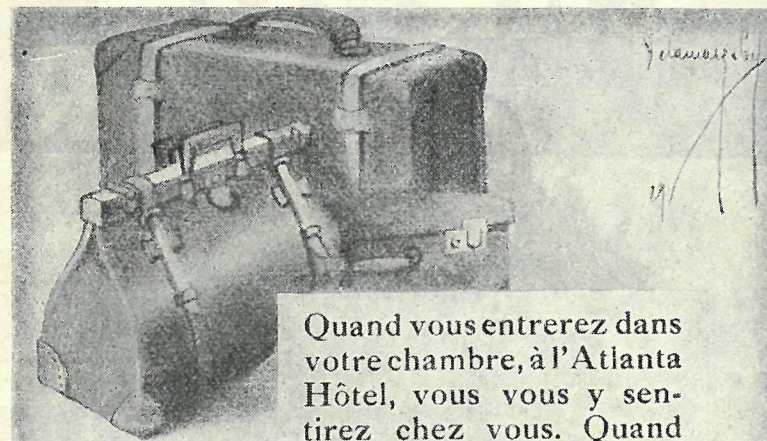


ÉDITIONS « VARIÉTÉS » - BRUXELLES

PLEYEL
FOURNISSEUR DE LA COUR



SUCCURSALE
DE BRUXELLES
101 RUE ROYALE

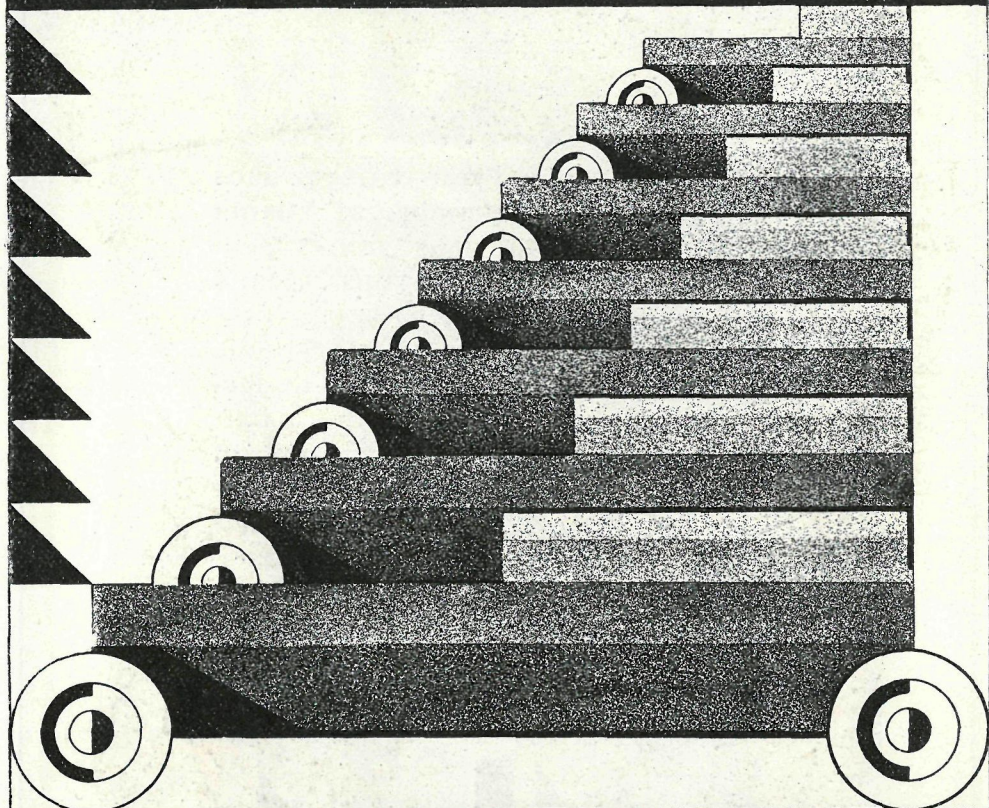


Quand vous entrerez dans
votre chambre, à l'Atlanta
Hôtel, vous vous y sen-
tirez chez vous. Quand
vous aurez passé par votre
cabinet de toilette, la salle
à manger, le salon de lec-
ture, la salle de thé, le bar,
le club vous offriront tout
ce que vous pouvez sou-
haiter; si vous aimez aller
au théâtre, vous les trou-
verez tous à cinq minutes,
à pied de l'hôtel.
Où pourriez-vous bien des-
cendre si ce n'est à l'hôtel

Atlanta
Place de Brouckère, Bruxelles

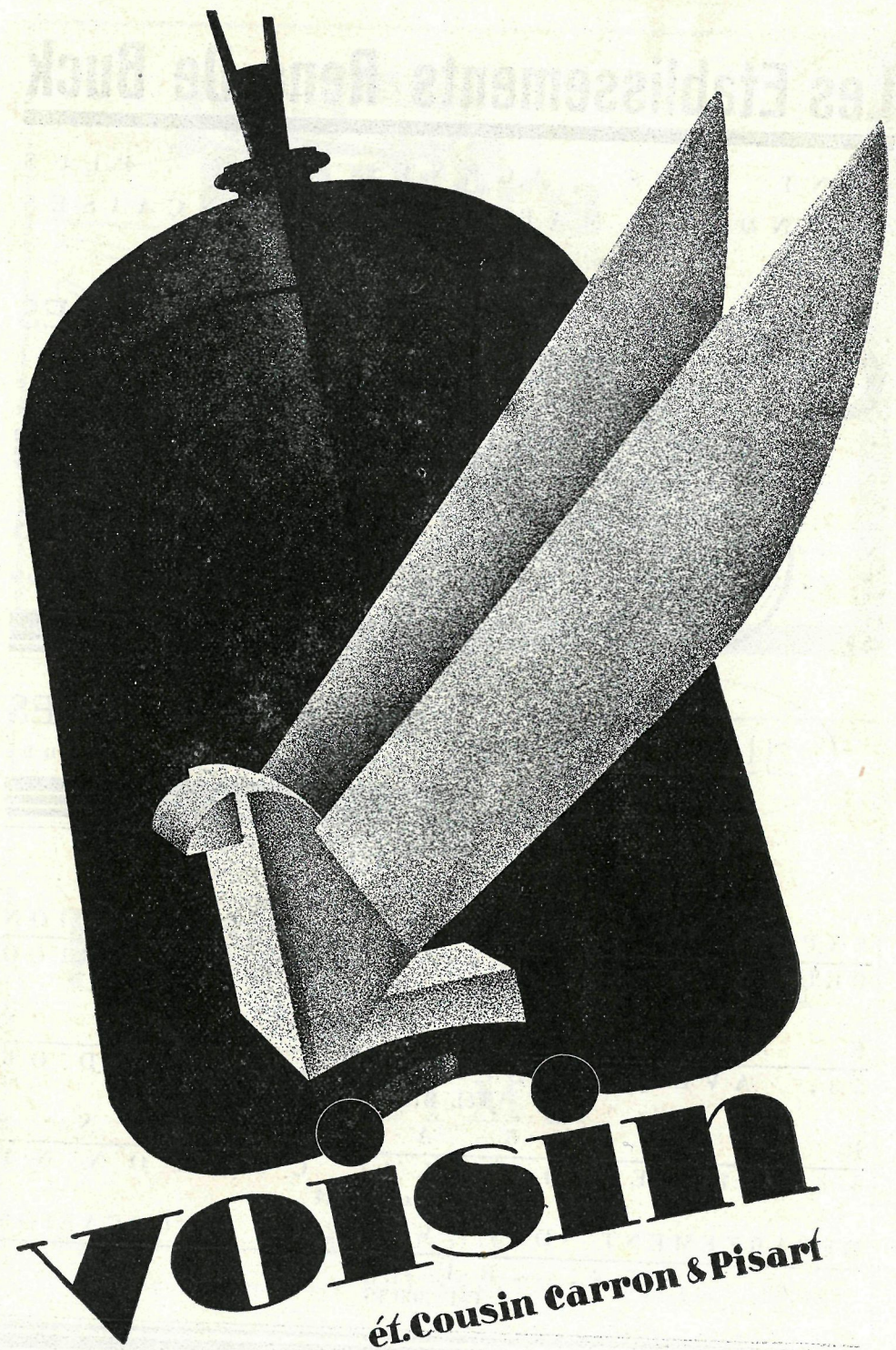
Delamare et Cerf. Bruxelles

COUSIN CARRON PISART



EXCELSIOR ROSENGART
CHENARD-WALCKER
IMPERIA STUDEBAKER
NAGANT PIERCE-ARROW
VOISIN

ADMINISTRATION & MAGASINS D'EXPOSITION
52, BOULEVARD DE WATERLOO TELEPH. 106,51 - 207,35 - 207,36
B R U X E L L E S

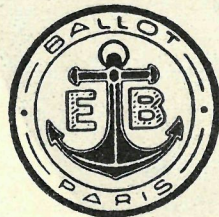


VOISIN
ét. Cousin Carron & Pisart

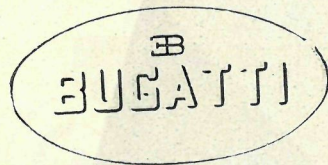
Les Etablissements René De Buck

SONT LES AGENTS DES PLUS
GRANDES MARQUES FRANÇAISES

CITROËN 4 ET 6 CYLINDRES
La première voiture
française construite
en grande série



8 CYLINDRES
Celle qu'on ne discute pas



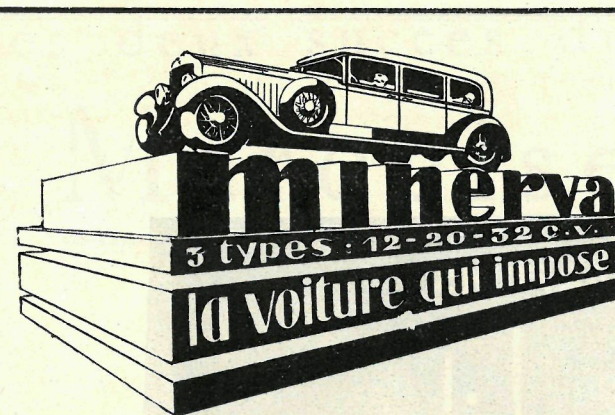
4 ET 8 CYLINDRES
Le pur-sang de la route

EXPOSITION — VENTE — ADMINISTRATION
BRUXELLES: 51, BOULEVARD DE WATERLOO
Tél. 120.29 et 111.66

E X P O S I T I O N
28, AVENUE DE LA TOISON D'OR
Tél. 872.80

R E P A R A T I O N S
96, RUE DE LA COURONNE
Tél. 363.23 et 386.14

DÉPARTEMENT DES VOITURES D'OCCASION
154, RUE GRAY
Tél. 300.15



MINERVA MOTORS S. A.
AGENT POUR LE BRABANT:
AGENCE DES AUTOMOBILES MINERVA
RUE DE TEN BOSCH, 19-21, BRUXELLES

CHAMPAGNE

ERNEST IRROY

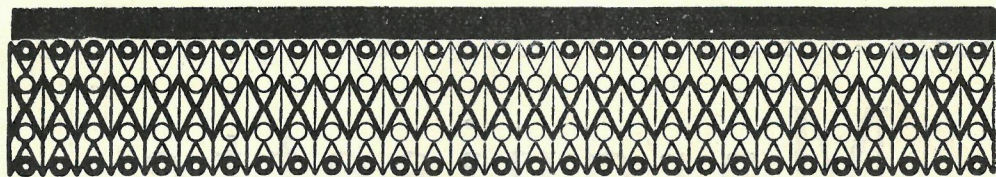
MAISON FONDÉE EN 1820

REIMS

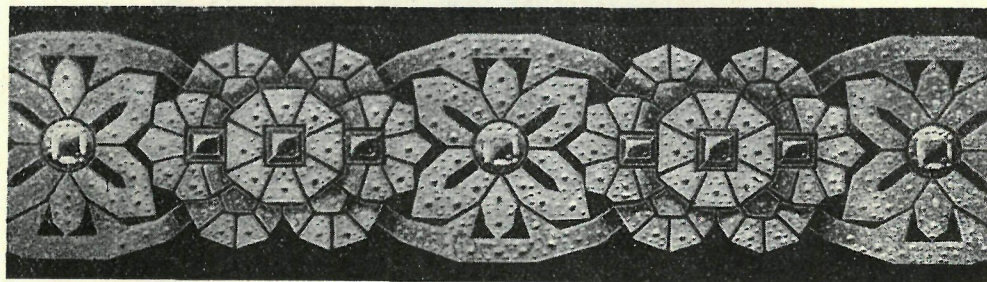
Agent général : J.-M. de JODE

512, Rue Vanderkindere BRUXELLES

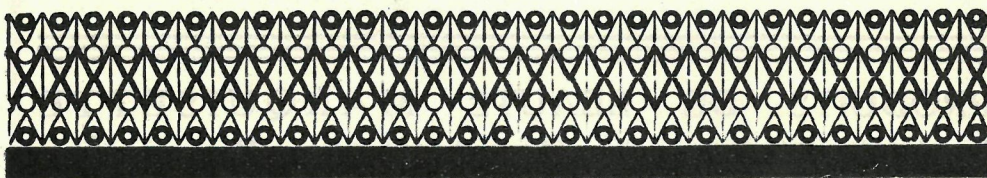
Téléph. : 483.40



**COLLARD
DE THUIN**

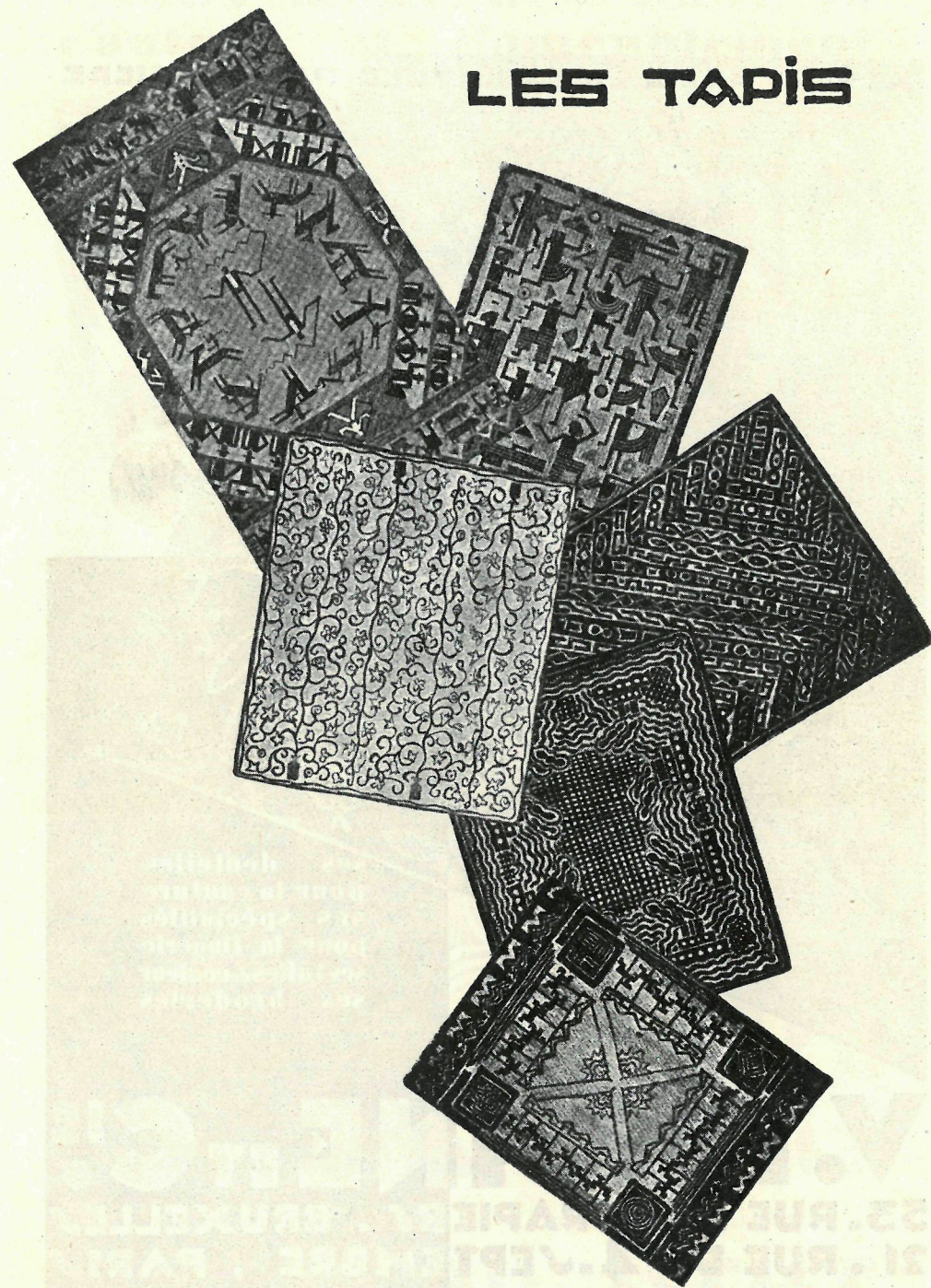


**JOAILLIERS
BRUXELLES**
1 & 3, B^d ADOLPHE MAX



VIII

LES TAPIS



DU STUDIO DE SAEDELEER
AU VILLAGE D'ETICHOVE LEZ AUDENARDE EN BELGIQUE

NE VEND PAS A LA CLIENTÈLE PARTICULIÈRE



ses dentelles
pour la couture
ses spécialités
pour la lingerie
ses tulles couleur
ses broderies

V. RACINE ET C^{IE}

53. RUE DES DRAPERS . BRUXELLES
21. RUE DU 4. SEPTEMBRE . PARIS

CHIFFRE D'AFFAIRES 1929 30 DIXIÈME ANNÉE
1929 30 DIXIÈME ANNÉE

x

tissus modernes pour la
couture et l'ameublement



Toile de Tournon : "Feuille". — Composition de Raoul Dufy

bianchini, fériér
paris : 24^{bis} avenue de l'opéra
bruxelles : 5, pl. du ch^p de mars

LE GRAND ÉCART
 OUVERT À MINUIT
 ORCHESTRE
 7 RUE FROMENTIN
 TEL. TRUDAINE 13-34

LE BOEUF SUR LE TOIT

RESTAURANT
 BAR
 SUNDAY
 DANCING
 DANCERS

LE BOEUF SUR LE TOIT

26 RUE DE PENTHIEVRE PARIS
 8 RUE MACE CANNES
 TEL. ALBANY 10-11

Chez

MARIANNE

72 boulevard
 de Clichy.
 HENRI MICHEL prop.
 Marcadet 10.81

Dejeuners
 Diners
 Soupers.

AUX
 CHAMPS
 ÉLYSÉES

HOWARD

QUALITY OF SEA-FOODS

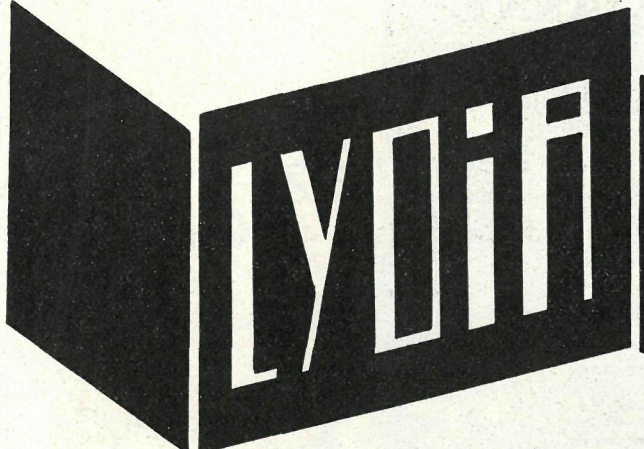

LUNCHEONS
 DINNERS
 SUPPERS

OYSTERS AND
 SEA-FOODS
 DELIVERED
 AT YOUR
 DOOR

28 AV. VICTOR-EMMANUEL III (CHAMPS-ÉLYSÉES)
 TEL. ÉLYSÉES. 95-81

MONTMARTRE

SES PARFUMS EN FLACONS ANCIENS

42 AVENUE LOUISE BRUXELLES. JL.

L'AMPHITRYON
RESTAURANT

Vieilles traditions
de la cuisine française

THE BRISTOL BAR

Le rendez-vous du High-Life

SON GRILL-ROOM-OYSTER BAR
A L'ETAGE

PORTE LOUISE - BRUXELLES

Tél : 182.25-182.26 et 226.37

Le cigare
de
l'homme
du monde



MAISON CENTENAIRE (1820)

TRICOCHÉ

ses Cognacs, ses Vieilles Fines Champagnes

STUDIO
HAYAS

Columbia



PLANO REFLEX

règne dans le Royaume du Disque

EN VENTE :
149, rue du Midi, Bruxelles
et dans toutes les bonnes maisons

VARIÉTÉS

Revue mensuelle illustrée de l'esprit contemporain
DIRECTEUR : P.-G. VAN HECKE

2^{me} ANNEE — N° 9

15 JANVIER 1930

SOMMAIRE

Roger Vitrac *L'éphémère*
Pierre Audard *La maison du sommeil*
Hubert Dubois *Sables*
Maurice Beerblock *Equatoriale*
Sacher Purnal *Golligwog (IX)*

CHRONIQUES DU MOIS

Robert Guiette *Dan Yack*
Pierre Courthion *« Artiste en tableaux »*
André de Ridder *Artistes de tous pays et de tous temps*
Jacques Rèce *Dans les environs de l'Amérique*
Nico Rost *Jeunes générations allemandes*
André Delons *Qui perd gagne*
Franz Hellens *Chronique des disques*

VARIETES

P. G. van Hecke : Ode à l'esthétique des machines

Julien Benda — La vie et la mort d'un homme — Physiologie de l'amour moderne — « Cannes, la ville des fleurs et des sports élégants » — L'âme obscure, par Daniel Rops — Une femme qui tombe (film de H. Ozep) — Sans commentaires, etc...

Nombreux dessins et reproductions (Copyright by Variétés)
Le dessin reproduit sur la couverture est de Fernand Léger

Prix du numéro: Belgique: 10 Fr.	Abonnement d'un an: 100 Fr.
» » France: 10 Fr. fr.	» » » 100 Fr. fr.
» » Hollande: 1 Florin.	» » » 10 Florins
» » Autres pays: 3 Belgas.	» » » 28 Belgas

« VARIETES » : DIRECTION - ADMINISTRATION - PUBLICITE
Bruxelles : 11, avenue du Congo — Téléphone 895.37
Compte chèque-postal : P.-G. van Hecke n° 2152.19

Dépôt exclusif à Paris : LIBRAIRIE JOSE CORTI, 6, rue de Clichy
Dépôt pour la Hollande: N. V. VAN DITMAR, Schiekade, 182, Rotterdam

G A L E R I E
Javal & Bourdeaux

23-24 Place Sainte-Gudule
B R U X E L L E S

E X P O S I T I O N
P E R M A N E N T E

des Manufactures Nationales de l'Etat Français

TABLEAUX DE :

MM. ANTO CARTE, BUISSERET, NAVEZ,
DEVOS, TAF WALLET.

DESSINS DE :

Madame SUZANNE COCQ et MM. BROCAS,
PAERELS, PAULUS.

Du samedi 11 janvier au jeudi 30 janvier 1930.

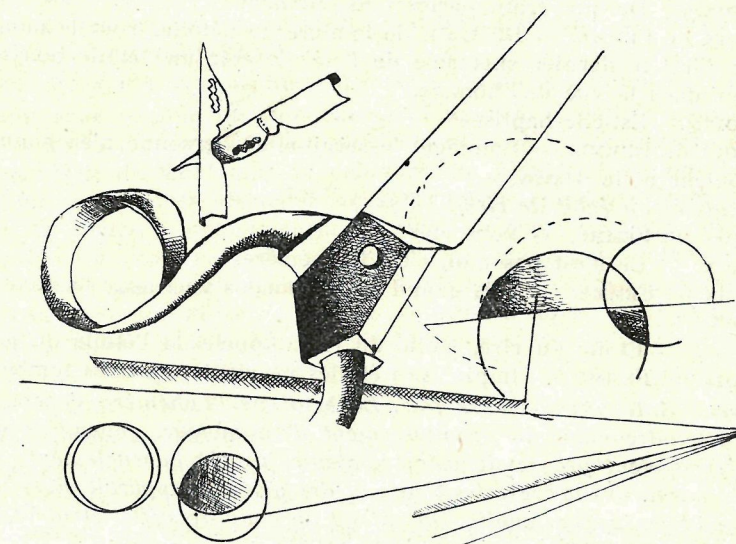
TABLEAUX DE M. ED. DELESCLUZE

La galerie est ouverte tous les jours de 9 h. à 18 h.

G A L E R I E
J A V A L & B O U R D E A U X

44bis, rue Villejust, PARIS

xx



Fernand Léger

L'ÉPHÉMÈRE

FANTASMAGORIE

par

ROGER VITRAC

(Le théâtre, au lever du rideau, représente le noir et le silence absolu. On entend voler l'éphémère, cependant qu'une lumière très sensible, très petite et très lointaine, à gauche du théâtre varie d'intensité avec les vibrations ailées de l'insecte. Une voix anonyme et monotone se fait entendre. Et, convenablement, selon les propos qu'elle tient, tinte un timbre d'une grande hauteur.)

LA VOIX. — N'est-ce point le bruit d'un volcan, ou celui de la croissance d'une liane. Le croiseur cuirassé « Ariane » tire sur l'île du Levant. Un palmier marche sur la mer. C'est un geyser de belle taille, escorté de dauphins et prisonnier du fil dont mon regard dispose: ces volutes du cœur, ce tabac, cet azur.

(Des lueurs pareilles à des éclairs de chaleur traversent la scène. L'éphémère vibre avec la petite lumière, et le timbre tinte toujours.)

LA VOIX. — La marine de l'Etat tire sur les échos. Les échos ne répondent pas. Et l'oiseau tinte, l'oiseau tinte comme il ne chantera jamais. *(L'oiseau ne tinte plus.)*

UNE VOIX DE FEMME. — Que dites-vous, Monsieur?

LA VOIX. — Hélas, l'oiseau ne tinte plus.

LA VOIX DE FEMME. — N'est-ce point ici que le train doit passer?

LA VOIX. — De quel train parlez-vous, Madame?

LA VOIX DE FEMME. — Du train de lumière de l'étoile. Tout le monde viendra. C'est le dernier spectacle de l'été. Ce soir une étoile nouvelle va entrer dans la vue des hommes.

LA VOIX. — Est-elle baptisée?

LA VOIX DE FEMME. — Comment le serait-elle? Personne n'en connaît ni la couleur ni le dessin.

(On entend un éclat de rire.)

LA VOIX DE FEMME. — Vous riez?

LA VOIX. — Ce n'est pas moi, c'est l'éphémère.

LA VOIX DE FEMME. — Mais quand nous l'aurons vue, nous la nommerons bien.

LA VOIX. — Etoile du rire, étoile du rire. Appelez-la l'étoile du rire.

LA VOIX DE FEMME. — Impie! Les étoiles ne rient pas, elles tombent!

(L'oiseau tinte une dernière fois. Le bruit de l'éphémère s'accroît jusqu'à atteindre celui du vrombissement d'un moteur, cependant que la lumière devient progressivement éclatante jusqu'à l'aveuglement. Sur la scène, parmi des arbres, des fleurs et des oiseaux, apparaît alors une foule immobile, face au public. On entend un coup de sifflet strident.)

QUELQU'UN. — N'est-ce pas un autre soleil?

(Coup de sifflet, puis, éclipse [le jeu se répète trois fois].)

(Après cette cérémonie inerte, un homme parle.)

L'HOMME. — Rien ne parle plus ici. Pourquoi faut-il que le ciel parle encore. Que ce soit la dernière étoile.

(Une femme parle.)

LA FEMME. — Que dit cet imbécile? C'est le ciel qui était muet. N'ont-ils pas inventé de lui donner nos yeux. Et le voilà qui bat et qui respire. Bientôt ils lui donneront nos bijoux. Mais s'ils lui donnent leurs machines, gare. Que ce soit donc la première étoile.

(Un enfant parle.)

L'ENFANT. — Oh mon père, qui êtes le plus grand des astronomes, communiquez moi, je vous prie, la mécanique céleste, car celle-ci sera mon étoile.

UNE VOIX. — Malheureux. Tu renies la tienne?

L'ENFANT. — On n'a pas trop de deux étoiles.

LA VOIX. — Comment l'appelleras-tu?

L'ENFANT. — C'est elle qui m'appellera.

L'HOMME. — Cet enfant a raison. D'ailleurs il est mon fils, il est poète. Qu'il la garde et qu'il en ait soin. Quant à moi, je me réserve le droit de parrainer l'étoile. Je la nomme donc l'éphémère.

LA FEMME. — Pour un astre, c'est ridicule.

L'ENFANT. — Et pourquoi, s'il vous plaît? Ne serais-je pas immortel, moi?

(Sur le fond éblouissant du théâtre apparaît tout à coup une tache noire qui grossit jusqu'à prendre la forme et la grandeur d'une plume d'autruche.)

Tous. — Nous n'en voulons pas. Est-ce là l'éphémère? Quelle déception. C'est une plume d'autruche. Nous voulons une étoile.

L'ENFANT. — Vous êtes stupides. Adieu.

(Il prend la plume, la pique à son chapeau, disparaît.)

(La mère pousse un grand cri. Le père s'empresse et la soutient.)

QUELQU'UN. — Son fils est mort. C'est bien fait. Un vieil astronome ne doit pas se tromper d'étoile.

QUELQU'UN D'AUTRE. — Surtout quand il a de la famille, voyons.

(La scène se vide instantanément, et se trouve soudain envahie par des spectres d'objets. Elle est entièrement remplie d'armures, d'outils, de meubles, de machines, de colonnes, de plantes. C'est un désordre prodigieux d'images virtuelles, se superposant et se pénétrant en tous sens. Au centre, et comme suspendu dans les airs, le clairon aux lèvres, apparaît un zouave, vêtu du costume d'avant-guerre. On entend dans la coulisse des roulements syncopés de tambour. Du clairon sort une musique très grêle, une sorte de trémolo de flûte. L'enfant traverse la scène, la tête penchée, puis se tourne vers le zouave.)

L'ENFANT. — Qui êtes-vous?

LE ZOUAVE. — Moi? Vous êtes un enfant.

(Il reprend sa musique.)

L'ENFANT. — Vous, vous êtes une ombre.

LE ZOUAVE *(criant)*. — Moi? Je suis la vie.

L'ENFANT. — Votre clairon est insupportable. Ses accents guerriers ne m'en imposent pas. Taisez-vous l'arabe. Ecoutez plutôt le murmure montant.

(Les roulements de tambour s'accroissent.)

L'ENFANT. — Ecoutez. Comment peuvent-ils faire pour jouer avec l'air? On l'entend et ne l'entend pas. Quels sont-ils?

LE ZOUAVE. — Ce sont les papillons. Les jolis papillons *(et suivant le rythme des tambours)* Les pa-pi-llons. Les pa-pi-llons. Les pa-pi-llons.

L'ENFANT. — Eh là, clairon. Vous voulez les imiter à présent? Vous dont la voix résonne comme un tambour. *(Il sort de sa poche une coupe à champagne.)*

L'ENFANT. — Regardez cette fleur des champs, elle compte douze pétales coudés. Impossible de l'effeuiller sans la froisser, et je la mets dans ma poche, où elle se replie comme un mouchoir. Avez-vous vu ça?

LE ZOUAVE. — Ne faites pas le zouave, mon enfant. Pensez à faire votre vie. Notre passage sur cette terre est bien éphémère.

L'ENFANT. — Sans doute, mais regardez cette plume.

LE ZOUAVE. — C'est une belle étoile, mais elle est noire. Il faudrait la teindre.

L'ENFANT. — J'y songerai.

(Les roulements de tambour ont repris, accompagnés d'une fanfare militaire.)

LE ZOUAVE. — C'est le moment. Le sang coule aux frontières.

L'ENFANT. — Mais peut-être que l'encre rouge. Vous ne croyez pas? Peut-être pourrions-nous l'éclairer avec un fil de chrôme. Autrefois je l'aurais plantée parmi les coquelicots. Mais s'il me plaît qu'elle reste noire.

(Tambour et musique se taisent. La scène change. L'enfant est assis dans un coin et regarde le fond du théâtre. A mesure qu'il parle, ce qu'il dit se réalise sur la scène.)

L'ENFANT. — Une ligne de flottaison.
Chargée de femmes endormies.
N'est-ce pas le plus bel horizon.

L'UNE DES FEMMES (*descendant de la ligne et s'allongeant aux pieds de l'enfant*). — Me voici.

L'ENFANT. — Que me veut l'horizon? Madame, remonte en selle. Vous venez de ruiner le temple.

LA MÊME FEMME. — Tu me regretteras, car je me nommais l'Ephémère.

L'ENFANT. — Vous vous trompez, je ne vous regretterai jamais. (*Théâtralement.*) Jamais. (*A part.*) Parce que je le savais.

(*Le radeau de femmes disparaît.*)

L'ENFANT (*dans un grand cri*). — L'Ephémère.

(*A ce moment, sur une grande glace sans étain, tombée du cintre, s'inscrit, gravé au diamant, en belle écriture anglaise, l'Ephémère. L'inscription grossit démesurément, envahit tout le théâtre, en déborde. Il ne reste plus que le centre du mot, qu'une lettre, qu'un jambage, qu'un trait, qui tient toute la largeur de la scène, et puis enfin, que la représentation multipliée à l'infini du grossissement microscopique d'un point.*)

(*C'est une sorte de carrière de verre sombre, où sont assis sur des reflets de chaises, les reflets de deux hommes. C'est-à-dire que, tout n'est suggéré sur la scène, que par les parties ordinairement brillante; les jours pour les objets, les parties luisantes pour les personnages. L'enfant pénètre dans cet étrange domaine, sur un cheval, dont on ne voit que la crinière et la vapeur des naseaux.*)

L'ENFANT. — Excusez-moi, Messieurs, j'ai poussé jusqu'au fond de mon cœur où s'est gravé le nom d'une femme endormie. C'est donc ici qu'elle repose.

PREMIER REFLET. — De qui parlez-vous?

L'ENFANT. — Je ne la connais pas. J'ai oublié son nom en la poursuivant.

DEUXIÈME REFLET. — De quel pays est-elle?

L'ENFANT. — Elle voyage sur une ligne de flottaison.

PREMIER REFLET. — Ici les femmes ne voyagent que sur la pointe des diamants.

L'ENFANT. — N'est-ce pas la même chose?

PREMIER REFLET. — Eh oui, c'est rigoureusement la même chose. Alors comment la reconnaîtrez-vous parmi les nôtres.

L'ENFANT. — Montrez-moi vos femmes, Monsieur. Je la reconnaitrais entre mille.

PREMIER REFLET. — Hélas, il y en a ici beaucoup plus.

(*Du cintre tombe une infinité de ludions, absolument identiques. On entend alternativement des détonations, des cris, des chants, des sanglots.*)

DEUXIÈME REFLET. — Choisissez, mon enfant.

L'ENFANT. — Ce n'est pas commode. Ce n'est ni celle-ci, ni celle-là, ni cette autre, ni toi, ni vous, ni votre grâce, ni vos yeux, ni vos pieds, ni rien, ni rien, car enfin il n'y a rien ici qui ressemble à celle que je recherche.

PREMIER REFLET. — Nous sommes désolés.

L'ENFANT. — Mais quoi, Monsieur. Vous changez de visage. Vous pâlissez. Vous perdez vos contours. Vous n'aviez qu'eux pour vivre. Que vous restera-t-il?

DEUXIÈME REFLET. — Rien. Comme vous nous le faites remarquer avec tant d'à propos, nous sommes sur le point de mourir.

L'ENFANT. — De mourir. Mais pourquoi?

PREMIER REFLET. — C'est ainsi tous les soirs. Vous êtes ici chez les Ephémères.

L'ENFANT. — L'Ephémère! C'est elle. — (*Il sort, et est sur le point de fermer la porte.*)

DEUXIÈME REFLET (*le rappelant*). — Hé; mon enfant. Ne soyez pas ingrat. Ne nous tuez pas encore. Laissez-nous un peu de lumière. Ne fermez pas la porte en sortant, la nuit s'en chargera.

(*La scène change. L'enfant apparaît sur une route où croît un akène à ailettes géant de pissenlit. L'enfant s'assied à son ombre qui est très brillante. Tout autour de lui chaque ailette projette des rayons.*)

L'ENFANT. — Réfléchissons. L'Ephémère. J'ai tant quitté mon cœur après ce voyage tout en reflets, que je n'ai guère la tête à la réflexion. Et que je joue sur les mots.

(*Une ailette se détache et prend aussitôt la forme d'une ombrelle qui disparaît dans le ciel.*)

L'ENFANT. — Encore l'Ephémère avec sa couronne de cils. Ils montent dans ma gorge. Atchou. Ils se plantent sur ma tête, comme un chapeau de soie. Le cerveau vous écoute petit parachute de la graine.

(*Entre un philosophe. Il a une tête d'homme et un corps de lion.*)

L'ENFANT. — Quel est ce monstre?

LE PHILOSOPHE. — Je suis le grand philosophe Duo. Je suis à la recherche du grand principe des dualités contraires.

L'ENFANT. — Mais vous-même offrez un bel exemple de synthèse à votre système.

LE PHILOSOPHE. — J'ai le corps d'un lion mais je n'en n'ai pas la tête. Et si j'ai la tête du philosophe, je n'en n'ai pas le corps. Je voudrais trouver la formule, le mot qui romprait ce douloureux enchantement. Il faudrait souder la cause à ses conséquences, relier les idées mères à leurs effets. Je cherche une sorte de mère — effet.

L'ENFANT. — Mais, Monsieur, c'est l'éphémère.

(*A ces mots le philosophe se dédouble. Un lion sort par la droite. Un homme épouvanté, par la gauche.*)

(*L'enfant rit aux éclats en secouant la tige de l'akène d'où s'élève un vol d'ombrelles. Un chasseur apparaît.*)

LE CHASSEUR. — Vous venez de faire lever une compagnie de canards sauvages, mon enfant. Ils ne reviendront plus. C'est une ruine pour les chasseurs.

L'ENFANT. — Rassurez-vous, Monsieur, ce ne sont pas des canards sauvages. Ce sont des phénix de Bourgogne.

LE CHASSEUR. — Ah, parfait. Je croyais avoir vu un vol d'ombrelles. (*Il sort.*)

L'ENFANT. — Je suis allé beaucoup trop loin, beaucoup trop loin. Je vais rentrer à la maison.

(La scène change. L'enfant traverse une forêt où vibre l'éphémère.)

L'ENFANT (*fredonnant*). — Ne suis-je pas mis à ta guise

L'épée au côté

La plume au chapeau.

(Le bourdonnement de l'éphémère s'accentue.)

Comme la plume au vent

Femme est volage.

(Le bourdonnement s'accentue de plus bel.)

Une ligne de flottaison

Chargée de femmes endormies

N'est-ce pas le plus bel horizon.

Oui, j'ai raison, j'ai mille fois raison.

Il y a trop d'éphémère.

Et l'éphémère est trop timide.

Sa timidité c'est la mort.

Consultons les éphémérides.

Mon père en trace de splendides.

Je rentrerai à la maison.

(La scène change et représente la maison de l'astronome.)

La mère est seule, devant un pupitre à musique. Elle joue d'un violon qu'on n'entend pas.)

LA MÈRE (*laissant tomber l'archet avec lassitude*). — C'est bien du malheur pour nous autres, femmes d'intérieur, de faire des enfants si beaux pour qu'une étoile nous les prenne. Le dernier n'avait pas quinze ans. Il est mort d'une embolie au front.

LE PÈRE (*entrant*). — L'étoile est morte. Il n'y a plus d'éphémère.

LA MÈRE. — Que dis-tu?

LE PÈRE. — Il n'y a plus d'éphémère, comprends-tu? Notre fils lié à la destinée d'une étoile est mort très régulièrement au moment où l'étoile achevait de s'éteindre. Le phénomène aura duré quinze ans. Je m'étonnais d'une mort aussi subite. Il n'y a, au contraire, qu'à s'en réjouir, puisqu'elle justifie mes calculs. Salut donc au ciel infailible. Salut à la voisine d'Altair, qui a vu naître et mourir la plume noire de l'éphémère.

(Entre le fils.)

L'ENFANT. — Bonjour, c'est moi.

LA MÈRE. — Mon enfant.

LE PÈRE. — Toi, alors l'éphémère n'est pas mort? Un instant, je vous prie. Je monte à ma tour astronomique pour vérifier mes équations. Mais prend garde, mon fils. Si je ne me suis pas trompé, tu n'es qu'un souffle.

(Sort le père.)

L'ENFANT. — C'est pourtant moi.

LA MÈRE. — D'où viens-tu, mon petit?

L'ENFANT. — Comment dire, maman? Lié à l'éphémère, je l'ai cherché partout. La plus belle endormie, la plume, le diamant, l'akène ailé.

LA MÈRE. — Que dis-tu?

L'ENFANT. — Regarde.

LA MÈRE. — Je ne vois rien.

L'ENFANT. — Appuie du doigt sur la cornée de l'œil. Appuie encore. Que vois-tu?

LA MÈRE. — Je vois un grand lac bleu qui tombe au milieu de la salle à manger.

L'ENFANT. — C'est lui.

(Un grand lac bleu tombe en effet du cintre.)

LA MÈRE. — Mon pauvre enfant, ces voyages t'ont complètement détraqué.

L'ENFANT. — Une ligne de flottaison

Chargée de femmes endormies

N'est-ce pas le plus bel horizon.

LA MÈRE (*ouvrant la fenêtre*). — Le plus bel horizon, le voici. Il a été construit par les yeux de ta mère.

L'ENFANT. — Entre mon père et toi, je prendrai l'éphémère pour guide.

(Entre le père.)

LA MÈRE. — Ingrat.

LE PÈRE (*à l'enfant*). — Viens ici.

L'ENFANT. — Pourquoi?

LE PÈRE. — Je te dis de venir ici. Obéis. Sinon...

L'ENFANT. — Sinon?

LE PÈRE. — Mes calculs sont exacts. L'éphémère est mort hier à quatorze heures trente et une minutes quarante secondes trois dixièmes.

L'ENFANT. — Tu t'es trompé de quelques instants, papa.

(L'enfant arrache sa plume, et se trouve aussitôt changé en un gigantesque éphémère qui vole à travers l'appartement. La mère épouvantée s'est mise à genoux. Le père le poursuit en lui jetant tout ce qui lui tombe sous la main. Enfin il l'atteint, et le monstre tombe.)

LA MÈRE. — Tu l'as tué. Maintenant que vas-tu faire?

LE PÈRE (*se dirigeant vers son bureau*). — Eh bien je vais écrire l'épigramme: Ci-git l'éphémère, qui voulut l'être, qui l'était, et ne le savait pas.

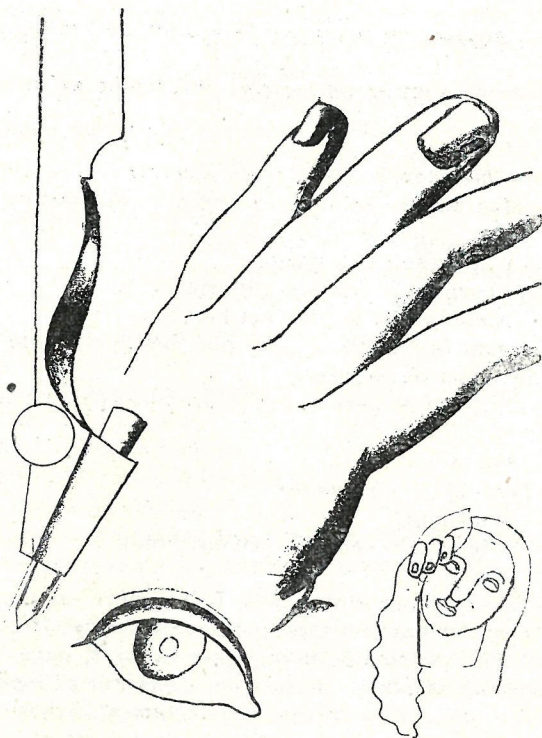
(La scène change, et représente un œil énorme dont la paupière se ferme.)

UNE VOIX. — Quel est cet ongle coupé qui tombe? cette fumée...

(Bruit de cloches...)

R I D E A U





Fernand Léger

LA MAISON DU SOMMEIL

par

PIERRE AUDARD

Quand l'homme se lève du fond d'un monde de ténèbres et qu'il s'éveille dans les marais et les forêts, désormais inapt au jeu de signes habituels et à la démarche normale, il est prisonnier des objets collés à sa peau, étouffé par ses découvertes, et c'est là que la fatalité commence. En ce point extrême, il s'aperçoit qu'il ne s'agit pas d'une aventure et que ce qu'il a tenté dépasse les cadres ordinaires d'une expérience; au milieu de sa vie dépossédée, tous les sens définitivement perdus aussi bien dans la rue et dans les gestes que dans la pensée, le corps dressé par le désir de ce qui n'est pas mais est tout de même, il voit apparaître ce qui n'a jamais eu de nom. Les choses ne sont plus, mais elles sont ses yeux, ses mains, sa peau, mais sa main s'il la touche n'est plus lui-même; c'est qu'il a dépassé les éblouissements, les malentendus, les chutes et le retour. Voici que les murs tombent, que l'ombre d'une main les abat et que les ruines du soleil, pas la mer sans tempêtes des ravages mais la maison des falaises, tremblent jusqu'aux racines du

jamais-vu. Parce que nous avons la mort devant nous non pas telle qu'elle creuse une route connue mais telle une ombre de doute et d'interdiction, une nuit dans le jour de nos fausses énergies, parce que la main saisit la parole et la brise, torche à révolter les yeux des plus clairvoyants, parce que les coups lugubres sont portés et que la chair se déchire — les vertèbres se brisent, il est vrai, et le sang ne circule plus, toute la vie rejetée, tous les gestes désavoués par ce cri de la Conscience —, voici l'œil qui vivra et où s'accomplira la naissance.

La chasse à l'homme est ouverte; ici commence le règne végétal du silence et de la craie. Sur les pavés d'éternité de l'innocence, dans les étranglements atroces de la pensée et l'angoisse aux buissons de poumons, un seul ordre domine; c'est le refus perpétuel jusqu'au bout de la peur, jusqu'à l'épuisement de la sueur, jusqu'à l'immobilité complète où tu dors, destruction du destin, aveugle muet dans le grand matin et le mot de la libération, et l'image qui dénoue la fausse liberté : une maison en feu dans les bois, limite des siècles posée à travers les âges mais sans espace.

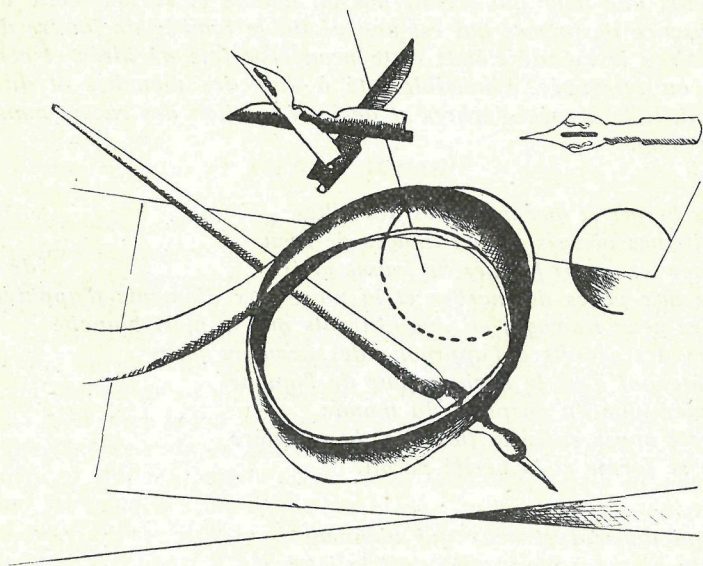
Tout ce qui n'a pas de nom. Et les animaux nés du feu, les plantes qui poussent sur la mer; l'œuf enfin qui remplace toutes ces images, tournant aveugle et bruit de tonnerre et d'hirondelles; l'espace double avec sa lumière et ses objets, il l'absorbe aussi. Choses-lumières, ils tombent dans cette lumière unique et qui n'est ni une parabole ni un signe mais la certitude. Tout se lie, et l'œuf au plus haut point de sa course se fend comme un rire d'épouvante et de plaisir.

Tout ce qui n'a pas de nom; ce n'était pas les monstres ni ce qu'on repousse du pied dans les trous ou entre les rochers, mais un regard sans yeux, une voix qui n'était pas au monde et surtout cette universelle absence de formes qui est une véritable tombée de foudre dans le néant. Alors le monde c'était cette peau cent fois déchirée et cent fois refaite ou retrouvée, l'invisible jeté à l'air des mouches et du soleil du néant, toile crevée d'arbres et de la séparation des races; mais il en sort du sang.

Feu aux berges et aux murailles des villes
aux poitrines vierges et aux images de dieu
et donner les corps fusillés de fausse gloire [de savoir
le livre aux pages de marbre et la plage aux diamants d'apparence et
pour des yeux sauvages et plus attirants que la mort blanche
porteurs des secrets à l'approche des derniers jours
et maintenant c'est le dernier jour de l'amour
le dernier jour du corps et du monde
et secrets noyés entre la fumée et la paupière
le rêve se forme et la vérité paraît.

Ceux qui dansent et ceux qui viennent
l'or et la pierre à mon doigt c'est le jour
revenant des hautes forêts descendant des fleuves
et là il vit les animaux très doux, les fauves aux pieds de chevreuil

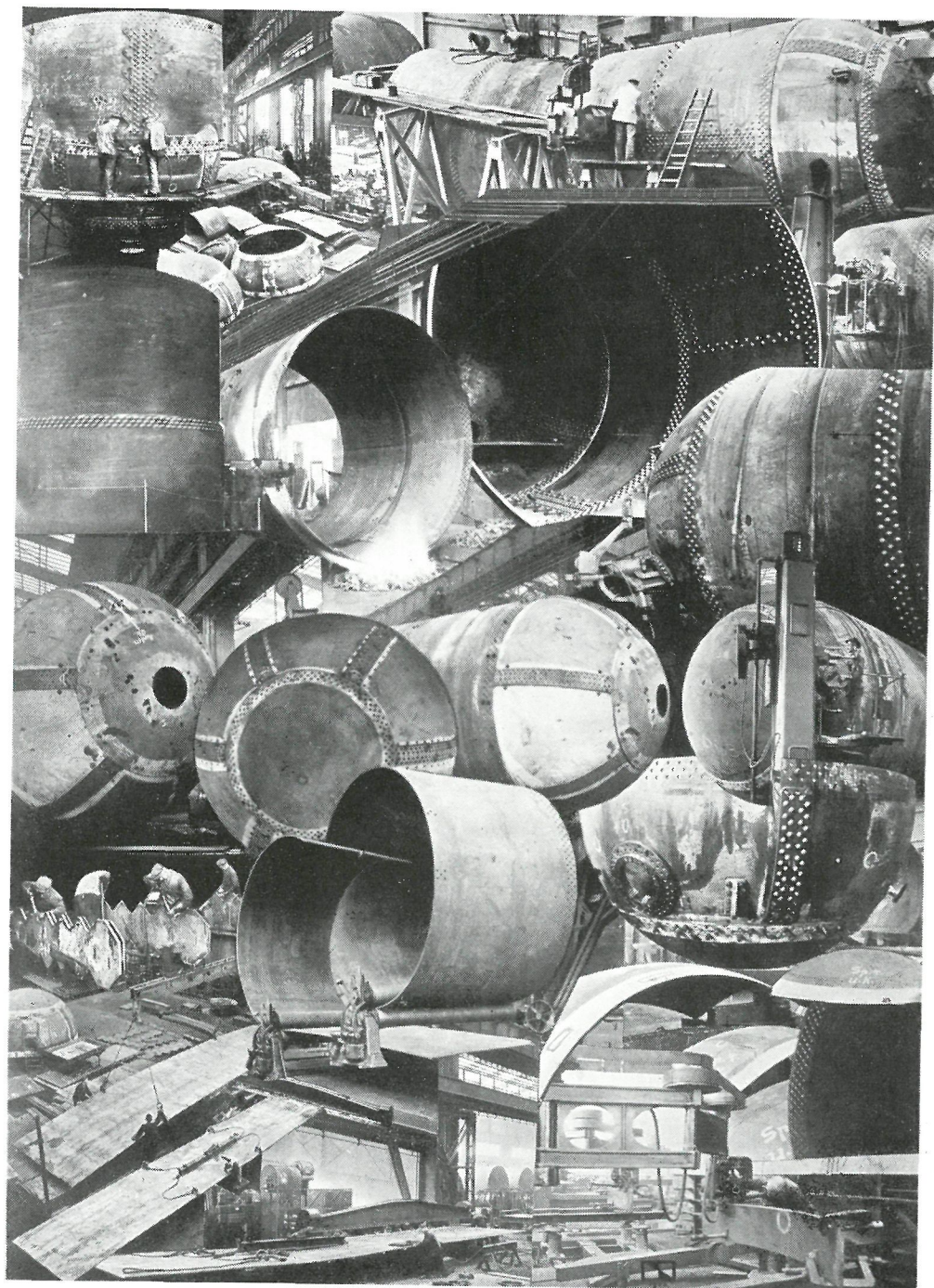
puis il interrogea les femmes noires, les oiseaux des îles et les enfants
 il vit le lieu de la mort et la ville inconnue [aveugles]
 et pour rire au hasard il gagna les plages désertes.
 La tête du jour est semée d'épines
 Sur son dos le soleil de ceux qui viennent
 Et s'il marche sur les routes aplanies
 pas de désirs qui ne s'apaisent
 pas d'amour qui ne devienne la misère glorieuse
 Tous les chemins s'ouvrent vers le souterrain muet
 et la lumière de ceux qui ont perdu leur nom
 Où es-tu main d'étoile de la détresse
 la main qui écarte les buissons de trop de fleurs
 et met le feu aux couleurs vives
 Trois fois l'eau dans tes yeux
 trois fois le corps à l'épreuve du feu
 et le signe sur le front
 et c'est l'étoile qui brûle
 aux portes de toutes les merveilles elle est la torche
 mais pas pour les dieux morts
 pas pour les fiançailles, pas pour les rites
 pas pour les sanctuaires
 elle est Signe-de-la-Joie
 si on la reconnaît au bout des horizons dans les jours sans lumière
 étoile du fond de la mer, de la boue des rues ou du ciel
 sans cœur sans fièvre et sans bouche
 elle est la fin des images.



Fernand Léger

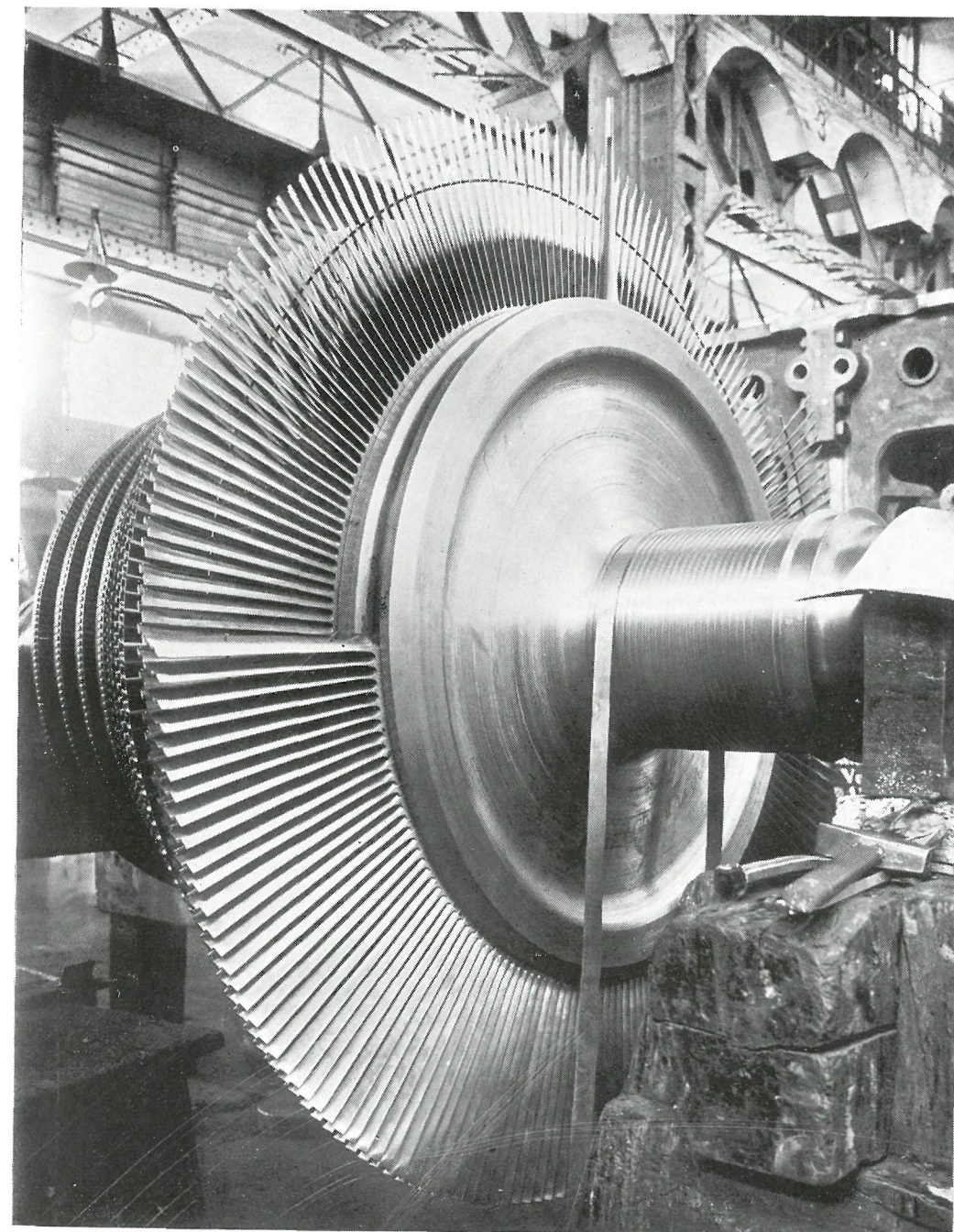


Cheminées



Chaudières

Photomontage Robertson



Turbine

Photo Robertson



Métallurgiste

Photo Robertson

SABLES

par

HUBERT DUBOIS

Le bruit léger que fait une ombre sur le mur, éveille à temps celui qui dort au bord des sables.

L'air qui brûle alentour saisit son ciel d'étang et l'élève au sommet d'une flamme invisible, où bientôt l'œil qui s'ouvre et l'enferme, nous rend aux fleuves, à des rêves de rives rapides.

Passent le vol des nuits lourdement respirantes que des jours sans pardon parsèment d'yeux mouillés, des orages ténus, des éclairs de silence, l'impuissance d'un ciel impossible à aimer, et la ville à jamais, la vivante carie qui chante en soupirant sur les toits, sous des ruines, une ivresse d'ennui qui tremble de mourir.

Du lent trésor fuyant des palmes qu'on inflige au désert, à son ciel sans rumeurs, sans soutiens, le vent violent qui traverse nos têtes, communique l'appel aux cendres des foyers.

C'est le cri dans la nuit de cet or qu'on dérobe, qu'on arrache à ce sang du vieillard égorgé, au plaisir de ce corps dans un corps sans plaisir ou plein de répugnance; c'est la nuit de ce cri partout, dans la honte et dans l'horreur, qui danse et chante ou s'agenouille, et jure et dure à en pleurer.

Le passage cruel du sommeil à la terre arme à l'instant celui qui rôdait sans colère.

Son corps dont il voudrait se défaire il le livre au bûcher, et ses chants, il les enferme au creux des lueurs trébuchantes que la flamme séduit, multiplie et délivre.

Et voici que le ciel voit ces langues de feu, et voici que le ciel se fissure et qu'il tremble, et que les colonnes du sang qui le supportent tremblent, et ce lourd tremblement tient soudain dans cet homme, comme un concile de vapeurs.

Les vagues, les torrents que la flamme et la soif dessinent sur les murs vont arrêter celui qui monte avec le feu.

C'est vers ce corps si blanc que la neige alentour est obscure,

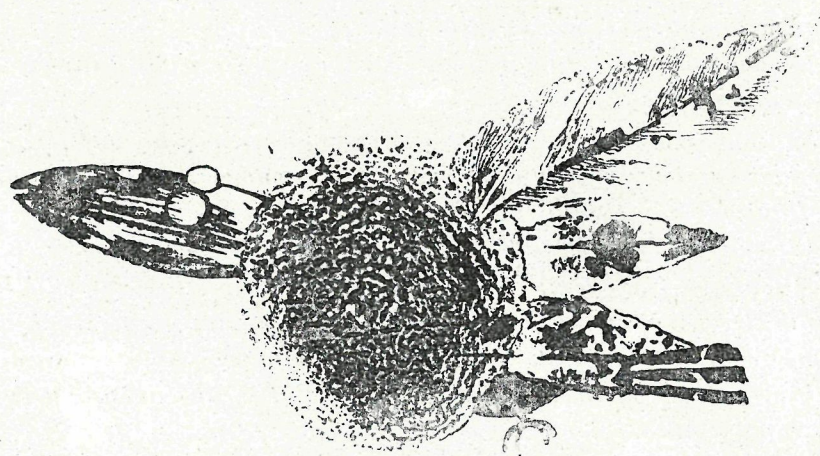
et secret à ce point, que la nuit semble auprès de neige palpitante, c'est vers Elle soudain qu'il s'élance le feu, à ses pieds qu'un poète à tût fait de l'étendre...

A ce seul souvenir d'une eau pure, d'un souffle, ce feu va-t-il mourir, ce cœur va-t-il s'éteindre, cet homme à qui l'on voit déjà rapporter des lointains, le poids trop lourd des nuits de larmes, d'un ciel qui se referme avec rire et fracas, et la ville à jamais, ses clefs grimaçantes, et les frileuses nuits des plaisirs de l'ennui?

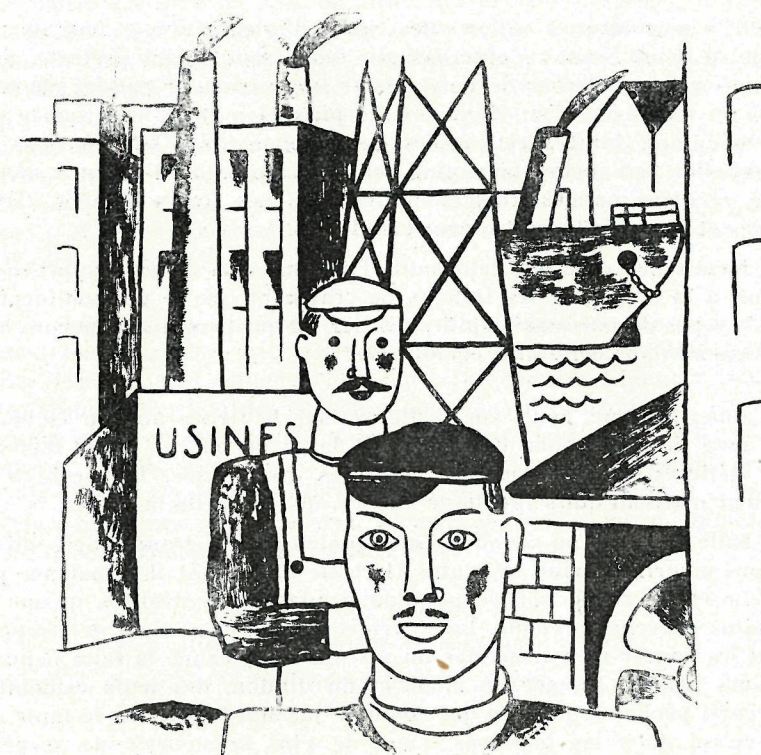
Non! ce corps est trop grand désormais pour le ciel oublié, ce visage est trop beau pour qu'il puisse à présent s'arrêter de s'étendre, et trop terrestre en vérité pour à la fin qu'il y paraisse encore et que tout ne se brise autour de lui, et la terre, et l'orage, et l'amour, et l'amant.

Ce visage émouvant plus brillant que le jour fait qu'à nouveau le ciel se dénoue et qu'il tremble, et que les colonnes de ses lumières tremblent, et que le vent de perdition souffle sur elles, comme autrefois.

C'est la colère à nouveau ressurgie, de ne pouvoir atteindre au fond de ce visage dont l'éclat sans reflet nuit, confond l'eau du ciel, c'est la flamme à nouveau, à jamais délirante, pour la pureté de l'eau, la flamme purifiante, le feu qui rêve sur les sables, depuis le temps et pour toujours, d'un mariage sans violence des sources nues avec ses anges, et de l'amour avec la mort.



Frits van den Berghe



Gustave de Smet

ÉQUATORIALE

par

MAURICE BEERBLOCK

A Pierre Belperron

Une querelle orageuse. Des paroles irréparables échangées entre ma mère et mes sœurs, entre mon père et moi. Puis l'odeur du chanvre gras, de l'huile chaude et du goudron m'ont donné le mal de mer et j'ai eu tort d'enlever mon casque sous l'équateur.

J'ai dû mourir et ressusciter à l'arrière de cette pirogue où me voici, payant sur l'Amazone auprès de deux étrangers. Le fleuve coule entre deux rideaux de lianes, entre des falaises de vase; les pieds de vanille sont fleuris d'orchidées, l'air sent le caoutchouc, la charogne et le musc. Au delà des rideaux, j'entends les cris des singes, des aras, des dindons sauvages. Ou bien sont-ce déjà les hurlements des tribus nomades qui coupent les têtes des vaincus, ô mes sœurs blondes?

Le mieux serait d'atterrir sur ce banc de boue truffé d'œufs de tortues, sur ces dos de pachydermes immergés. Car nos payeurs noirs com-

mentent à murmurer, à se faire des signes d'intelligence, et leur sorcier est contre nous. Nous ne poserons nos fusils sous aucun prétexte. Sur-tout nous nous garderons de nous laisser impressionner par les cheveux blancs du roi nègre. Car il y a cette pirogue à l'avant qui porte des têtes humaines, fumées et cousues de fil blanc. Nos têtes à nous ne seraient-elles pas encore bien plus belles? La pirogue n'est qu'à moitié pleine, et nous sommes trois contre cent, ô mes sœurs blondes! Trois hommes et trois fusils contre cent cannibales.

Ne dormir que d'un œil cette nuit. Tirer sur tout ce qui s'approchera de nous à la nage; car les Indiens ne craignent que le poisson-torpille et il n'y a pas de poissons-torpilles par ici. Et qui peut distinguer un ami d'un ennemi dans cette nuit équatoriale?

L'aube. Le jour. Seuls sur le fleuve, sur le fleuve un peu taché de sang, long de trois mois, dans la forêt large de quatre. Trois hommes seuls, délivrés de cent ennemis. Délivrés, mais seuls. En proie à ce tourment nouveau qui s'appelle le silence, qui s'appelle la paix.

Ma balle a blessé, au sommet d'un caoutchouc, ce grand singe, qui ne veut pas mourir. Atteint au ventre (la balle a explosé) il se balance par la queue et me refuse son corps, d'où pendent ses entrailles, qu'une de ses mains cherche à retenir. Les fourmis rouges, elles, l'ont déjà repéré. Il faut les gagner de vitesse, car un rôti de singe calme la faim pendant plusieurs heures. Manger du singe et du dindon, des œufs camouflés, du pécari; pêcher le poisson qui aboie et qui mord; dépecer le tapir qui s'est enlisé dans les bambous, mais ne plus se nourrir de serpents morts et de crapauds, ô mes sœurs blondes!

Boire. Boire du lait d'arbre, de la mélasse, et l'eau de feu. Fumer. Fumer, à défaut de tabac, les feuilles de bananes. Mais, avant tout, avoir du feu; faire du feu avec un archet, un archet et un arc; un violon muet, dont le son est fumée. Et puis garder le feu, emporter le feu, dans ce nid sec de fourmis, qui fumera pendant des journées.

Manger, boire, fumer, dormir d'un œil et garder le feu. Tout le reste est dans les livres, pêle-mêle avec l'amour.

A la dérive, sous le ciel bleu, four cuisant dont la porte s'ouvre à l'aube et se ferme à la nuit. Brasier, brasier d'air, sans autre nuage que celui des mouches velues autour des moustiquaires, pas d'autre pluie que celle de notre jet de salive. Plaies des pieds, pus des mains :

*Et puis ces petits vers
Grouillant déjà dans notre chair.*

Sans rire : nous sommes à bout, à bout de singes, d'oiseaux criards, de vase et d'eau croupie. Trop chaud. Trop seuls. Plutôt la guerre et le carnage à l'ombre, à l'ombre, à l'ombre. Arrête, ô Dieu, le nouveau jour qui nous guette au bout de la prochaine nuit! Sous cet équateur en fusion, maudite la prochaine aurore!

Le Maître des Rivières a-t-il eu pitié? Accourt son messenger, le premier d'un long cortège d'orages : le fleuve monte, les talus de vase s'enlisent, se noient; les éclairs fusent. Et monte aussi la fièvre, qui fait claquer les dents, trembler les membres. Visage de la fièvre, tout contre le mien, trop près du mien. Ma peau étriquée mon squelette; molle écharpe immergée, ma barbe de deux ans rivalise avec les filets. Ah! qu'un autre visage paraisse, de traître ou d'ami. Ami ou traître, assieds-toi sur mon dos pour empêcher que je tremble si fort. Pirogue et fièvre, à l'ancre parmi la peste et les remous, sous les branches comme des verges aux mains de l'orage déchainé.

Une clairière sur la rive, et, dans cette clairière, un campement. Huttes closes, carquois; et, noirs et blancs devinés parmi la fumée qui monte des feux, des cadavres de singes. Des femmes filent, ou mâchent l'*arrowroot*, ou portent des fardeaux, ou broient le poison pour la chasse, ou nourrissent au sein, tour à tour, un singe et leur enfant. Des femmes vivantes!... Mais des hommes ruminent, tout près, parés de plumes, vivants aussi... Ce sont encore ces doux sauvages. Ils coupent et fument les têtes humaines qui, sans eux, ne parviendraient jamais intactes au musée d'anthropologie du Trocadéro. Mais

*Ils savent guérir; donnons-leur
Quelques chemises de couleur
Et ces couteaux à manche rouge
Qui ont servi dans quelques bouges.*

Donnons-leur une montre aussi, une montre tout entière, le boîtier pour le chef, et un rouage pour chaque homme de la tribu. Sans toutefois être sûr de pouvoir dormir en paix cette nuit, la tête sur ce bras que le fleuve a replié exprès pour nous; sans être sûrs de traverser vivants cette longue nuit et d'atteindre vivants l'aurore. De quoi dépend la paix de cette nuit qui commence? De ce que le sorcier verra dans les entrailles du dindon. De rien de plus, ô mes sœurs blondes! Et qu'est-ce que ce pinceau lumineux qui circule chaque nuit entre les arbres, sans qu'on puisse savoir s'il s'agit d'une lanterne sourde ou d'un revenant?

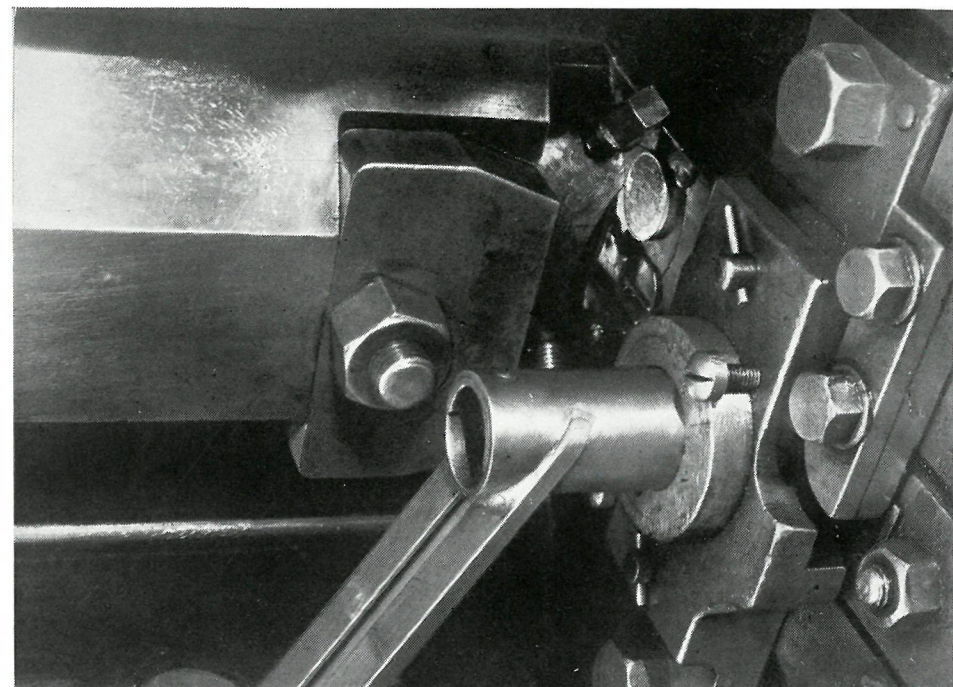
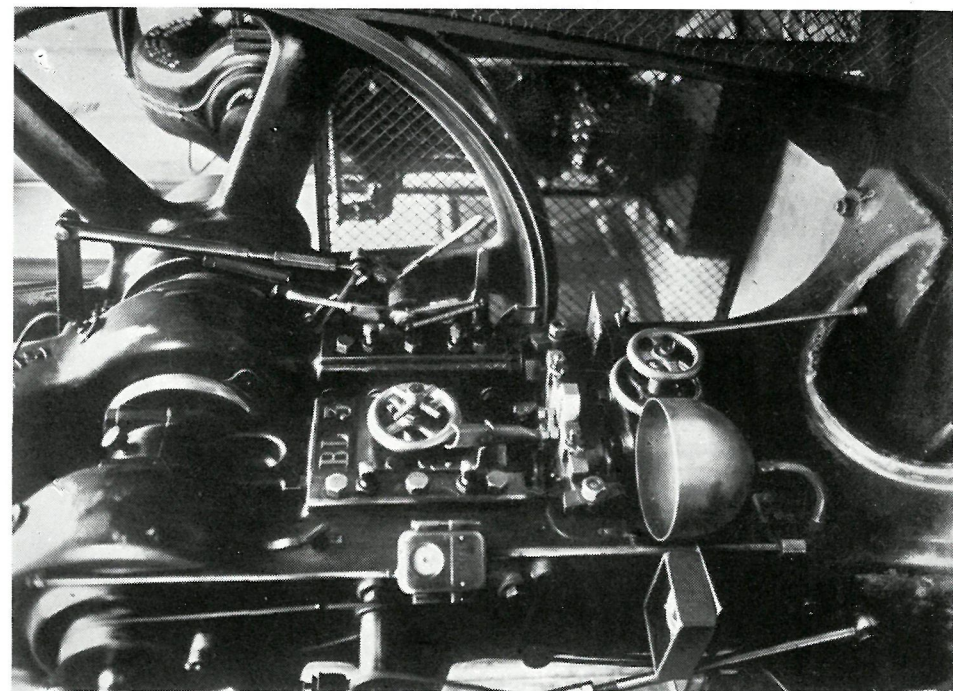
Les doux sauvages ont fui, mais la tête coupée de l'un de nous fume encore au-dessus d'un feu. Il fait presque jour. Ce n'est pas la mienne.

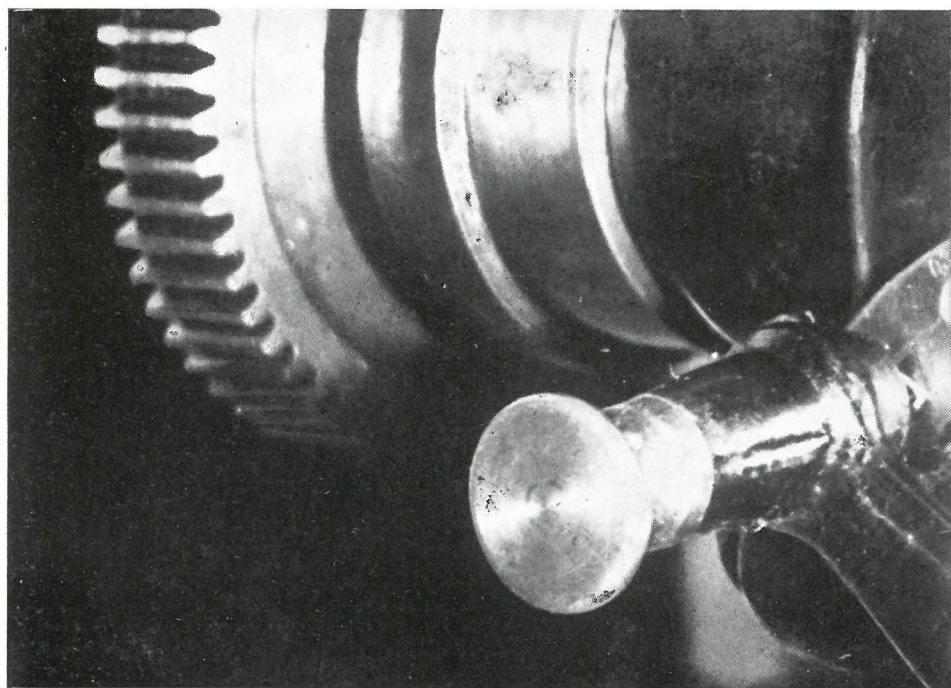
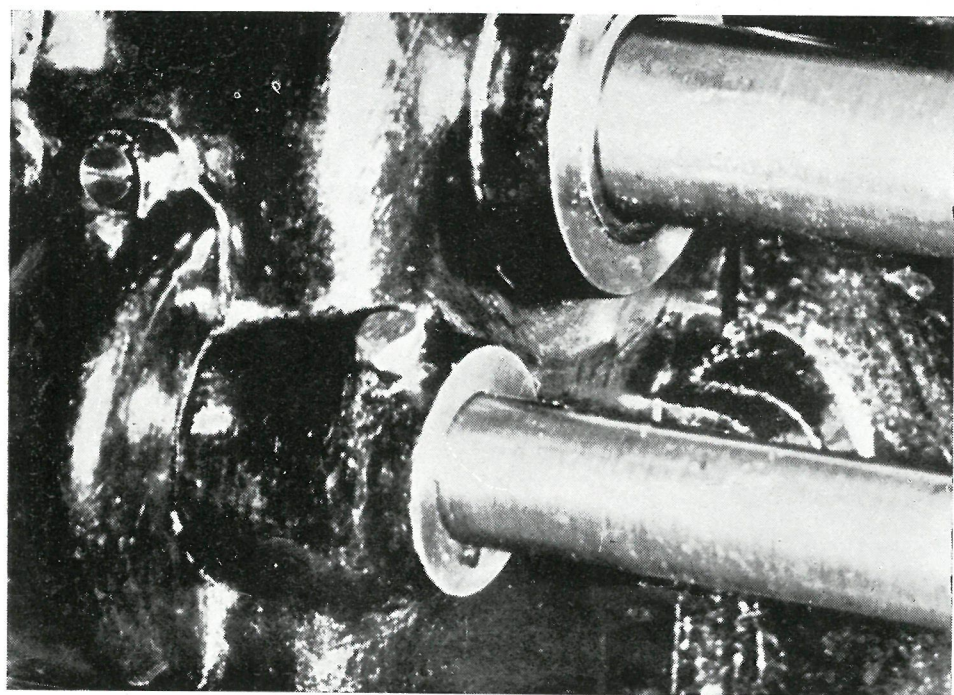
Trois vautours sont posés auprès, sur trois souches d'arbres. Au moment où j'ouvre les yeux, les deux petits vautours disent au gros : « C'est lui! » Le gros fait claquer son bec comme s'il allait parler. Mais mon regard le gêne. Il aurait eu plus de courage devant des yeux fermés. Il s'attarde à débarrasser minutieusement l'un de ses pieds de quelques croûtes grises. Puis, le grand jour venant, et ce long silence entre nous aggravant encore sa contrainte, il fait sournement demi-tour sur son poteau. Les deux petits vautours le devancent, ne songent plus qu'à fuir et s'envolent soudain. Le vieux se décide à son tour : il lève ses épaules monstrueuses, déplie en grand les contrevents de

ses ailes, fait un saut, donne un coup de rame qui soulève les feuilles, et se hausse dans l'air humide. Après un dernier regard à la tête fumée.

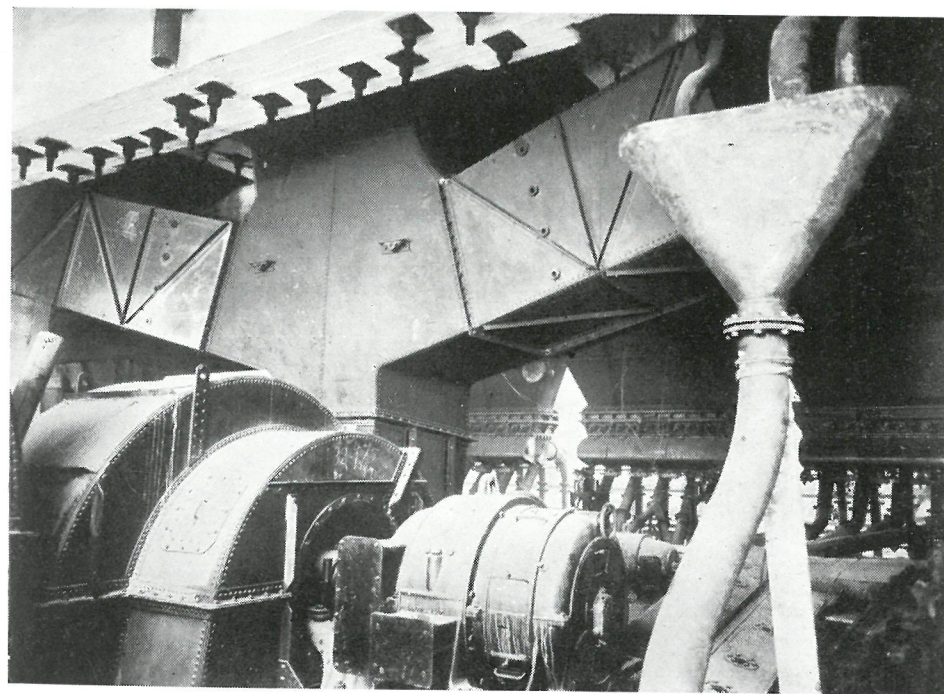
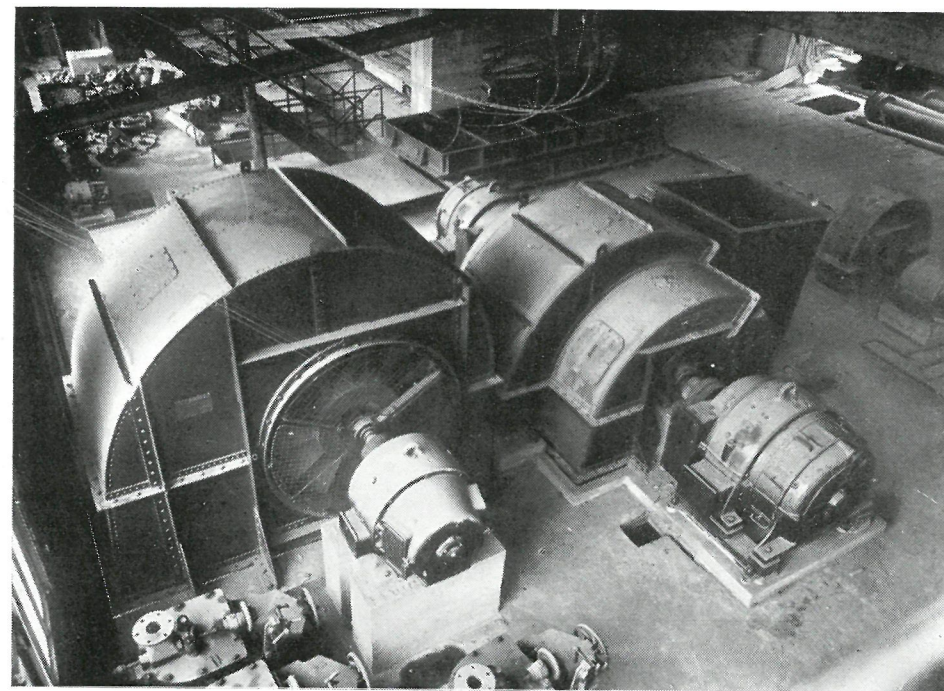
Par prudence, nous vivons debout dans l'eau du fleuve, la tête seule émergeant, et encore! Certains matins, nous avons peine à nous reconnaître, tant les piqûres de moustiques nous ont défigurés. L'autre ne tarde pas à mourir (il disait dans son délire qu'il en avait assez d'attendre que le sorcier se décide à saler sa tête). Il coule et se noie.

Pour moi, la nuit, quand je ne dors pas à poing fermés, je songe à mon père et aux raisons qui m'ont décidé à quitter mon pays et l'Europe. Ces raisons, je ne les retrouve pas toujours. Ce qui me reste surtout, c'est le souvenir agaçant des bruits qui arrivaient à moi de la chambre de mon père, dans le silence des nuits : pages coupées d'un livre, crachoir posé sans ménagement sur le plancher; d'autres bruits encore. Je sais que ce ne furent là que des prétextes. Mais quelle était donc la vraie raison? Je ne retrouve pas la vraie raison qui m'a déterminé à partir. Suis-je d'ailleurs bien décidé à retrouver la raison qui m'a fait quitter la maison paternelle et fuir toutes les femmes, même celles qui ne s'offraient pas? Est-ce pour cela que, lorsqu'il m'arrive de penser aux mois de pirogue que j'ai mis entre moi et tout lieu habité par des blancs, quand je songe au temps qu'il faudrait pour gagner un wharf sur une rive, un port sur une côte, quand je fais le compte des semaines à passer en mer avant de débarquer en Europe, j'ai peine à contenir le trouble que je n'ose nommer. Hélas! la maladie de mon père a dû s'aggraver depuis mon départ. Il me cherche peut-être, m'écrit au hasard, m'appelle et me pardonne. Il va mourir et je ne serai pas là pour le pleurer près de mes sœurs blondes! Mais un souvenir arrête l'effusion qui me gagne : le souvenir d'une femme désirable et qui est ma mère, qui est ma mère... Et c'est d'un cœur ferme que j'écoute de nouveau, venant de la forêt nocturne, l'étrange appel de cet oiseau dont le chant est une gamme chromatique en mineur.

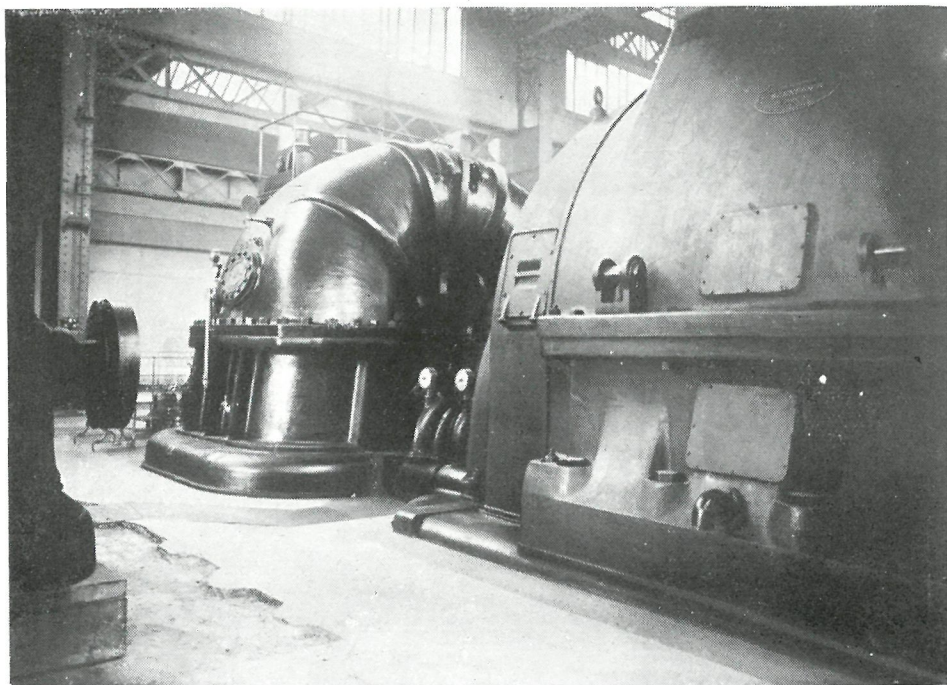
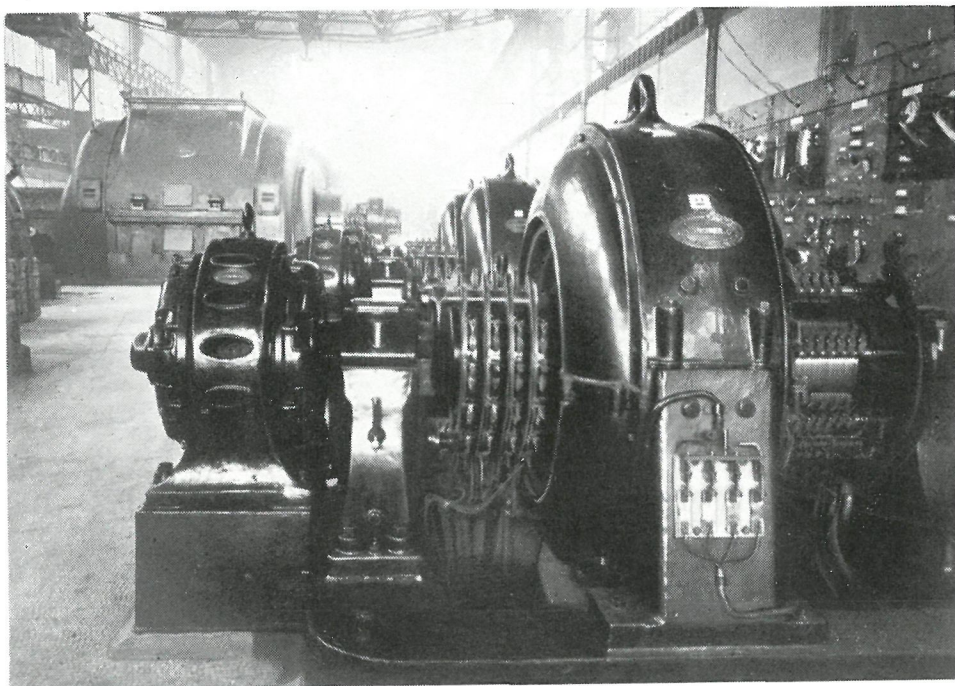




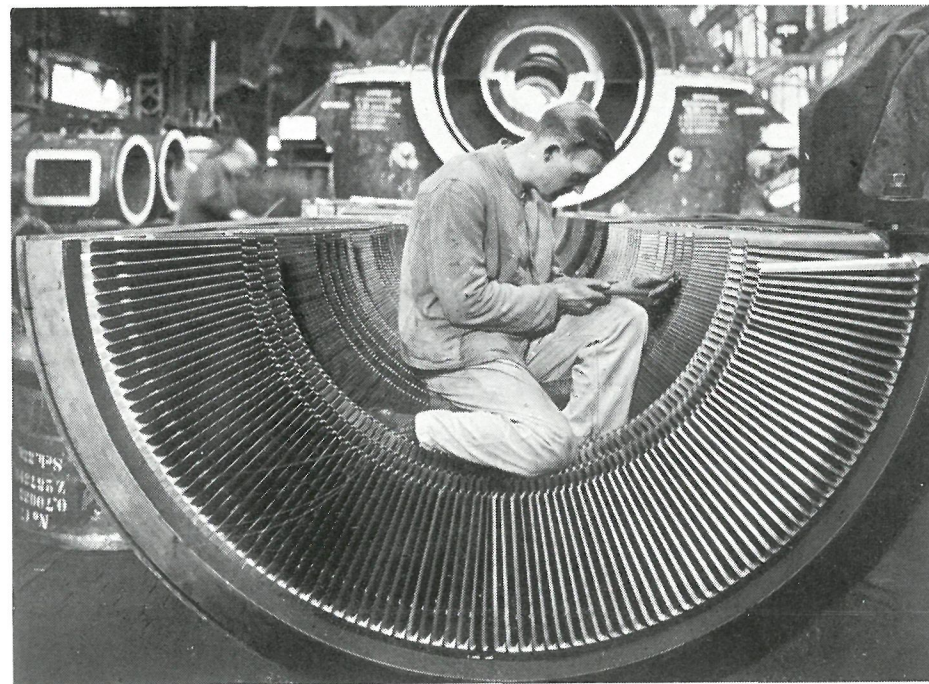
Photos Heinze-Rubinstein



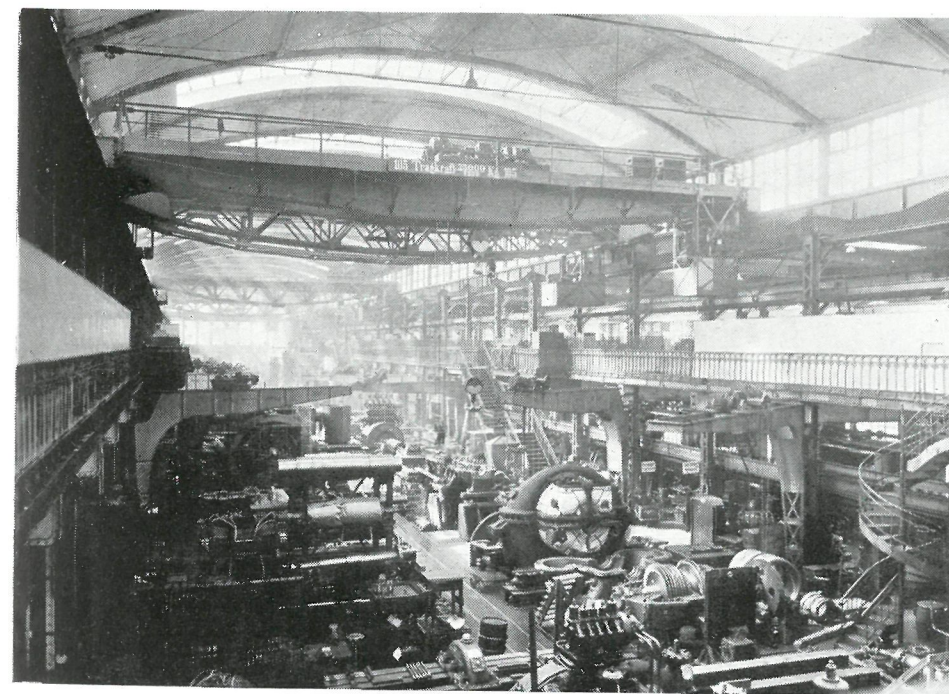
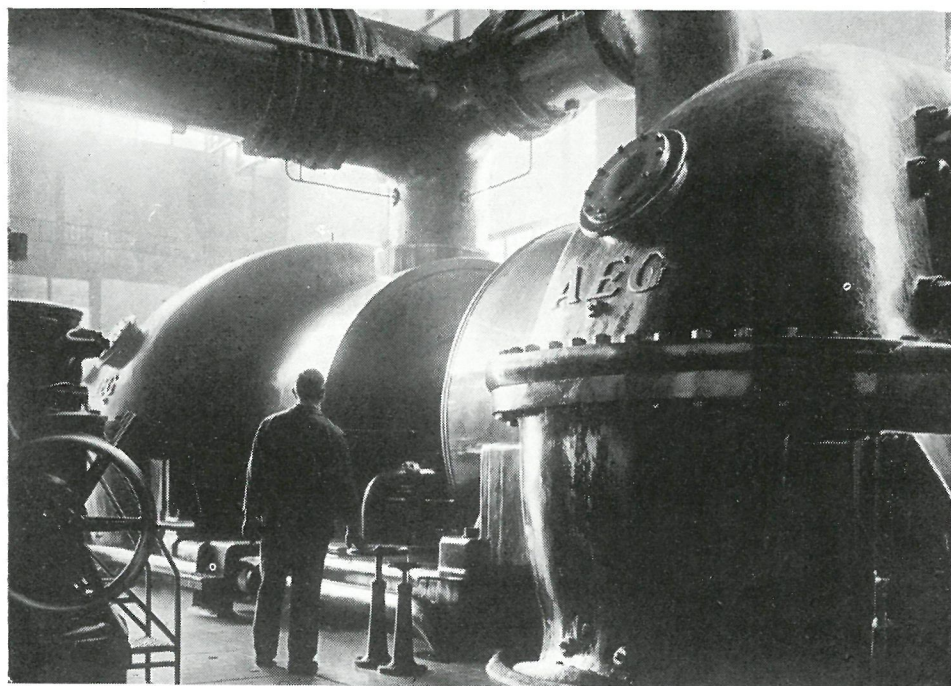
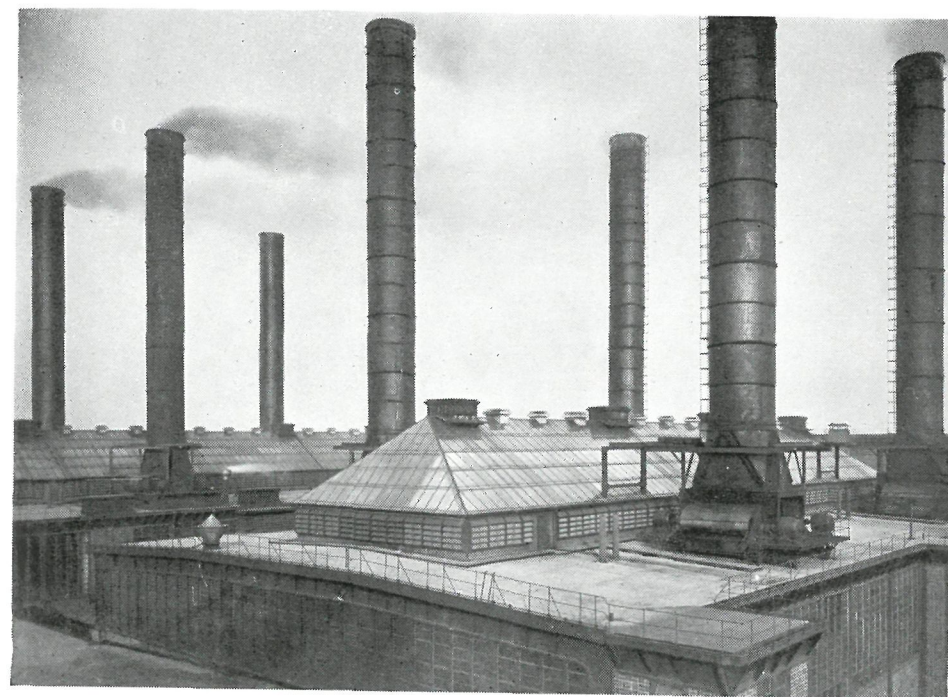
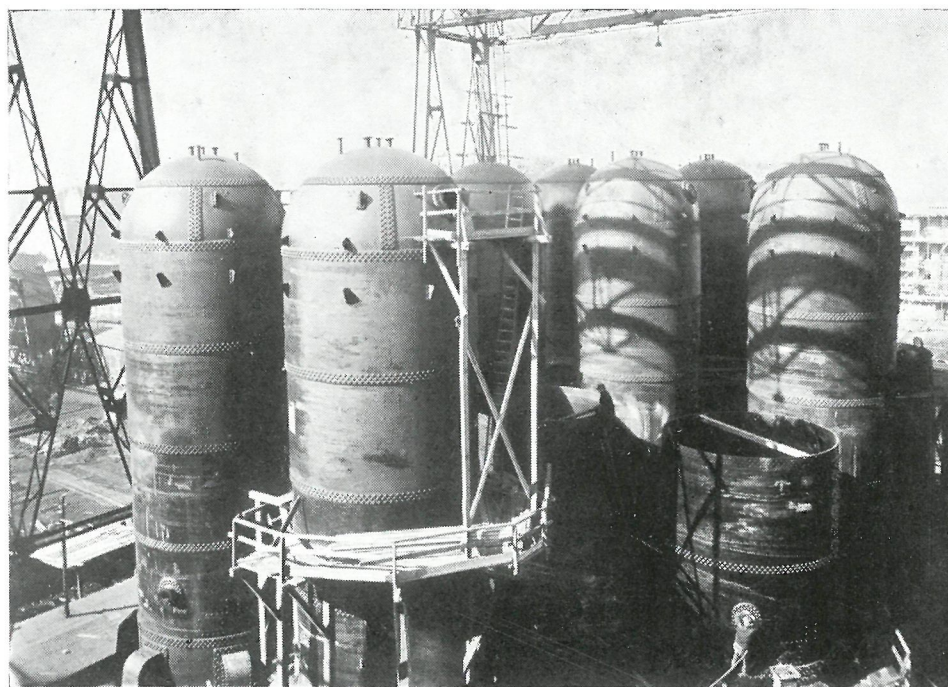
Photos Germaine Krull



Photos Germaine Krull

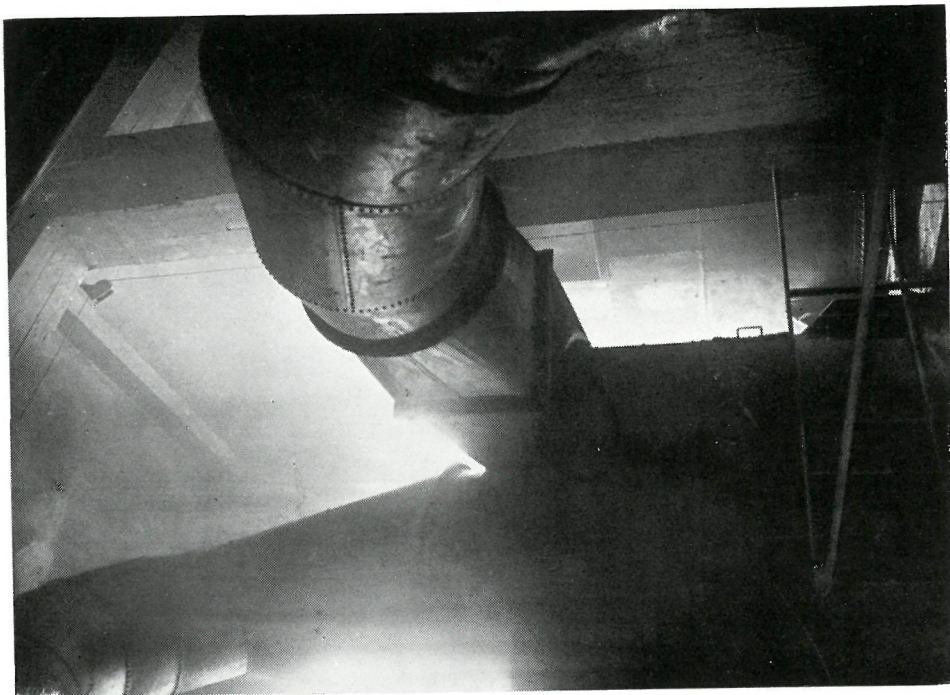


Photos Robertson

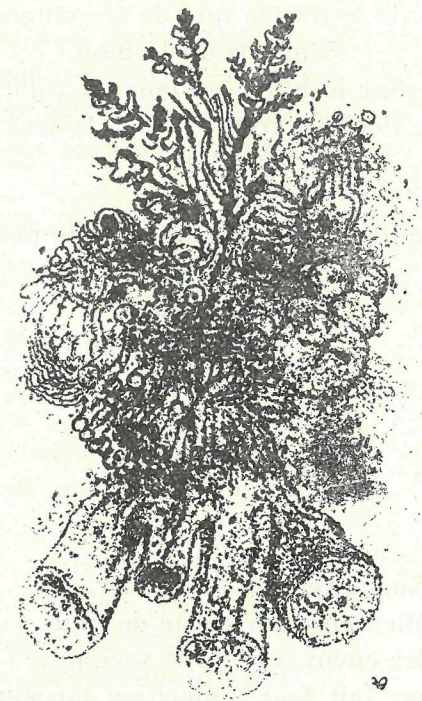
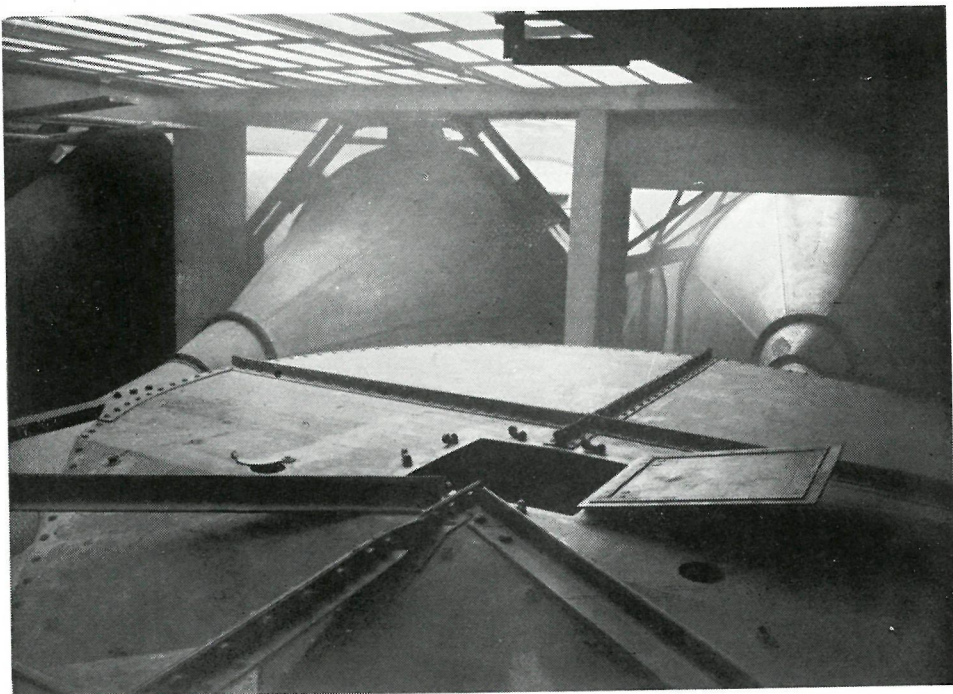


Photos Robertson

Photos Robertson



Photos Germaine Krull



Frits van den Berghe

GOLLIGWOG

par

SACHER PURNAL

IX

FEUILLES DE CIRE

1

Sur la peau de mouton de Pantagruel
grège laine grège
les magnats les dynastes les magnats
Beaux licenciés en règne naturel
l'ivresse glissait toujours plus bas vers la plaine

Plus de gratitude que de reconnaissance
 Enfants du Démon
 Sur le lutrin en bois de vigne
 Ces bouts de flèche à croquer dans le sens de la largeur
 Puis
 tout en bas
 Ce cœur qui ne siffle sans doute que pour attendre

 Allez-vous-en
 Je ne veux plus vous voir

2

Sur le retable de la Vierge
 Bien en chair corne de nuit
 les envoyés de la Pensée pure
 on fait leur apparition en songe

Couleurs de promenade
 Fille aînée de l'Eglise
 Beaucoup de généraux
 On fume et on boit toute la nuit

Enfin vers le matin
 On voit roulés dans l'herbe
 Mes beaux chers monstres d'or
 Gais comme un soleil de mal de mer

PASSACAILLE

Les trois sœurs Pélagie
 Peigne d'os ou soleil
 Pour votre âme ravie
 Sont un effet de Mars

Les trois sœurs Pélagie
 Quand le Malin clabaupe
 Pour éblouir la tête
 N'ont jamais leur pareil

Pour chasser le bison
 Pour jouer de la scie
 Pour coucher sous les ponts
 Pour enfanter la vie
 Les trois sœurs Pélagie

Séchez sur votre tige
 Instruments du plaisir

Les trois sœurs Pélagie
 Fournissent le moyen
 D'épanouir la vie
 Sous le dolman du ciel

TON MAJEUR

Sur la corde de la St-Jean
 Allez donc voir le prodige
 Des fiancés du bismuth
 Unis dans un bouquet blanc

Doit-on refuser le passage
 Aux mauvais conseils du poison
 Voilà la question
 Le sable passe à travers l'homme
 Pour les couteaux point de sommeil

La voix du castor prise au piège
 Trouve son accent le plus pur
 Pour dire que la fin du monde
 Sonne du pouce avant d'entrer

LES DELICES DE LA GUERRE

La main prise dans un gant de bois
Pour que l'éclair n'y tremble pas
Seul à mon bord comme toujours
J'écris les Mémoires du Temps
Pour me consoler de Paris

Pluie des Tropiques ma jolie
S'il est sûr de ton grain de poivre
Provoque à l'esprit d'invention
Tous les bougnats que tu protèges
Avive mon savoir sans prix

Je fais la guerre à ma façon
Je couvre la suie du chantier
Je prépare le plan de nuit
Par lequel seront commencés
Des jeux de grande Dimension

MORT AUX RATS

Trois jeunes filles nues
Cathédrale de France
Trois jeunes filles nues
Sans fin ça continue

Pomme de l'arrosoir
Qui souris au laurier
J'abreuve mon amour
Dans un grand seau d'iode

Ne lâchez pas la mesure
De ce que je vous dis

On n'est jamais plus seul
Que quand l'aube se lave

Ah cathédrale de France
Tu n'auras pas ma cerise
En selle pour le salut
Cravache et gant de poil

ZONE REPUE

Pour voir se déchirer
Au bord de cet espace que sonde mon désir
Un vol d'ombres sauvages
Pour écouter mourir au fond des îles de jute
L'orbe de l'amour noble

TOUJOURS ELLE TOUJOURS

Sitôt prise sitôt perdue
O ville décevante
Morte qui s'oublie dans ses cendres
Pour que je la cherche ailleurs

Sur ma tête l'odeur du houx
Descend comme un songe
C'est l'heure de scier l'accord
Un homme est un homme

Ce ventre blindé de Madone
Où échoue la fureur de vivre
Je le vois enfin sans défense
Baillant sous la pluie des clous d'or

Etoile de petite Misère

Allons il est temps de partir

Qu'on le sache donc à la fin
Il n'est qu'une guerre en ce monde
C'est la Poésie
Parce que seule elle est le Nombre
Tenant dans le soulier de l'homme

Tout le reste n'est que fruits de saison
 Tout le reste ne vaut pas qu'on vive
 Une seconde de plus

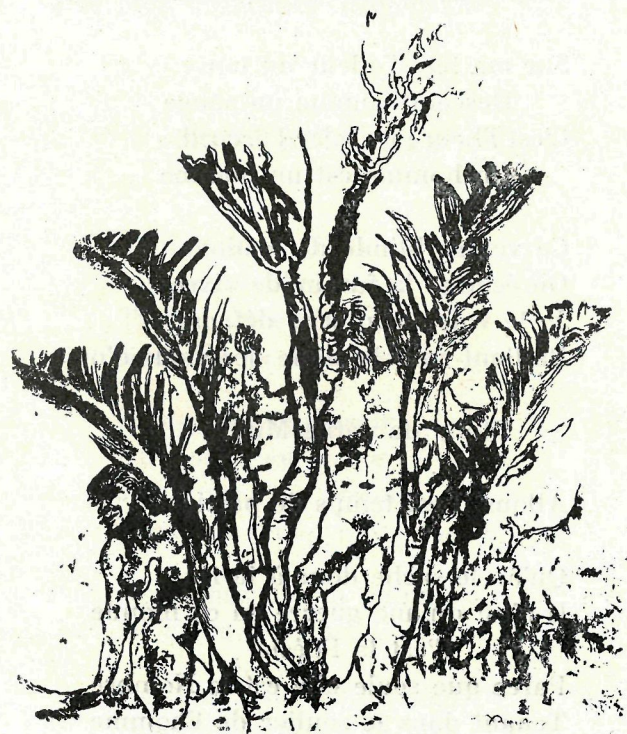
SPHERIQUE

Ce soir
 le centre de la terre appartient aux oiseaux
 Ce soir
 vous verrez tant d'échos se perdre sans raison
 tout au long de la corde lisse de la saison

Que
 (Ici la résolution du point de fugue)

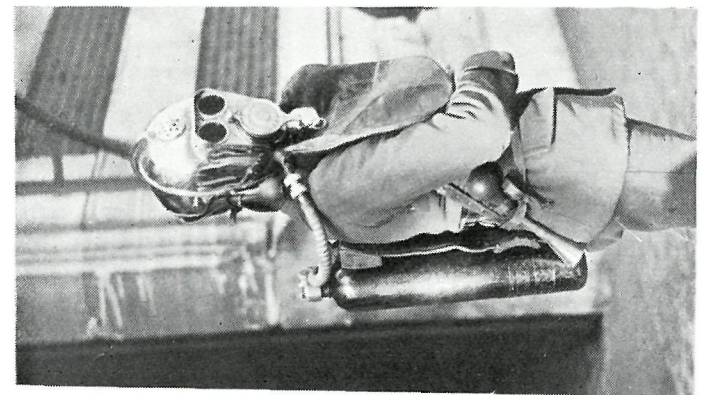
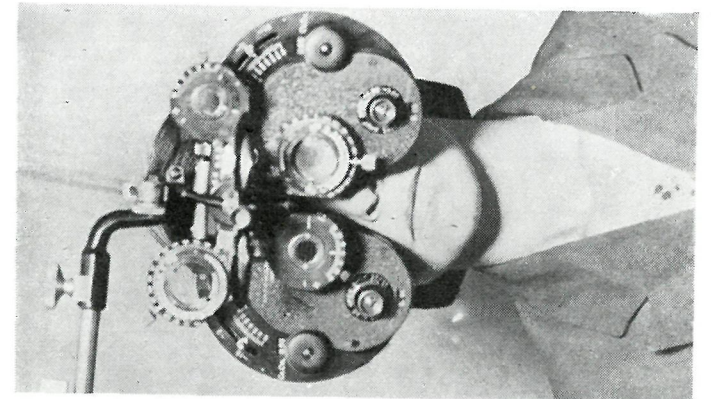
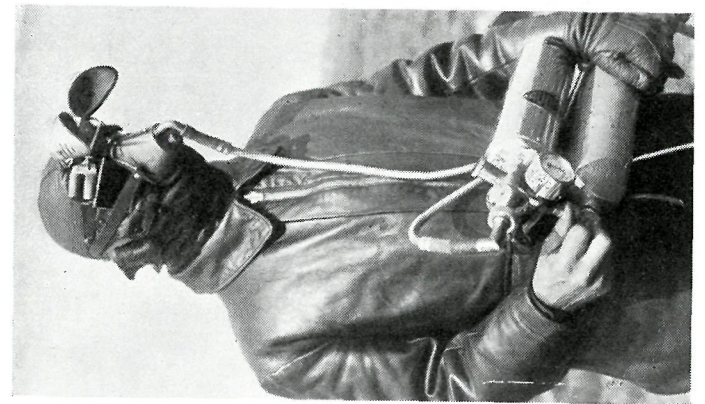
.....
 Du vieil homme assis tournant les feuillets dans son gosier

(A suivre.)

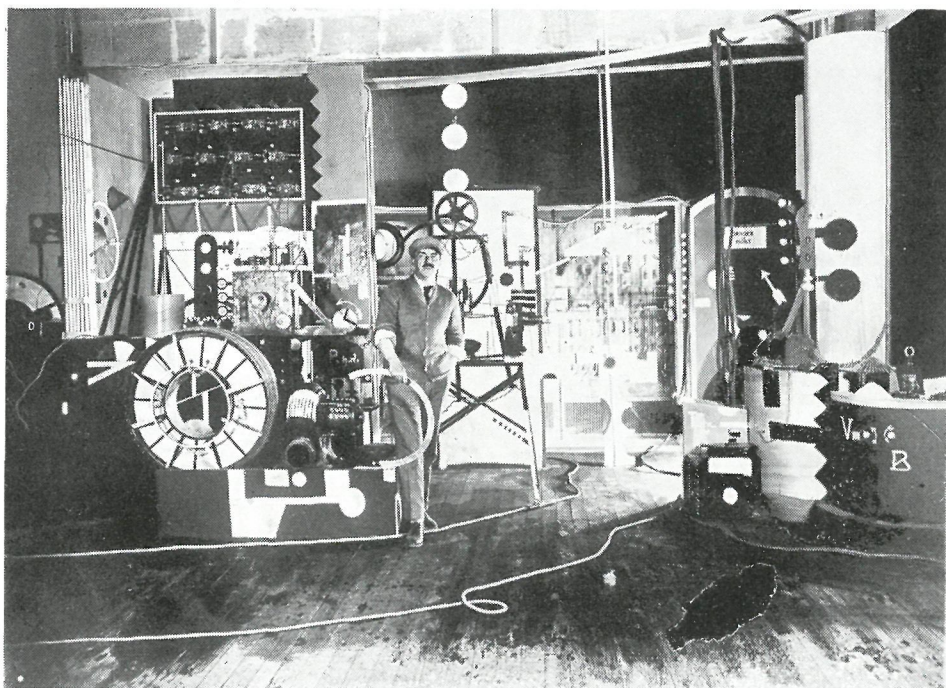


Frits van den Berghe

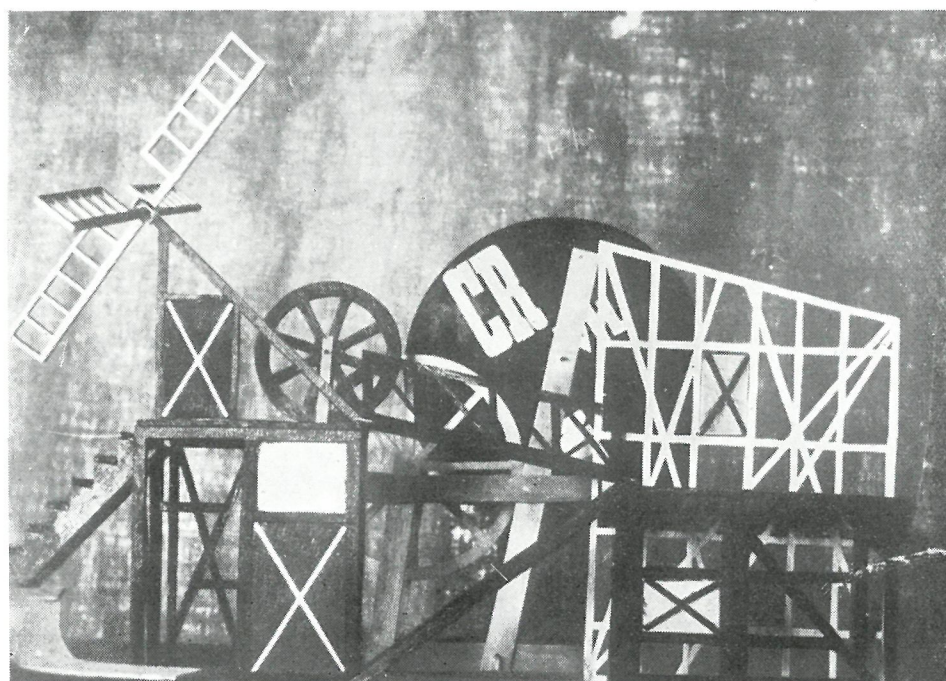
A b o u t i s s e m e n t s d e l a m é c a n i q u e



La protection des hommes

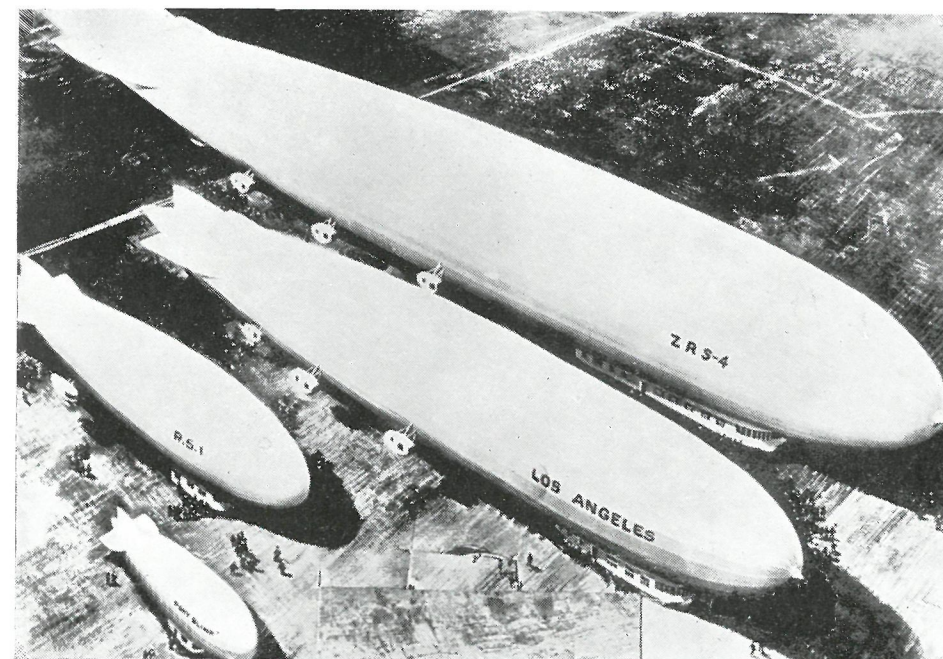


Cinéma:
Le peintre Fernand Léger dans le décor du film « L'Inhumaine »

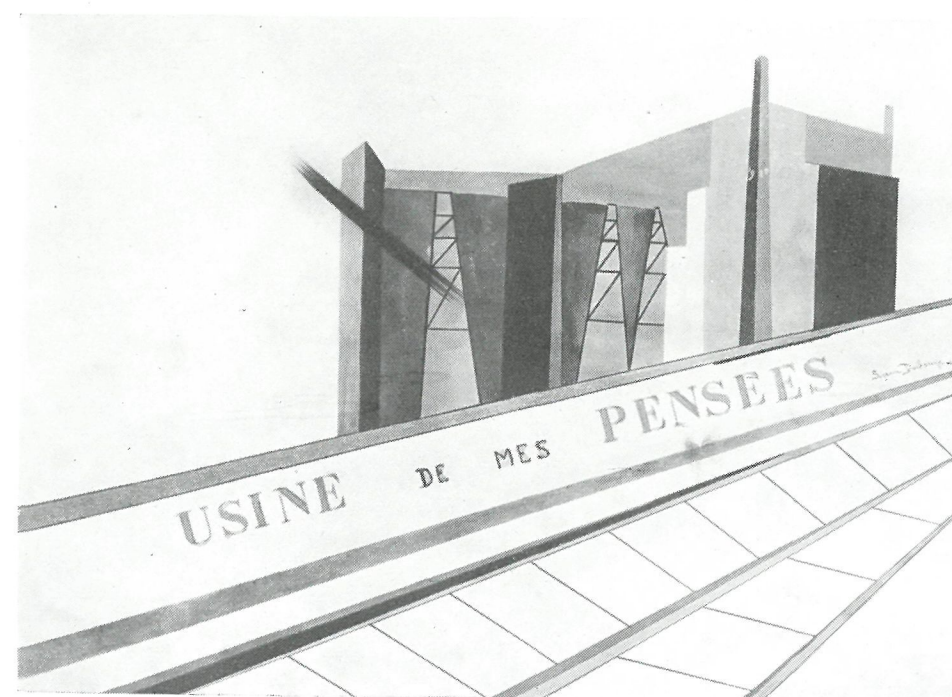


Théâtre:
Décor pour « Le Cocu Magnifique » de Fernand Crommelynck
au Théâtre Meierhold, à Moscou

Russphoto



Trafic



Peinture:
« Usine de mes pensées » par Suzanne Duchamp (1920)



Déchets

Photos Cami Stone

A PROPOS D'UN LIVRE

DAN YACK (*)

par

ROBERT GUIETTE

Il y a dix ans, je recevais de Blaise Cendrars des lettres datées de Saint-Gervais, des cartes postales représentant le chalet du Plan de l'Aiguille. C'est alors pour la première fois qu'il me conseilla de vivre intensément. Au milieu de mes livres, de mes papiers, de mes classeurs lourds de fiches, au milieu des archives et des manuscrits que je déchiffrais, m'apparut soudain la silhouette de l'homme que j'aurais voulu être, silhouette noire comme une percée dans la neige étincelante : Dan Yack, les cheveux rebroussés par le vent de la montagne, les vêtements comme déchiquetés par la lutte, le piolet à la main. Cet homme qui jouissait de sa solitude au point de s'être donné un nom si bien à lui qu'il ne le rattachait plus à personne, m'effrayait et m'enchantait à la fois. Aucun souvenir ne semblait lui avoir été transmis. Le dépôt du passé ne contenait pour lui que sa vie. Il ignore l'indifférence. Telle route, ce n'est pas un itinéraire sur une carte, c'est la fatigue de ses jambes traînant les lourdes bottes par une neige trop moëlleuse, c'est l'odeur presque humaine des pins et la sensualité du vent qui se plaque contre la peau; c'est l'angoisse des distances qui se déplient, se doublent, se décuplent, et l'effort qui risque de ne pas aboutir. L'homme est sans cesse engagé tout entier. L'esprit actif, jouant l'expérience qui peut être mortelle. Chaque geste, chaque mouvement, chaque action rend un son inoubliable dans sa vérité. « Les Latins sont facilement routiniers, presque toujours par convenance. Neuf fois sur dix, ce n'est que par simple opportunisme qu'ils sont entreprenants et optimistes; ils ont beaucoup de temps devant eux, étant d'une très vieille race, et leur jovialité cache le plus souvent une grande lenteur dans les idées. Ils aiment leurs aises, c'est pourquoi ils sont traditionalistes malgré toutes leurs belles inventions. En dépit du feu qu'ils y mettent, leurs paradoxes ne jaillissent jamais dans le domaine de l'action, c'est l'ultime fleur de la rhétorique classique, du verbalisme, pure complaisance vis-à-vis de soi-même, une espèce d'aérophagie... »

*
**

S'évader, se perdre dans l'action. Suivre les routes des ancêtres préhistoriques, sans rien abandonner des richesses d'aujourd'hui. User des belles découvertes modernes comme du premier silex tranchant. Recréer la joie du premier feu que l'on a fait flamber à son gré, de la première chasse triomphante. Cette solitude où rien ne passe inaperçu,

(*) Blaise Cendrars: « Les Confessions de Dan Yack ». (Ed. Au Sans Pareil, Paris.)

de soi-même et du monde. Et cette angoisse de la lutte quotidienne avec le monde entier. « On me montre du doigt quand je passe. « C'est le fou! » On prétend que je vais me tuer. Moi j'aime lutter avec les éléments; la tempête, la nuit ne me font pas peur, ni la dure grimpe, l'hiver, par les Tissours et le chalet du Trois. Cela me rappelle la plus belle époque de ma vie... »

Se perdre en plein monde, submergé par le flux magnifique. La fête la plus formidable qui soit : celle où tous les hommes, les hommes et les femmes, se roulent dans l'enthousiasme. « La rue entrainait et sortait par les fenêtres ouvertes, avec des drapeaux, des chants, des bombes, des pétards. » La ville, la terre entière fait la bombe sans arrière-pensée. L'Univers se donne la cuite, tant il a de joie, une cuite monstre. « Nous riions comme des enfants. »

*
**

« Il a fallu la guerre pour changer ma vie.

Non, il a fallu la guerre pour me retrouver tel que j'étais, tel que j'ai toujours été, c'est-à-dire innocent et plein d'enfantillages.

J'aime m'amuser. »

Les vrais joueurs se donnent tout entier à la partie. On ne vit pas à moitié, en faisant « des réserves ». Mais quand on s'y engage à fond, avec toute sa liberté, — c'est-à-dire avec la force de sa solitude, — la partie en vaut la peine. On en jouit, comme un enfant, dans l'absolu pour ainsi dire. Tel est le secret du rire de Dan Yack, du rire de Cendrars. Au milieu des chagrins, ils peuvent proclamer :

« Il était libre.

Enfin!

Un homme qui n'a plus de soucis.

Je suis comme ça.

Tant pis.

Tout m'amuse. »

*
**

L'action extérieure n'est que le prolongement de soi-même. Que se passe-t-il de l'autre côté? Nous voyons une face de l'aventure. L'aspect le plus important nous échappe. On fait, après Cendrars, l'éloge de la vie dangereuse. Mais souvent on n'en voit que le clinquant, la cavalcade. Ce qui me tire loin de chez moi, loin de mes papiers et de mes inventaires, c'est qu'enfin m'est proposé un héros. La littérature actuelle manque de héros. La médiocrité des sujets et des personnages n'est pas à l'honneur de notre temps. On demande un peu de grandeur. Or demande à être surpris, non seulement par le geste — l'acte gratuit pourrait, sinon, nous satisfaire — mais surpris par un homme.

Au mouvement dans le temps et l'espace, doit s'ajouter un mouvement en profondeur. Nous demandons de l'épique (premier pas dans le fantastique). Il faut que nous nous sentions lié par la communauté de

notre nature au héros qu'on nous propose. Il faut aussi qu'il nous dépasse. Ce n'est pas en le mutilant, en en faisant une manière de monstre, qu'on le grandit à nos yeux. D'autres âges demandaient des guerriers, des saints : nous voulons des hommes. Le dieu du jour — et cela n'a rien à voir avec les religions — c'est la vie. Une vie complète, puissante et profonde, en dépit de la vitesse. Une vie pleine de mouvement, d'actes rapides et terribles, une vie pleine de passions et de sentiments.

L'homme n'est pas sans cesse tourné vers l'extérieur, cherchant à se prolonger en autrui. Il y a des moments où son cœur et sa pensée occupent tout le champ. Les confessions que Dan Yack livre aux rouleaux de son dictaphone, nous mènent loin de Balleny, Port-Déception, ou Chiloe, loin même du Plan de l'Aiguille et de la montagne. Le monde a pris d'autres dimensions, un autre climat. Tout l'homme est devant nous, avec son cœur sonore et cette admirable générosité naturelle qui le rend aussi apte à la pureté qu'à la débauche, avec cette sorte de mystique de la vie qui lui permet de se livrer à tous les sentiments sans avoir à craindre le ridicule de la sentimentalité; tout l'homme dans sa grandeur, avec son rire éperdument amoureux de la vie.

La vie l'amuse. Il s'abandonne à sa joie, d'un coup, comme un désespéré. Il a la folie du rire, une sorte de rire métaphysique qui jaillit en lui comme une source profonde, brûlante d'avoir passé à travers toute la réalité du monde. Il ne ment pas. Il n'arrange pas. Il n'invente que pour faire plus vrai que le vrai. Il aime trop la réalité pour y changer quoi que ce soit.

Et la profonde grandeur de ce monde que l'on parcourt en peu de temps? Cette grandeur, elle est partout. Mais il faut avoir le sens de la réalité, l'œil du visionnaire, pour s'en rendre compte.

Il y a, par le monde, quelques hommes qui voient les héros. Combien en est-il qui peuvent nous les montrer?

*
**

Dan Yack a rencontré Mireille, la petite fille que seul il pouvait comprendre. Il l'a comprise mieux qu'elle-même ne pouvait le faire. Elle est morte, sans doute de n'avoir pu lui faire voir la nécessité d'un mensonge.

Mais je ne raconterai pas les aventures de Mireille, pas plus que je raconterai celles de Dan Yack. J'ai écouté la voix qui me parlait dans le dictaphone. La vérité a un accent que l'on n'oublie pas, des mots qui aident à vivre ceux qui n'ont pas le courage de la solitude, et cette joie dans la douleur qui est le propre des héros.

Je puis retourner, comme il y a dix ans, à mes archives dans leurs pâles layettes. La voix de Dan Yack a fait rentrer dans ma vie, comme le fit la voix de Cendrars, une immensité où il fait bon de s'abandonner à la vie.

« ARTISTE EN TABLEAUX »

par

PIERRE COURTHION

Caché dans son hôtel de millionnaire, le père Vollard fait travailler ses peintres. Français traditionnel, au fond, mais pas routinier, Vollard conçoit la hardiesse de ces anciens messieurs qui ne sont plus guère visibles qu'en statues et qu'on appelle les classiques; Chagall grave pour lui les *Fables*.

Que fait M. Vollard? Il a beaucoup vendu, à commencer par des Guillaumin et des Cézanne. Il achète encore des tableaux. On dit que ses appartements regorgent de chefs-d'œuvre.

Il n'y a pas pire maniaque. Suivant les jours, agréable ou muflé. Il peut se permettre ça.

Vollard est une victime du monologue intérieur. Il ne pense guère à ce qu'il dit, sauf, lorsqu'il vend une toile. Il ne dit pas ce qu'il pense. Cet homme rude, à la barbe dure, aux yeux rougis doit caresser parfois le désir de passer à la postérité comme « artiste en tableaux ».

Laurent le Magnifique, François I^{er}, Gersaint, Durand-Ruel, Vollard.

La liste n'est pas longue, mais personne ne trouverait à redire d'y voir figurer le nom de l'esthéticien professionnel le plus rusé et le plus intelligent de notre temps.

Vollard parle en zézayant. Il a connu Cézanne. Il écrit des livres qui sont traduits en allemand.

Personnage de la *Ruée vers l'or*, il a trouvé Paris préférable à la Californie. L'or n'étant pas pour lui ce métal jaune pour lequel on assassine, mais la montagne Sainte-Victoire, le Jas de Bouffant et le jardin de Cagnes aux roses qui sentent bon, même en peinture. On peut dire que M. Vollard a vendu Cézanne et Renoir — sans les trahir.

Il a un cou énorme, un peu gonflé sur le faux-col, et qu'il rentre en jouant de l'accordéon, dépliant ses vertèbres musicales. Il se balance sur sa chaise, devant la cheminée, ferme un œil, ouvre l'autre. Et quand, le voyant endormi on se risque à penser tout haut : drôle de corps, il ouvre aussitôt les yeux. Je ne connais personne qui fasse semblant de dormir avec autant de roublardise.

Il a des gestes las et mange sur une vieille toile cirée. Aux murs, sous la moulure du plafond, pendent comme de vieilles hardes les *Baigneuses bleues*, Cézanne et Renoir, mais si haut qu'un voleur devrait aller chercher une échelle.

— Bonsoir, monsieur Vollard, comment vous portez-vous?

Tout un hôtel pour lui tout seul, avec des meubles de pauvre, de vieux abat-jour déchirés. Cet homme vit hors du temps qui sonne, retiré de l'époque, bloqué dans son hôtel de la rue Matignon. Il me rappelle ce héros de Jules Verne qui se promène sur une île flottante.

*
* *

Dans la nuit, les trains emportent des Renoir, des Cézanne, des Picasso, des Matisse. Dans les fourgons, dans les gouffres des fourgons,

la peinture dort, éteinte sous les étoiles (oh la garde-barrière somnambule, oh les toits moutonnant sous la lune!).

Une grande étincelle file dans le vide endormi de la plaine.

Le rêve, le désir collé à la portière, le paysage et le reflet de l'homme collés ensemble sur la vitre.

La peinture de Paris, l'école de Paris, la mode de Paris.

Souvent cela vient d'ailleurs, mais c'est toujours de Paris que ça part. Le marché de Paris.

Et tout de même, et malgré tout, à Paris, une douceur très Ile de France, très bouquet tricolore peut-être, très grisaille d'eau de Seine (cela chatouille comme un parfum de femme), mais tout de même, une certaine qualité qui ensorcelle et fait que l'Allemand s'émerveille des nuances, que le Roumain sourit en disant : délicat.

Cela fait bien dans les maisons inondées de la clarté des neiges, cela fait bien, Matisse, à Christiania, cela fait frais comme une confiance où le sourire est si près des larmes, où l'intelligence, discrètement, pétille derrière le rouge, le bleu ou le vert des grandes fleurs spontanées.

Où seraient-elles sans les marchands ces merveilleuses fêtes... et les peintres, où seraient-ils?

Long, sombre et long, sombre et long cortège des chapeaux melons des marchands. J'aime votre cortège. Si nombreux que vous soyez, si pressés, si mirliflores, si avides et si petits, il n'y a jamais parmi vous qu'un seul porte-drapeau.

Un seul oriflamme à brandir.

Un seul artiste dans la foule.

Tenez, ce soir, je bois, et à votre santé, un vieux vin d'un bon tonneau de la Bourgogne.

RÊVERIE DE LUCIEN COLLE

Marchands bien nourris, marchands repus, marchands suceurs de peintres. Tous là, pressés, sangsues sur la chair, sangsues. Commis voyageurs, banquiers, détectives.

Gottlieb travaille comme il peut, exprimant ce qui demande à être exprimé, aimant ce qui appelle son amour, couchant quand il y a un lit, mangeant quand c'est possible. C'est lui qui se promène par la ville, le regard quêté. Et lorsqu'il entend le violon des chanteurs des rues, il ne sait pourquoi, c'est bête, mais il est triste. Il s'amuse aux tombolas devant l'employé qui s'acharne sur un paquet de sucre (le 11 rouge, le 3 vert et le 13, c'est toujours le 13 blanc qui gagne).

Il compte faire son petit chemin de peintre en se laissant bousculer par la vie.

Sur la glace de la Concorde, Gottlieb est encerclé dans le monôme des marchands, les marchands de la rive gauche en chapeaux melons, long, sombre et long, les marchands de la rive droite en tubes.

Dansons, dansons pour la Saint-Jean.

— Avez-vous déjà exposé, lui demande la baronne, penchée à la portière de sa voiture.

— Vous voyez bien que non, madame, vous voyez bien que non.

Des doigts, désignant l'algarade, il montre les marchands (ils se bousculent, brandissant des feuilles de papier timbré aux armes de la République).

— Signez, jeune homme, signez, c'est le moment.
— La poire est mûre gouaille, en pédalant, le porteur de pneumatiques.
Gottlieb se rappelle Faust dans son laboratoire. Et il peut lire sur l'Obélisque :

NE SIGNE PAS

Et le haut-parleur de la Tour Eiffel jette :

TU ES FOU

Pourtant, là-haut. Un million, deux millions... saint Picasso.

Mais en Gottlieb une pensée, une voix. Ne signe pas si tu veux encore, au petit matin, la faim de la nuit oubliée, voir passer les chalands tout noirs dans la brume du fleuve, rencontrer, imprécise, amoureuse et les yeux fixes la fée des aubes, la gamine au pain blond, aux cheveux qui voltigent — ce profil qui fend le jour, en proue et les lèvres gourmandes. Ne signe pas si tu veux conserver pour toi ces rues ouvrières, la casquette du type et le foulard d'Etienne, le marchand des quatre-saisons qui revient des Halles. Les restaurants? Tu trouveras bien un compère à midi, un brave vaniteux qui te dira : « viens donc », en faisant sonner des gros sous dans sa poche.

Ne signe pas, attends. Deux contrats, trois contrats. C'est toujours le dernier qui compte.

Tu dormirais à heures fixes et les rendez-vous empoisonneraient tes journées. Plus le temps de flâner, plus le temps d'avoir faim, plus le temps de t'asseoir sur les bancs usagés de Notre-Dame. Plus le temps de partir.

Ne signe pas, mon vieux, ça vaut mieux, je t'assure.

Tenir le coup avec de pareils mufles... Mes souliers sont troués, mes soucis sont trop durs. Et pourtant... si j'allais faire un tour sur les bords de la Seine, consulter mes amis les matelassiers, le pêcheur de friture et ce marin cafardeux que j'ai rencontré hier (il regardait l'eau, l'eau sale de la ville en pensant aux brisants, là-bas, près du phare de la Vieille).

Je préfère plutôt ma peine, car demain, vous me feriez courir après vos limousines et vous n'achèteriez plus la peinture que j'aime.

Le monôme des marchands se disperse, laissant Gottlieb, le fou, s'enfoncer dans la brume.

Editeurs, marchands de tableaux, vieux malades. Qu'est-ce qui vous prend de tourmenter ainsi les poètes et les peintres.

C'était tout de même plus honnête au temps de Gutenberg, quand on composait son bouquin soi-même, lentement, et que les presses à bras imprimaient feuille après feuille. C'était si sagement lent qu'on n'aurait jamais osé écrire si vite. Et vous marchands, marchands d' peinture. Ça se vend, je le sais, mais combien de talents avez-vous esquinés! Quelques-uns parmi vous sont gentils et pas trop malhonnêtes, mais c'est si rare, si rare...(1).

(1) Cette chronique était écrite avant que ne me parvinssent les imprécations de M. Léonce Rosenberg, que les lecteurs de « Variétés » trouveront à la fin des notes de ce numéro. Ce n'est donc pas la faute de M. Léonce Rosenberg si je ne mange pas du marchand à chaque ligne.
P. C.

ARTISTES DE TOUS PAYS, ET DE TOUS TEMPS

par

ANDRE DE RIDDER

C'est précisément à un critique d'art, romancier et poète d'esprit nouveau, M. Philippe Soupault, que nous sommes redevables d'une monographie qui, parmi toutes celles ayant été consacrées à un peintre de jadis, peut passer pour une des plus fouillées et originales: le remarquable *Paolo Uccello* qu'il vient de donner dans la collection des « Maîtres de l'Art Ancien » (1). De quoi confondre les êtres atrophiés, incomplets, qui, incapables de reconnaître ce que l'art de notre temps renferme de grand, de fort, d'émouvant, nous attribuent leur propre impuissance à comprendre, s'assimiler, apprécier une beauté sortant du cadre étroit de leurs admirations et sympathies. Etant eux-mêmes, non par conviction, mais par routine, des fanatiques du passé, pris comme tel et en bloc, ils ne veulent découvrir en nous que des partisans aveuglés, de farouches néolâtres, fermés aux charmes et aux surprises de toute peinture et de toute sculpture qui ne seraient pas directement issues de notre temps, en ce qu'il a de plus hardi, de plus curieux, de plus franchement contemporain. Grave erreur, faut-il le répéter? Autant qu'eux, vraisemblablement davantage, nous savons apprécier l'art qu'ils ont bien voulu qualifier de « classique ». Seulement nous n'acceptons pas le passé en tant que passé, uniquement parce qu'il représente les richesses connues, classées, consacrées par l'histoire et l'enseignement. A ce passé nous entendons appliquer notre jugement critique, notre pouvoir de discrimination. Nous le sélectionnons, comme nous le faisons aussi pour l'art dit « vivant », dont nous sommes loin d'accepter sur un pied d'égalité, les manifestations si diverses, les fortes et les faibles, les originales et les impersonnelles, pêle-mêle les vocations sincères, véritables et celles qui sont feintes. Il y a autant de fausses gloires dans le passé qu'il s'en présente aujourd'hui. Le musée avec ses toiles craquelées n'est pas plus à l'abri de notre sagacité que la salle d'exposition aux peintures encore fraîches. S'il est des présomptueux ou des naïfs pour croire que l'histoire de l'art a pu être écrite une fois pour toutes, sans retour possible, en quelques sentences définitives, d'après un classement ne varierait, ils n'auront pas à attendre longtemps pour être détrompés.

Le livre de M. Soupault constitue une de ces tentatives, à la fois si intéressantes et courageuses, pour réviser l'un des jugements les plus iniques de la critique officielle. Après avoir été longtemps méconnu, Paolo Uccello est en voie de devenir l'un des peintres les plus vénérés de sa

(1) Editions Rieder, Paris, 1929.

génération et de son pays. L'œuvre puissante de M. Soupault ne contribuera pas peu à le rétablir en cette place d'honneur, qui eut dû ne lui être refusée jamais.

L'on pourrait évidemment soutenir que le culte que nous professons pour lui, provient en bonne partie de ce que nous découvrons, à tant de siècles de distance, un précurseur de notre peinture actuelle, un des rares parmi les artistes de la Renaissance à avoir pressenti quelques-unes des données auxquelles nos peintres attachent le plus de prix : cette composition minutieuse, bien ordonnée, où rien n'est laissé au hasard, où tous les éléments se trouvent commandés par une vision large et cependant précise, très homogène, de l'ensemble plastique à réaliser ; toute cette géométrie vivante, de lignes convergentes, établies avec vigueur, souverainement, en vue d'un équilibre ; les puissants raccourcis dont il use ; la merveilleuse intelligence de ce peintre mathématicien et ingénieur, sachant dominer son sujet, pour ne citer que ces qualités-là. Nous n'insisterons même pas sur le fait qu'il fut l'inventeur de la perspective, puisque cette conception du tableau n'est plus « tabou » pour nous, et que nous envisageons fort bien des toiles qui seraient planes et dépourvues de l'illusion optique de la profondeur. Encore importe-t-il de reconnaître que cette perspective, par lui si laborieusement poursuivie, a conféré à ses tableaux un ordre, une vivacité, une ampleur que ne possédaient point ceux de ses devanciers et de ses contemporains. Nous avons donc raison de louer ce peintre intelligent, voire intellectuel, d'avoir cherché, toute sa vie durant, et avec passion, le véritable objet de la peinture. C'est ce que M. Soupault exprime en disant que « Paolo Uccello n'a pas cherché à plaire, mais à peindre ».

Nous n'en limiterions pas moins les raisons de notre culte, si nous n'insistions que sur ces mérites-là qui sont principalement d'ordre plastique. Nous en avons d'autres. Et tout d'abord celle-ci : Paolo Uccello a été un peintre de l'émotion. Profitons de l'occasion pour répéter ce que nous avons si souvent affirmé, que la peinture en soi, la peinture-peinture, technique et virtuosité, représentation et agrément, ne peut nous suffire, que nous en exigeons davantage, une réaction intellectuelle ou sentimentale, une incitation au rêve, à la méditation, une vérification du caractère humain, pour tout dire : une émotion plus profonde, plus durable que celle du simple plaisir que l'on éprouve à reconnaître sur une toile l'apparence extérieure des êtres et des choses, à rencontrer d'exactes structures ou d'heureuses combinaisons de couleur. M. Soupault tient sur ce thème d'excellents propos. En traitant Uccello d'irréaliste, il met la chose au point, par une formule aussi concise qu'heureuse.

Ce livre m'a fait revivre l'un des moments bénis de mon existence d'amateur d'art : le matin doré où il me fut donné, à Urbino, dans le sombre et fastueux palais ducal des Este, de découvrir *La Profanation de l'hostie*. La qualité, l'intensité de l'émotion que j'ai éprouvée à cette heure-là, alors que je n'ignorais point la plupart des autres toiles, peu nombreuses, d'Uccello, me sont garantes de la valeur exceptionnelle de cette œuvre et de celui qui la créa, en ses vieux jours, à l'âge de soixante et onze ans, plus seul que jamais, plus farouchement indépendant et confiant en lui-même... Quel gré je sais à M. Soupault de m'avoir dispensé sur l'austère maître florentin, si grand dans sa simplicité, si pur dans

sa tendresse, si dramatique par sa vision humaine, des renseignements et des commentaires fort précieux, en somme, les premiers qui puissent compter...

*
**

La collection des « Maîtres de l'Art Moderne » (1) s'est également enrichie d'un remarquable volume : *Eiffel*, par M. Jean Prévost. L'idée de faire place dans cette série, après tant de volumes consacrés à des peintres et des sculpteurs, à un ouvrage sur le grand ingénieur-constructeur, mérite nos encouragements. Nous avons tout à gagner à une extension du concept art. Pour lui donner plus d'ampleur, M. Tristan Klingensor, directeur de cette collection si remarquablement composée et éditée, agirait sagement en ne nous refusant pas l'*Atget* que nous attendons de son initiative (1).

L'étude de M. Jean Prévost est fort complète. Successivement, ce sont les péripéties de l'existence et les multiples recherches de Gustave Eiffel qu'il nous narre, les ponts droits, les ponts en arc, la Tour qu'il nous décrit. L'on me permettra de retenir surtout les pénétrantes pages que l'auteur consacre à la Tour désormais fameuse, si bien intégrée dans le paysage de Paris, faisant corps si parfaitement avec son cadre, son histoire, sa conception urbanistique, que nous n'envisageons même plus la possibilité de sa disparition. La féerie que M. Citroën allume, chaque soir, le long de ses montants nous l'a rendue plus chère encore, si faire se peut. Quelle surprise, et quel amusement, de relire, en ce moment, la protestation solennelle qu'en 1887 les « artistes » adressèrent au directeur de l'Exposition Universelle de Paris, pour laquelle le projet du gigantesque pylône avait été dressé. L'on retrouve à tout moment, en tous les domaines, les mêmes arguments vides et niais, dressés contre tout ce qui est original et qui sort de la médiocre routine. Le même « goût français », le même « sens de l'histoire », la même « âme vénérable de la patrie », le même « respect de la tradition » — toutes notions qui ont corps, dont nous sommes disposés, le cas échéant, à reconnaître l'efficacité, mais qu'il s'agit de n'invoquer qu'à bon escient —, tels que nous les voyons aujourd'hui, entre les mains des sots, transformés en armes de combat contre notre peinture, notre sculpture, notre architecture, tels aussi les retrouvons-nous dans ce fameux manifeste dirigé contre le génie novateur d'Eiffel. Le temps en a eu facilement raison...

M. Jean Prévost insiste sur l'esthétique même dont est issue la tour, puis sur celle qui régnait aux environs de 1890, pour expliquer d'une part, la faveur, d'autre part, l'hostilité, rencontrées par la création métallique d'Eiffel. Il est heureux pour l'ingénieur que notre propre conception se trouve beaucoup plus près de la sienne que de celle des « esthètes ».

(1) Editions Rieder, Paris, 1929.

(1) Je signale dans ce volume sur Eiffel, quelques belles photographies de M^{me} Germaine Krull, faisant partie de son poème du fer.

tes », qui furent ses contemporains. Aussi bien M. Prévost a-t-il raison de s'étendre sur l'influence que la Tour Eiffel a pu avoir sur notre récente architecture du béton armé, peut-être même indirectement sur tout l'art nouveau. Toute cette partie de son étude, qui va de la page 36 à la page 52, est à méditer longuement. Elle prendra place dans une esthétique moderne, le jour où celle-ci pourra être formulée intégralement. Dès à présent, elle s'impose à l'historien qui voudra décrire la genèse de notre mouvement artistique, de notre goût, voire de nos mœurs.

*
**

Il existe de nombreuses collections de monographies sur les artistes modernes, et leur nombre ne fait qu'augmenter. L'un après l'autre, les divers pays ont à cœur d'en publier, qui fassent connaître à l'étranger leurs plasticiens marquants. Parmi les mieux présentées, je ne mentionnerai aujourd'hui que *Arte Moderna Italiana* (1). C'est M. Giovanni Scheiwiller qui en assume la direction. Les quinze volumes parus nous permettent de nous faire un jugement, tout au moins approximatif, sur une école de peinture que nous connaissons fort mal. La sincérité m'oblige à dire que ce que j'en ai pu voir, au cours de mes courses en Italie, n'est guère de nature à solliciter bien vivement une attention que captent tant de manifestations véritablement supérieures de l'art européen. D'un autre côté, il convient d'ajouter que les musées dits « modernes » de la péninsule n'ont rien à envier à ceux qu'on se permet d'appeler abusivement du même nom, chez nous et en France par exemple. Les marchands d'art, détenteurs d'un fonds de peintures et sculptures contemporaines, sont encore moins nombreux à Rome et à Milan qu'à Bruxelles. On ne pénètre pas toujours dans l'atelier d'artistes qu'on ne connaît pas, que rien de particulier n'a désigné à notre curiosité. Dans ces conditions, une collection de monographies peut rendre de grands services au point de vue de la propagande et de la documentation.

A feuilleter les opuscules de M. Scheiwiller, et à n'en juger du reste que sur leurs productions, je n'ai pas eu de peine à écarter une série de peintres, dont l'attrait ne me paraît guère devoir être vif auprès d'amateurs vivant en des pays comme la France et la Belgique, pourvus d'une peinture où le savoir faire abonde. Il en est de réalistes, auteurs de portraits, de paysages et de natures-mortes comme en en trouve partout, vaguement impressionnistes, d'une pâte plus ou moins somptueuse, atmosphériques avec plus ou moins de bonheur, comme MM. Tosi, Spadini, Malerba. Il en est d'autres, dont l'esprit de réalisme se teinte d'une sorte de primitivisme stylisateur, qui ont en vue plus de précision, une ligne plus ferme, plus épurée, dégénérant même par moment en sécheresse, ainsi qu'en témoignent MM. Saliotti, Funi, Ferrazzi. Beaucoup plus remarquables sont M. Felice Casorati et M. Ubaldo Oppi. Chez eux se révèlent un idéalisme quelque peu « littéraire », à base de symbolisme

(1) Editions Ulrico Hoepli, Milan.

et de tendance assez décorative, un style qui en visant à une plus sévère netteté, voire à quelque austérité se rapproche assez bien de la « Neue Sachlichkeit » allemande, mais où se manifeste un sens très aigu de la composition, une sensibilité claire et lucide, dépourvue d'ingénuité et de spontanéité, mais déjà en partie métaphysique, qui n'est pas sans nous attirer et nous troubler légèrement. Le néo-classicisme guette ici une proie qui ne se dérobe que mollement.

Les trois vedettes de la série nous sont familiers: M. Carlo Carra, M. Giorgio de Chirico et Modigliani. Sur ce dernier deux livres: l'un renfermant des tableaux, l'autre des dessins. Ils me confirment dans l'admiration que j'ai éprouvée à l'égard de ce peintre, dès le premier jour où il me fut donné de découvrir son œuvre. Chez lui, tout est vie et style, à la fois passion et esprit, fougue et précision, charme voluptueux et émotion douloureuse, profondément humaine. La matière frémit dans toute sa profondeur, pulpeuse, sonore, avec des accents sous-cutanés d'une étrange beauté, des rythmes hardis et cependant maintenus en harmonie, justement équilibrés, un lyrisme dont la grâce ne le cède jamais à la puissance. Ses dessins hâtifs, déliés, n'en enserrent pas moins leur modèle dans un cerne catégorique, nerveux et sûr.

Je n'ai pas besoin d'insister sur l'œuvre de M. Chirico, sa diversité, son inquiétude, son élévation, son mystère. Celle de M. Carra en est assez voisine. Aussi mon premier souci a-t-il été de vérifier les dates. Les premières œuvres reproduites de Chirico « L'Enigme d'une soirée d'automne » et « L'Améditation matinale », déjà spécifiquement « chiriguriens », datent de 1910 et de 1912. Dans le livre sur M. Carlo Carra, la première toile reproduite porte également la date de 1912, mais l'œuvre est strictement cubiste. La seconde de 1915, « La fille de Lot », paraît être d'inspiration byzantine. Les meilleures sont de 1916 et 1917, objectives, métaphysiques. De surcroît, la ligne d'évolution de ce peintre présente des sinuosités bien déconcertantes, alors que la valeur des œuvres mêmes oscille du meilleur au pire. Des natures-mortes d'un vérisme précis, encore qu'illuminé par ce sens du mystère qu'en tous cas Chirico n'est pas le seul parmi les artistes italiens à exprimer (mais n'en est-il pas l'inspirateur?), alternent avec des toiles spéculatives, d'un étrange pouvoir (il en est une qui, sur le papier, est merveilleuse: « L'amante de l'ingénieur ») et des paysages sur lesquels pèse le vide le plus angoissant comme dans « Le pin près de la mer ». A partir de 1922, le revirement est frappant: là encore, dans cet impressionnisme mitigé parfois de tradition populaire, le néo-classicisme attaque un artiste destiné à un plus noble destin. Encore importerait-il de pouvoir juger de plus près, et pas uniquement sur la foi de reproductions forcément incomplètes, un peintre comme Carra, marqué du signe du génie.

Au reste, ce serait nous rendre service que de provoquer à Bruxelles ou à Paris, après tant d'expositions « internationales » sans mérite, un ensemble qui grouperait Chirico, Carra, Oppi, Casorati, Savinio, pour ne même pas parler des futuristes trop oubliés, comme MM. Severini et Boccioni, ou de jeunes comme Campigli et Paresce, d'autres peut-être, dont nous ignorons l'existence ou méconnaissions le talent.

Trois des opuscules de la collection de M. Scheiwiller sont consacrés à des sculpteurs italiens. Ernesto de Fiori, si recherché en Allemagne,

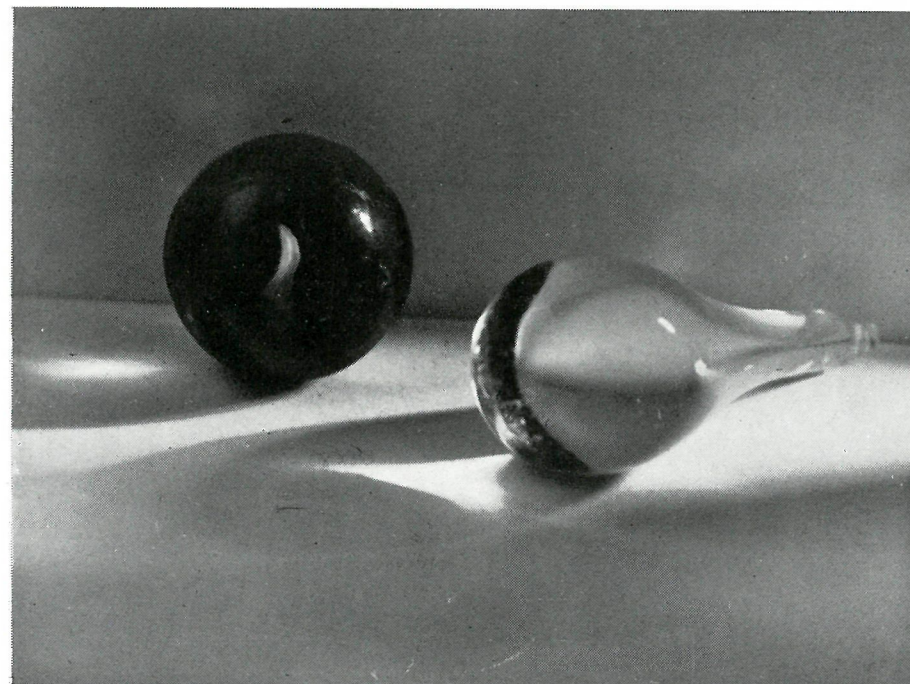
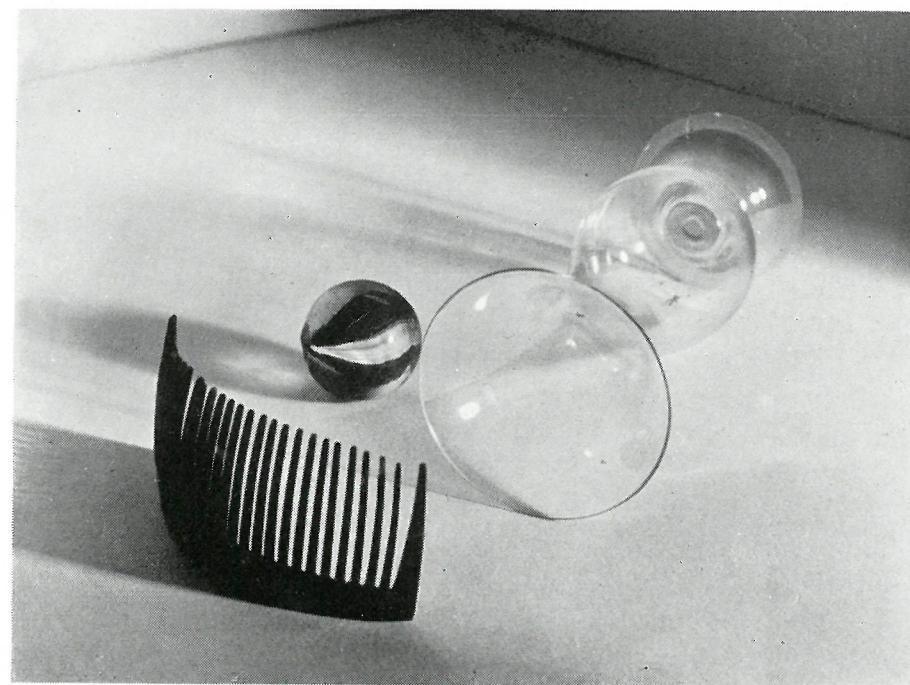
sans doute parce qu'il prolonge la lignée de Lehmbruck, nous présente une sculpture jeune et élégante, mais peu émouvante, d'une structure précaire: art de modelleur, non de tailleur de bois et de pierre, aux assises instables. L'œuvre de M. Andreotti a plus de sens, de fermeté, de monumentalité, mais se trouve, à mon goût, trop apparentée, par sa technique, à celle de Bourdelle. Très « expressionniste », mais dans le sens sensationnel, c'est-à-dire, baroque, tourmenté jusqu'à grimacer, chargé d'intentions extra-plastiques, souvent puériles, l'œuvre de M. Adolfo Wildt; ses récentes figures, des portraits pour la plupart, dénotent un retour à plus de simplicité, d'équilibre, de saine émotion, une compréhension spatiale mieux justifiée.

Nous ne saurions faire de meilleur éloge de l'entreprise de M. Scheiwiller qu'en lui affirmant que nous attendons avec une sympathique impatience la suite de sa série.

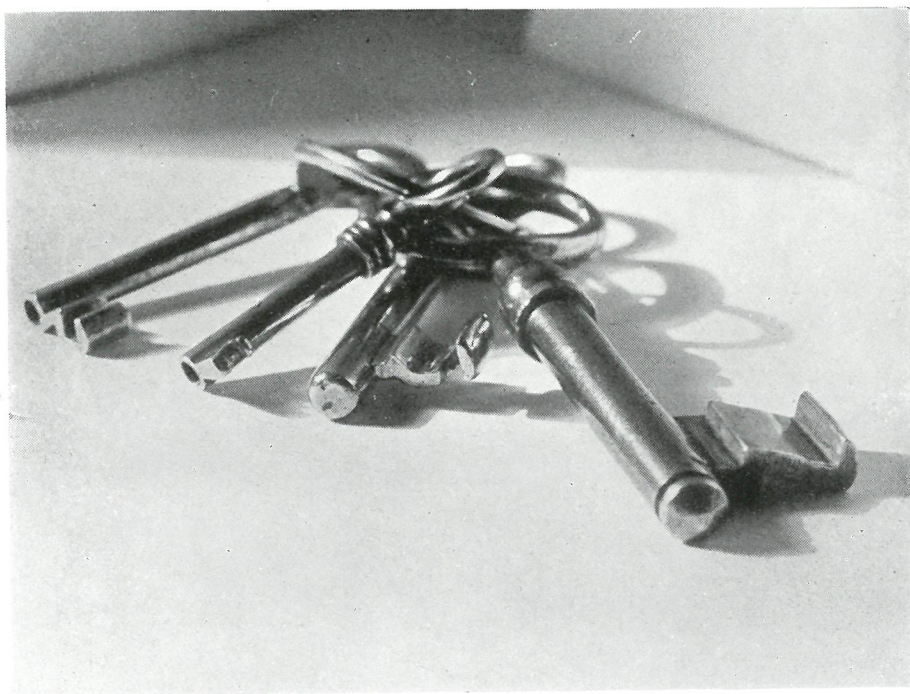
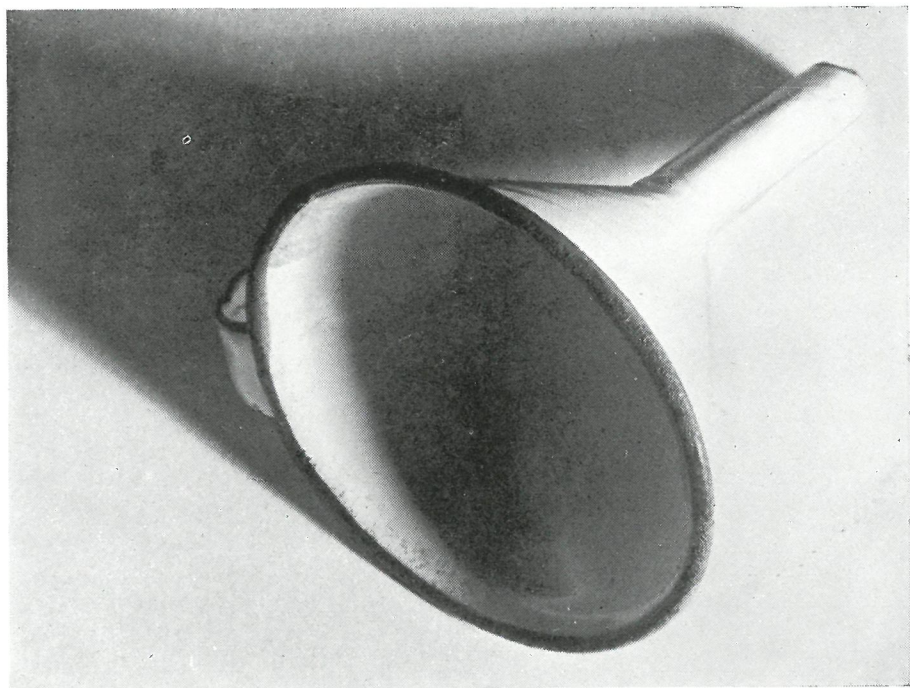


Frits van den Berghe

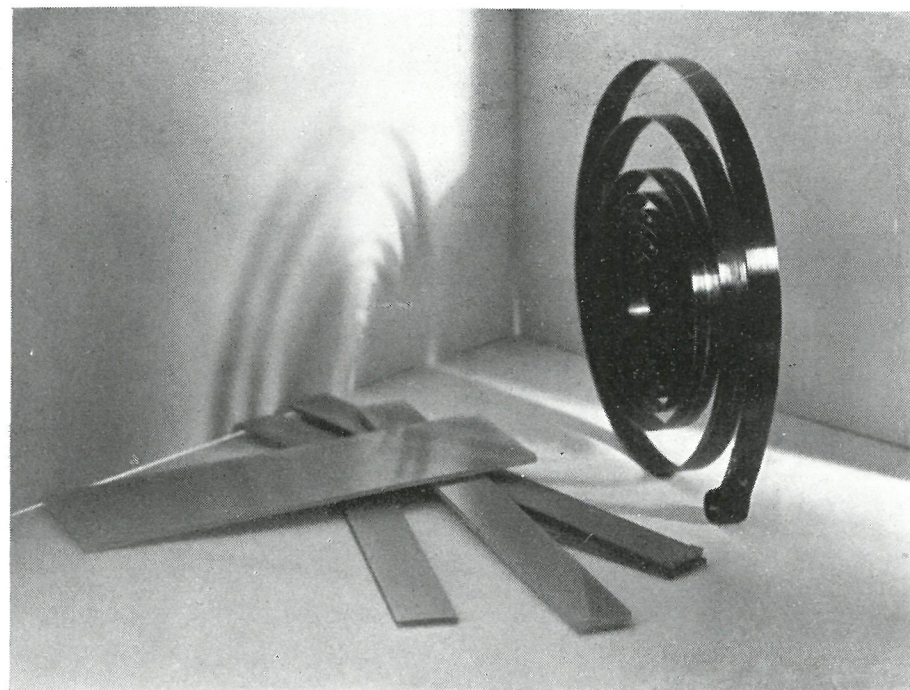
Produits et sous-produits



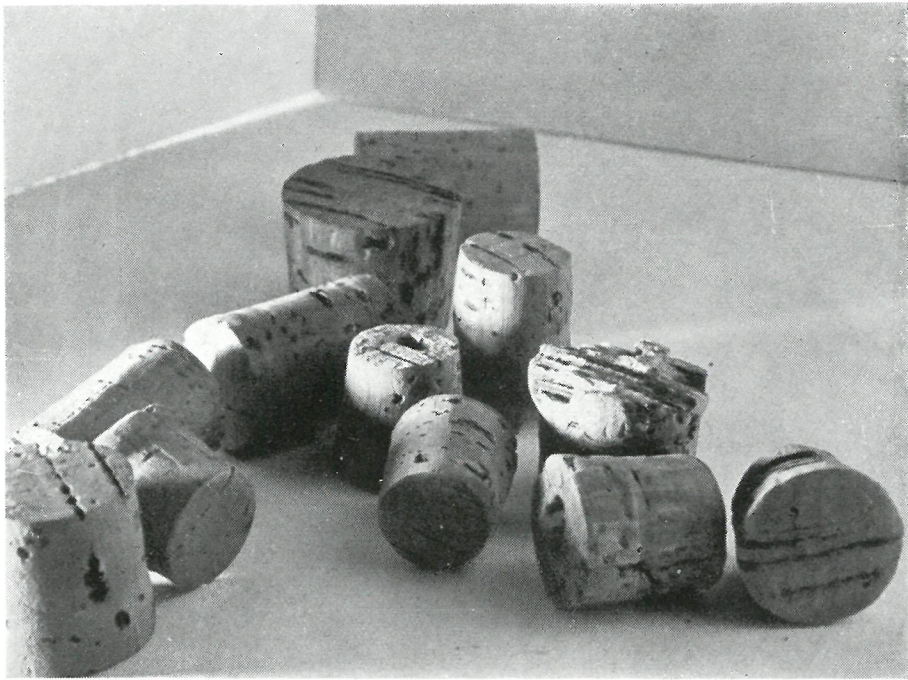
Photos Ewald Hoinig



Photos Ewald Hoinkis



Photos Ewald Hoinkis



Photos Ewald Hoinkis

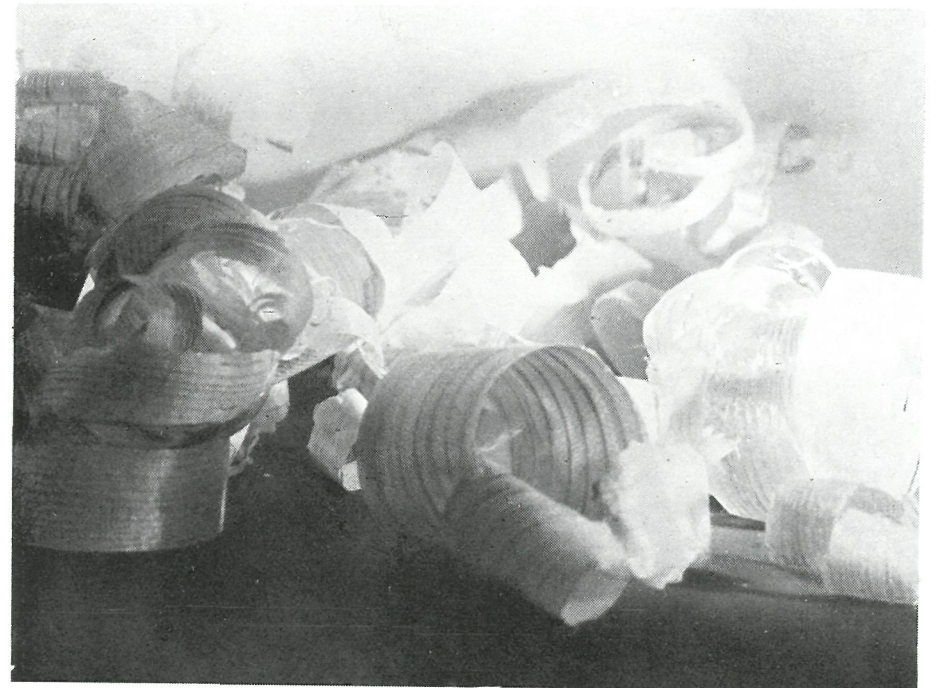


Photo Ewald Hoinkis

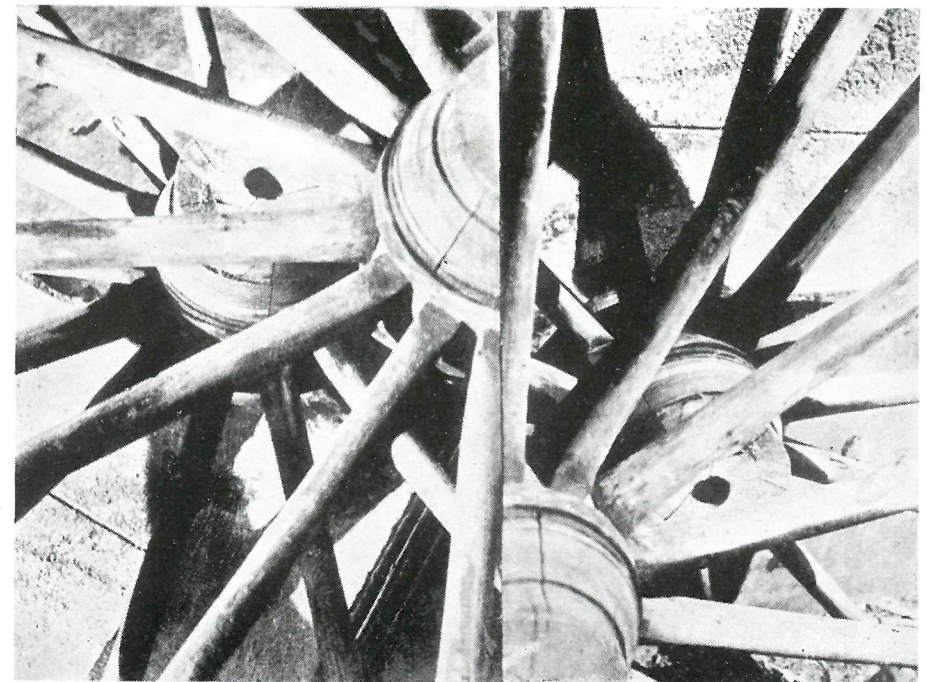


Photo Florence Henri

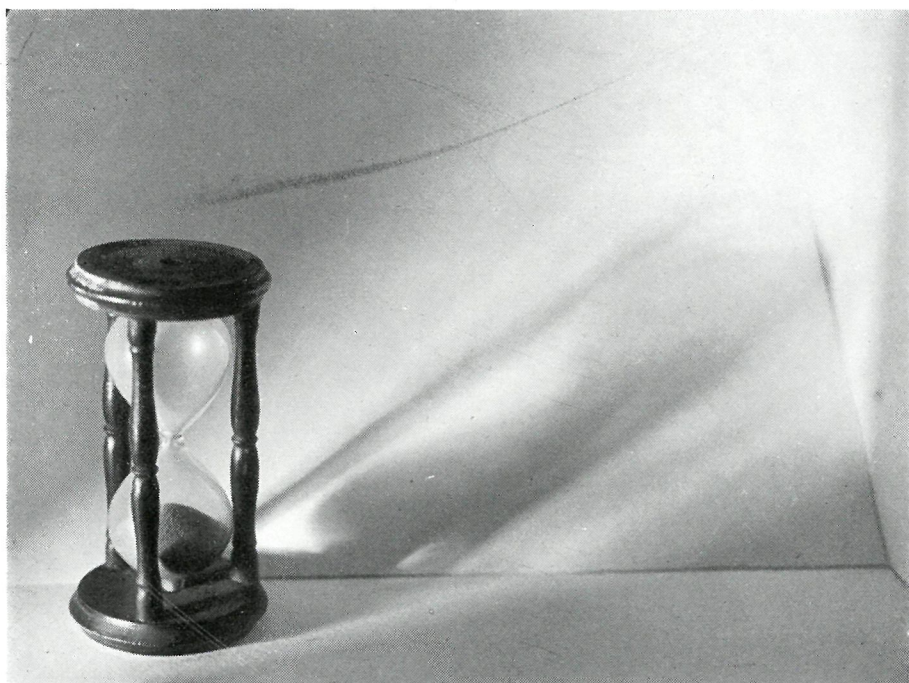


Photo Ewald Hoinkis

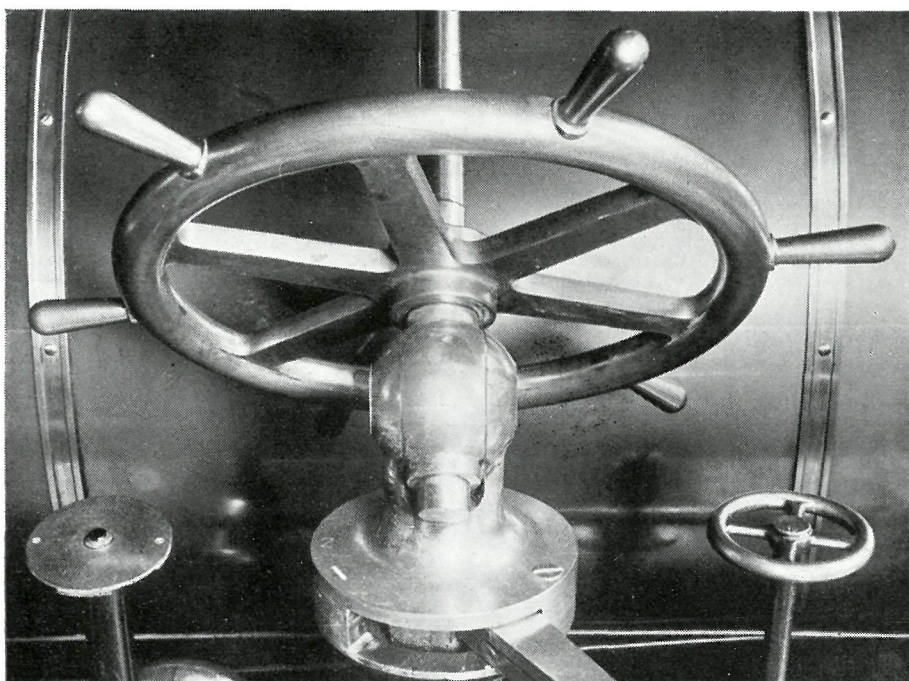


Photo Renger-Patzsch

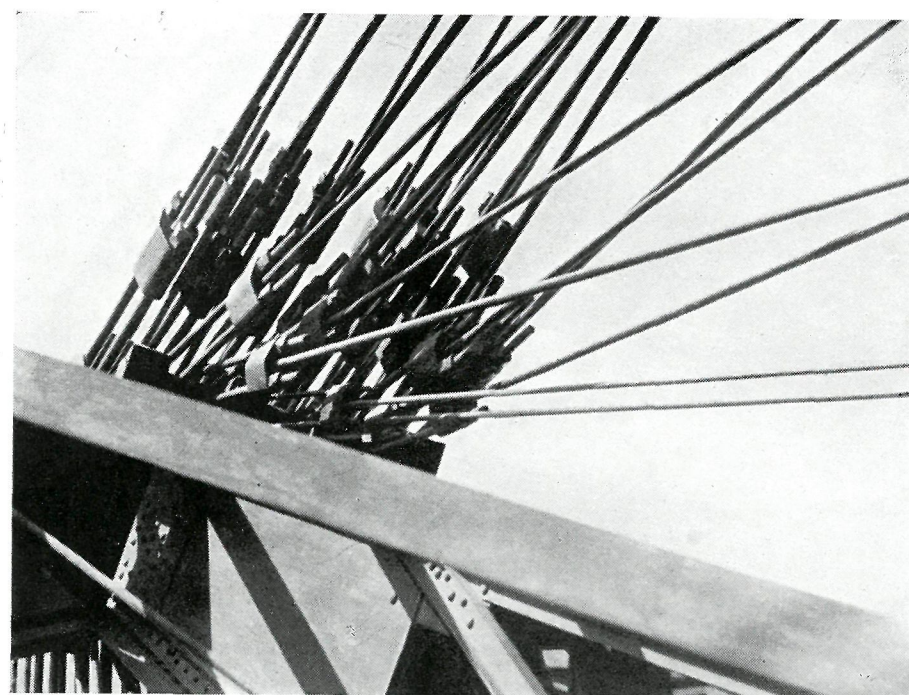


Photo Eli Lotar



Russphoto

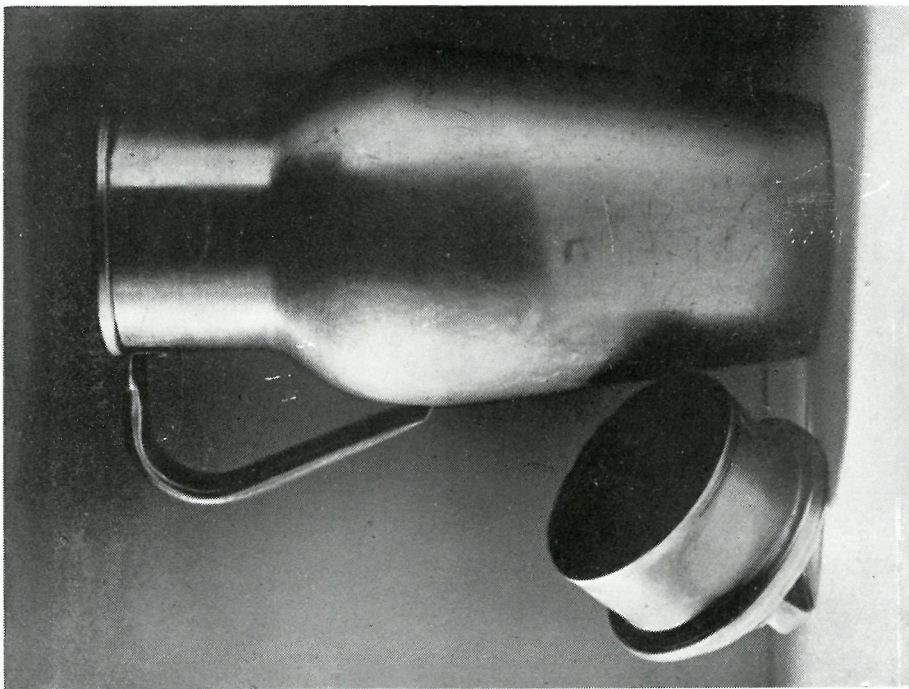


Photo Ewald Hoinkis

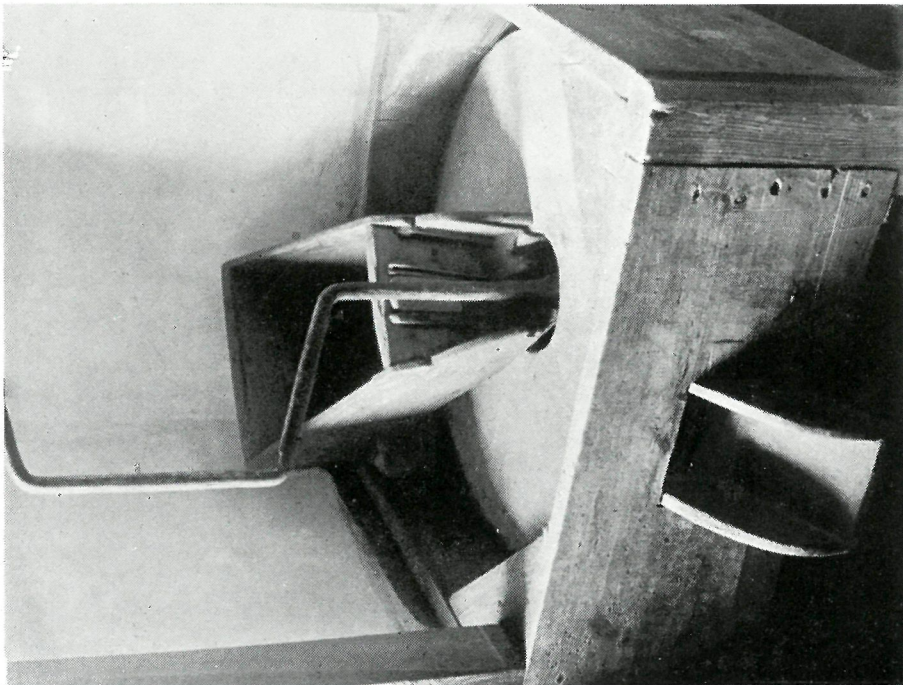


Photo Renger-Patzsch

POESIE ET AUTRES LIEUX

DANS LES ENVIRONS DE L'AMÉRIQUE

par

JACQUES RECE

*Réséda réséda si tu fleuris c'est au quartz que tu le dois
car il a mis dans tes racines une poudre de sang et
de cervelle*

*qui poivre te caresse les yeux
Il a mis aussi sa caresse marine sur la face inférieure
de tes pétales
et l'eau pure de sa tête dans tes mains.*

Benjamin Péret.

J'affirme ici gratuitement; je ne m'adresse pas à ceux pour qui tout s'explique. Ceux qui négligent ce qui reste inexplicable quand tout est expliqué, ceux qui ne conçoivent pas l'existence d'un monde complémentaire qui maintient dans l'équilibre du réel le sens premier du monde qu'ils démembrant ne peuvent partir avec Benjamin Péret pour la maison des algues. Ils n'y verront pas

*... les éléments couverts par leur ombre
s'avancer comme des criminels
pour détruire le passager de demain*

Je tiens les manifestations poétiques de Benjamin Péret pour un témoignage du fantastique au tribunal de la réalité. Nous sommes à ce point timides devant cette femme jeune, grande et belle, en robe noire très décolletée (1) que, par une réaction commune au dépit d'être lâche et au dédain d'être sincère, nous lui imposons hypocritement un masque de mensonge et de vulgarité, qui pourtant ne voyons dans ce qui court les rues que « banalité révoltante ». Mais de cette même banalité la femme que nous déguisons fait naturellement sa parure; ainsi elle se réserve au dieu salubre et fort balayant le matin les germes spontanés des mains lasses, à celui qui

*... malgré la nacre des orages
ose contempler du plus profond des siècles
le cheval serein oublieux des cratères où naquit l'orgueil de sa
race*

Nous prêtons avec facilité aux choses qui nous entourent des qualités humaines; nous faisons volontiers d'elles le siège de nos sensations ou

(1) Paul Eluard.

de nos sentiments. Bien d'autres exploits de notre aveuglement, soucis et jeux dont notre médiocrité fait aisément profit, nous détournent des phénomènes (2), nous empêchent de participer à leur vie propre, souvent même de nous en apercevoir. Le don de dédoublement dans les choses est le privilège du poète. Benjamin Péret le possède à l'état *brut*, j'entends par là que le manque de contrôle confère à cet avantage la plus grande réalité. Car lui seul peut-être a pu conserver de l'enfance un contact direct avec les objets qui le regardent et leur opposer le regard qu'il convient; lui seul certainement apprécie la cruauté et surtout l'indifférence dont ils usent les uns à l'égard des autres et tous à l'égard de nos sens.

*As-tu senti les cheveux se dénouer comme les aiguilles d'une
pendule
et le souffle des pierres s'atténuer de crainte que les mains ne
les remarquent*

Irai-je ajouter des roches hostiles et tristes aux pierres où dorment les diamants? Aux yeux des exégètes que chaque mot que j'écris ait l'allure d'une insulte. Et je m'adresse surtout à la critique qui comme moi ne s'embarrasse d'aucune considération littéraire. Car avoir adopté une attitude malgré tout facile ne l'empêche malheureusement pas de réduire la poésie au rôle de jeux de mots et d'ignorer le bouleversement que la simple puissance verbale entraîne dans l'aspect physique de la nature. Bien plus, jamais elle n'envisage pour ce qu'elle qualifie de création la possibilité, par simple accouplement des mots les plus insolites et des images les plus occasionnelles, de la genèse d'un monde dans lequel les mots eux-mêmes qui ont servi sa création prendraient un sens nouveau, vital et menaçant. Le drame poétique ne réside pas en permanence dans l'œuvre du poète; il profite d'un hasard extérieur, dû au travail le plus secret de l'esprit, pour accrocher à son ombre les lueurs fugitives et fulgurantes des correspondances sensorielles. La paraphrase intérieure d'un poème rend seule plausible le souci d'une réalisation. C'est ici que Péret nous révèle son pouvoir. Il n'est pas un phénomène naturel auquel sa fantaisie ne puisse imposer une vie éclatante et nouvelle, il n'est pas un arbre, une plante, une femme auquel il ne puisse attribuer une ressemblance commune, instantanément valable.

*... les germes des astres dans le sillage des végétations obscures
... les mains d'écume sur le versant des collines
... les saluts des interstices qui séparent la chair des arbres
... les regards des femmes qu'enveloppent les fleuves débordants*

*Lorsque le soleil se leva
sur une montagne de verveine
qui était une femme désirable...*

(2) Tout dans la nature est surnaturel.

*Il s'agit de la pluie qui a mouillé les os les plus rebelles
La pluie des os atteindra un jour les oreilles nocturnes
et l'on saura ainsi que se prépare la mue des fruits
leur départ sur les ailes des monstres aux yeux de quartz
qui pleurent devant le soleil levant.*

*Les uns partirent à la recherche de la fleur
qui n'éclot qu'à la bonne époque chez les femmes parfaites
les autres voulaient faire un caillou
avec du sang et des larmes.*

Rechercher dans ses réactions les plus inquiétantes la puissance des mots sur les aspects de la nature exige bientôt de la part du poète une participation définitive de son être. Chez Benjamin Péret cet abandon s'accompagne d'une dualité sentimentale aussi subtile qu'incontrôlée et qui prend à l'égard d'autrui un ton de violence et d'injure. Elle participe au désespoir le plus entier et à la confiance la plus prime-sautière. Jamais elle ne s'exprime ni ne se précise à la faveur d'un accident mais latente, sourde à toutes les raisons, elle est toujours prête à surgir à la surface d'une mer de révolte que, passager téméraire, il parcourt du haut d'un transatlantique.

*Je n'ai qu'un œil et deux cerveaux
et vous comment va votre oreille
Ils sont partis mais ils s'arrêteront
Il n'y a pas de raison pour qu'ils continuent
il n'y a pas de routes
les routes ne sont pas sûres
les routes ne sont pas larges...*

*Les œufs sont cassés
et le réveille-matin ne sonne plus
Veux-tu me dire pourquoi
tu veux rester tranquille
Ah ça ne me regarde pas et toi non plus
Le bateau penche sur tribord
Les œufs ne sont pas cassés
Le réveille-matin sonne huit heures dix
A bon entendeur salut*

Un jour que j'achevais la lecture d'*Immortelle Maladie* (3) il se mit à pleuvoir. J'ai trouvé surprenant que le hasard favorisât sans retard la faillite de la logique. Je suis sorti. Dans les campagnes perdues des banlieues la saleté prenait figure de lumière et la boue avait retrouvé pour moi l'odeur dangereuse de mon enfance. Et c'est à la faveur d'un retour sur moi-même qu'il m'a semblé reconnaître entre les fils obliques et impénétrables d'une pluie qui en voulait à la terre un visage dont les traits me rappelaient une présence. Longtemps, tandis que sur la ville pesait un message d'une autre contrée, j'ai écouté l'appel à ma mémoire. J'ai regardé le témoin d'une époque où rien ne m'étonnait. Je me suis souvenu de la méfiance qu'il avait pour la pluie et du mépris dont il l'extériorisait. Mais je savais aussi combien il estimait le merveilleux dont elle était fertile et le sentiment d'une *unique irréparable* qu'elle ajoutait aux visions qu'elle lui suggérait.

Il ne s'agit pas ici de philosopher sur la vie ni de coucher sur papier quelques réflexions réconfortantes pour en prendre mon parti. Le souvenir me suffit pour que tout ce dont était capable une ombre reprenne dans la vie sa véritable figure. C'est elle qui me précède dans mes voyages poétiques, c'est elle qui m'entraîne quand j'hésite, elle qui bien qu'elle me forçât le pas m'a toujours laissé généreusement la responsabilité la plus entière de mes errements. Je ne puis m'empêcher (et peut-être est-ce l'ombre qui m'y oblige) de l'associer ici au nom de Benjamin Péret qui après elle me reparle de l'hostilité secrète de la nature. Car la nature aime à laisser sa vie se dérouler dans une solitude dont le néant inutile est une gageure à la mort.

N.-B. — Lecteur, garde-toi surtout d'oublier que l'ironie la plus facile est pour la poésie un prétexte redoutable. Je n'en veux d'autre exemple que

S'ESSOUFFLER

*Ah fromage voilà la bonne madame
Voilà la bonne madame au lait
Elle est du bon lait du pays qui l'a fait
Le pays qui l'a fait était de son village*

*Ah village voilà la bonne madame
Voilà la bonne madame fromage
Elle est du pays du bon lait qui l'a fait
Celui qui l'a fait était de sa madame*

(3) Il s'agit de la pluie qui a mouillé les os les plus rebelles. (Voir citation plus haut.)

*Ah fromage voilà du bon pays
Voilà du bon pays au lait
Il est du bon lait qui l'a fait du fromage
Le lait qui l'a fait était de sa madame* (4)

(4) De Benjamin Péret :

Le Passager du Transatlantique, poèmes (Sans Pareil, 1921, épuisé).
Au 125 du Boulevard Saint-Germain, conte (Littérature, 1923, épuisé).
Immortelle Maladie, poème (Littérature, 1924).
Il était une boulangère, conte (Kra, 1925).
Dormir Dormir dans les Pierres, poème (Ed. Surréalistes, 1927).
Le Grand Jeu, poèmes (N. R. F., 1928).
Et les seins mouraient, conte (Cahiers du Sud, 1929).

En collaboration avec Paul Eluard :
152 proverbes mis au goût du jour (Ed. Surréalistes, 1925).

A paraître :
Mort aux Vaches et au Champ d'Honneur, roman.
Les Amants de l'horloge, contes.
La brebis galante.
Les couilles enragées, conte.

En préparation :
Je ne mange pas de ce pain-là, poème
Ta queue! roman.



J E U N E S G É N É R A T I O N S

par

N I C O R O S T

I

J O S E P H R O T H

Joseph Roth a trente-quatre ans. Il est né quelque part en Volhynie. C'est avant tout un remarquable journaliste. Pendant la guerre, il fit partie de l'armée autrichienne. C'est alors qu'il commença à écrire dans les journaux allemands et autrichiens. Il estime que ce travail-là n'a pas moins de valeur que son œuvre littéraire. Le fameux abîme qui, pour la plupart des écrivains, sépare le journalisme de la littérature n'existe pas pour Roth à qui il arrive d'intituler « reportages » les meilleurs de ses romans.

Joseph Roth voyagea en Allemagne, en Autriche, dans les Balkans, en Pologne, en Russie, et connaît Paris, Vienne, Varsovie, Berlin, Moscou et Léninegrad. C'est son reportage *Judem auf Wanderschaft*, paru il y a quelques années sous forme de volume, qui, en premier lieu, attira l'attention sur lui. Encore maintenant, il compte parmi les feuilletonistes de la *Frankfurter Zeitung*.

Le 24 avril 1926, à 4 heures de l'après-midi, Roth rencontra son ami Franz Tunda, place de la Madeleine à Paris. C'est à la suite de cette rencontre qu'il écrivit l'histoire de la vie extraordinaire de cet ami, *Die Flucht ohne Ende*, parue en français sous le titre: *La fuite sans fin* (1). Roth a insisté dans la préface de ce livre sur le fait qu'il ne faut pas le considérer comme un roman. En effet, l'on peut dire, à juste titre, qu'il s'agit d'un reportage psychologique plutôt que d'un récit romancé. L'histoire de Franz Tunda est pleine d'aventures qui nous mènent de Sibérie en Russie, de Bakou à Vienne, de Vienne en Allemagne, d'Allemagne à Paris. Mais si elle est avant tout l'histoire d'une génération, la personnalité de l'auteur, y intervient pour beaucoup. C'est la génération des hommes, qui, à travers la guerre, l'exil et la révolution ont perdu la foi dans tout idéal social. Le brusque contact qui remet Franz Tunda en face d'un monde qu'il a cru bouleversé par les sacrifices de la guerre et l'éclosion des idées nouvelles, ne lui apporte que des désillusions. Aux points de vue qui l'intéressent, rien n'a changé. Des millions d'hommes sont morts en vain. Tout le monde se hâte d'oublier ce qui s'est passé entre 1914 et 1918, ou, mieux encore, ce qui aurait dû s'ensuivre. Tunda

(1) Editions de la N. R. F., Paris, 1929. Traduction de Romana Altdorf et René Jouglet.

est l'individualiste qui refuse de s'enrôler dans les partis socialiste ou communiste, parce qu'il n'est plus capable de servir un idéal avec abnégation. Ce qu'il voit et ce qu'il apprend l'étonne au lieu de le remplir de haine ou de dégoût. Il est seul. Il lui manque absolument tout: un passeport, un but, un idéal, un parti, une femme, un enfant.

C'est le même problème qui revient, d'ailleurs, dans le livre suivant de Joseph Roth, *Zipper und sein Vater*. Le père Zipper est un homme de la génération d'avant-guerre, cette génération qui prépara la guerre. L'on pense à *Classe 22* de Glaeser et à son épigraphe: « la guerre, ce sont nos parents ».

Zipper und sein Vater n'est pas traduit en français. En voici l'intrigue: Le père Zipper n'est pas heureux en affaires. Sa papeterie attire un nombre considérable d'amis et de curieux, mais très peu de clients. Comme citoyen, il joue un rôle particulièrement brillant. Il bénéficie deux fois par semaine de billets de faveur au Théâtre d'opérettes. Chacun le connaît. Il est président du Jeu de Quilles. Il est spécialement au courant des variations de la mode masculine à l'étranger et envoie là-dessus des articles aux feuilles locales. En attendant, il néglige ses affaires. Son ménage, par ailleurs, n'est pas très heureux. Sa femme a peu de sympathie pour cet amateur qui se dépense en palabres et en ambitions inutiles et qui ne parvient pas à lui assurer une vie convenable. Son fils aîné, baptisé César et porteur de tous ses espoirs, le déçoit. C'est un idiot qui meurt jeune. Le fils cadet part à la guerre. Quand il revient, il ne comprend pas plus le père Zipper que le monde qui entoure ce dernier. Et l'aventure commence. Le fils Zipper devient rédacteur d'un journal de cinéma, après avoir épousé une actrice. Il perd sa personnalité en s'attachant à rendre sa femme célèbre. Il s'en va avec elle à Monte-Carlo et là (tout comme son père le fit jadis) il perd son argent au jeu. Sa femme le quitte et s'embarque pour Hollywood avec un amant. Complètement désemparé, il devient violoniste dans un music-hall, encore que cet art lui soit parfaitement étranger. Et c'est au figurant Arnold Zipper que l'auteur du livre adresse finalement une lettre où il est dit:

« Ta profession contient une signification symbolique, d'autant plus éloquente, qu'elle est vulgaire. Elle veut dire, pour nous, pour la génération de ceux qui sont revenus, que nous ne sommes pas capables de jouer un rôle, ni de poser un acte. Aussi j'en profite pour te féliciter de ta profession nouvelle. Je te prie seulement de continuer de jouer en vain, tout comme je ne m'arrêterai sans doute pas d'écrire en vain. *En vain*, cela s'appelle. En vérité cela paraît *en vain*. Car, il y a, quelque part, comme tu le sais, une région où s'inscrivent les traces de nos jeux inutiles. Elles sont invisibles et mystérieuses, mais agissent d'une façon remarquable. Si pas maintenant, elles se révéleront dans quelques années; si pas dans quelques années, peut-être dans quelques milliers d'années. Sans doute, l'on ne saura jamais que j'ai écrit et que tu as joué ou vice-versa; mais, dans le contenu mystique de l'atmosphère, qui est plus fort que son contenu en électricité, flottera un écho lointain de ton violon muet. à côté de l'écho non moins perdu de la prière que j'ai quelquefois osé prononcer. »

Plein de mélancolie, Joseph Roth s'attache à marquer ce livre de l'ombre de la mort qui, d'après lui, s'étend sur toutes les choses de notre

temps. Les livres de Roth sont les romans de la génération qui doute, principalement d'une jeunesse bourgeoise qui ne croit pas à une révolution sociale. Ils ont l'importance d'un diagnostic médical de notre époque:

« Nous constatons que nous sommes revenus à la grande injustice. Nous en savons autant que les morts, mais nous devons faire semblant de tout ignorer parce que le hasard nous a permis de continuer à vivre. Nous ne pardonnons pas, nous oublions. Mieux encore: nous n'oublions même pas, nous ne voyons même pas, nous ne faisons même pas attention. Cela nous est devenu indifférent. Nous ne nous élevons pas, nous ne nous plaignons pas, nous ne nous défendons pas, nous ne nous rendons compte de rien, nous ne craignons rien. Notre seule résistance consiste à ne pas mourir volontairement. C'est tout. »

II

HARRY DOMÉLA

Le livre de Harry Doméla: *Les mémoires d'un paria* (1), constitue, avant tout, un document social. C'est également le livre sympathique d'un auteur sympathique. L'on connaît la formidable mystification qui a rendu célèbre ce jeune homme, et comment, pendant des semaines, il se fit non seulement passer pour le prince Guillaume de Prusse, fils de l'ex-kronprinz, mais encore se fit honorer et fêter comme tel, et couvrir de présents et d'argent dans certains milieux de la noblesse allemande. Quand il fut enfin arrêté pour ce délit, c'est durant les six mois que dura son emprisonnement préventif qu'il écrivit ses mémoires. La traduction française de ces mémoires omet toute la première partie de l'édition originale. Les traducteurs se sont contentés de résumer en une courte préface les chapitres consacrés à la jeunesse de Doméla, aux milieux et aux circonstances parmi lesquels il grandit. C'est pourtant à la faveur de cette description que l'on se rend compte de la véritable destinée de cet homme. Dans l'édition allemande, Harry Doméla non seulement raconte les aventures qu'il vécut comme « Guillaume, prince de Prusse », mais nous apprend de quels drames fut faite sa jeune vie de soldat, d'ouvrier, de vagabond et de prisonnier.

Doméla (qui, sous certains aspects fait penser à l'aventurier belge Otto de Beney) s'échappe à l'âge de quatorze ans d'un asile pour enfants abandonnés à Riga et se fait soldat. Mais il est vite conduit à la frontière par une police qui juge indésirable ce jeune guerrier qui se bat (?) contre les Lettons pour la noblesse des pays baltes. Doméla déclare à propos de cet épisode: « Si nous n'avions pas eu d'ennemis à combattre, nous

(1) « Les histoires extraordinaires, n° 1, *Doméla par lui-même* ». Traduit de l'allemand par M. H. Boilet et Paul Henri Michel. Ed. Librairie Gallimard, Paris, 1929.

en aurions inventés. » Ses frères d'armes, en effet, ne savaient pas le moins du monde, pour quels motifs et contre qui ils se battaient. Mais ils aimaient à se battre, et c'est dans ce dessein qu'ils se firent soldats. Ils n'avaient, en dehors de rares escarmouches, pas grand chose à faire, étaient bien nourris et on tolérait qu'ils commissent certains délits.

Dans un chapitre (non traduit en français) et dont l'accent honnête et direct mérite à lui seul l'attention, Doméla dépeint ensuite ce que fut sa vie errante à la recherche de travail à travers la Prusse Orientale, à Berlin, à Hambourg. Peu d'écrivains de cette génération et même des générations précédentes ont rendu avec une telle simplicité dramatique la misère populaire qui est restée aussi criante et profonde dans la province allemande que dans les grandes villes. Les hobereaux et la police y sont dépeints d'une façon dénuée d'artifices de style, mais d'autant plus frappante. Doméla ne pensait du reste pas du tout à faire œuvre littéraire, quand il se mit à conter ses années de misère et de vagabondage, ses expériences dans les asiles de nuit de Berlin, ses rencontres dans les bas-fonds, etc. Il écrit naturellement, de même qu'il est naturellement raffiné et qu'il est doué naturellement de cette aisance et de ces manières qui, certain jour, le mèneront chez les nobles saxons. Certes, l'histoire de son séjour comme « Prince de Prusse » parmi le fameux corps d'étudiants des Saxo-Borusses, où seuls sont admis les rejetons des grandes familles de la noblesse allemande, constitue une aventure pleine de saveur et d'humour. Mais cette aventure vaut surtout par la révélation de l'existence de certains milieux où l'esprit féodal, dix ans après la guerre et la révolution, n'a pas cessé de régner. A propos de *Sujet* de Heinrich Mann, l'on a dit que cet écrivain avait traité avec une fantaisie par trop déformante certains milieux conservateurs de la province allemande. Le témoignage de Doméla vient prouver que Heinrich Mann n'a rien exagéré dans ces peintures des bourgeois et petits bourgeois de l'intérieur de l'Allemagne, dont les grands événements sociaux n'ont pu en rien changer le caractère.

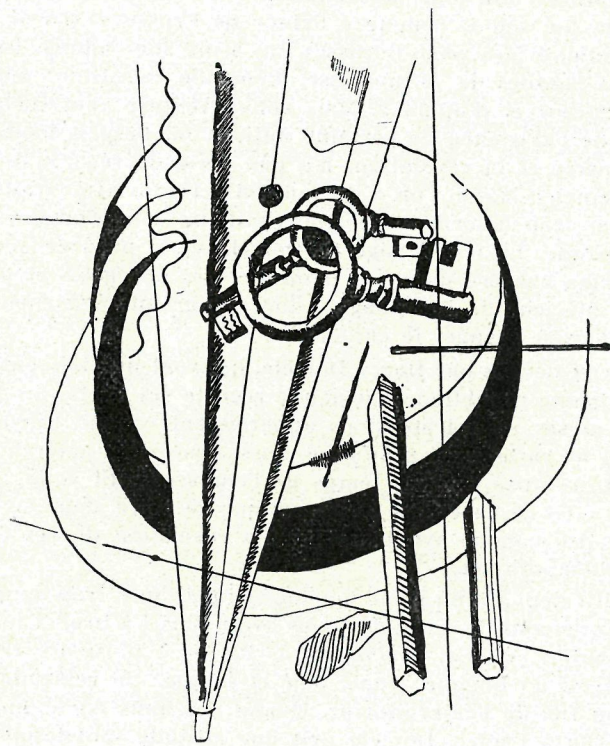
Les milieux décrits par Harry Doméla, qui sont précisément ceux dans lesquels la jeune république allemande recrute ses chefs, ses hauts fonctionnaires et ses magistrats, nous apparaissent comme inféodés encore à un esprit de caste aussi militarisé, aussi basement asservi, aussi bourgeoisement crétinisé que du temps de l'empereur. Et voilà, sans doute, le meilleur effet de l'aventure tragi-comique de notre jeune mystificateur: d'en avoir tiré comme avantage final, la révélation de ces tableaux de mœurs contemporaines.

Ce mystificateur est un jeune homme sympathique, trop doué d'humour et pas assez démuné de scrupules pour avoir réussi à tirer d'autres profits de son aventure. Je l'ai rencontré à Berlin à plusieurs reprises, ces temps-ci. C'est un homme jeune, pâle et souple, qui ressemble, en effet, très fort au fils de l'ex-kronprinz. Quand des amis communs nous présentèrent l'un à l'autre, Doméla prit une attitude soldatesque et claqua des talons comme un véritable junker prussien. Il le fit d'ailleurs à chaque occasion qu'il trouva: quand je lui annonçai (ce qu'il ignorait encore à ce moment là) que la traduction de son livre venait de paraître chez Gallimard, quand je lui dis que ses mémoires attireraient certainement l'attention sur lui, en France et en Belgique, quand je lui promis

d'en parler. Doméla se présente sous l'aspect d'un jeune homme qui salue et se courbe à chaque instant, figé dans le respect et les belles manières. Mais cela ne dure guère que le temps qu'il faut pour le mettre à l'aise et c'en est tout à coup fini de claquer des talons. C'est dans sa nature, un peu efféminée, faite tantôt d'affectation extérieure, puis brusquement d'abandon et de charme. On devine, du reste, que ce charme n'a pas peu contribué à la réussite de son entreprise aventureuse.

Il s'occupe en ce moment à exploiter un petit cinéma dans un faubourg de Berlin. Il est fatigué et aigri, mais il vit dans l'espoir de réussir son premier grand livre. Il sait parfaitement que c'est un intérêt de curiosité qui s'est manifesté autour de lui jusqu'ici et que le monde l'aura vite oublié s'il rate l'œuvre littéraire à laquelle il travaille en ce moment.

Berlin, décembre 1929.



Fernand Léger

QUI PERD GAGNE

par

ANDRE DELONS

Pour une fois, peut-être aussi pour la dernière fois, l'actualité cinématographique nous propose d'appliquer nettement le découragement habituel qu'elle provoque, non pas dans le domaine moral ou sentimental dont nous sommes seuls juges et maîtres, mais, dans un état de fait qui appartient à tout le monde, que chacun peut constater, non plus dans un certain biais intellectuel qui relève de notre propre arbitraire, mais dans une « situation » dont l'histoire, les causes et effets appartiennent évidemment au domaine public. Cependant, j'ai quelques raisons de croire que, de cette histoire, la leçon nous appartiendra en propre.

Il s'agit, comme par hasard, du cinéma parlant.

Ce n'est pas qu'il soit très désagréable d'entendre chanter des personnes frêles ou des voix disparates, ni d'apprécier le léger, le tendre comique d'une déclaration d'amour, de haine ou d'indifférence « parlée » avec une extrême sincérité, avec une extrême spontanéité dans les inflexions vocales, puisqu'aussi bien les dialogues ainsi reproduits reflètent la même fausseté séduisante qui illumine les légendes au dessous de certaines gravures. « Vous entendez, capitaine, une damnée rude chance que l'enfant soit mort » (Pauline Stark, dans « Le maître du Bord ». « Evangeline était pareille à la fleur que la rosée du matin colore » (Walter Scott). Ce n'est pas qu'il n'apparaisse à notre horizon quelque films dont la fraîcheur réelle, consciencieuse comme une nouvelle de Dickens, ne calme l'angoisse humaine par la simplicité et la propreté de leur angoisse propre. Tel *Show-Boat*, imagerie sonore, chantante, dialoguante, haletante et sifflotante, dont le sujet est aussi beau qu'il est lointain.

Ce n'est pas qu'il ne se prépare ou ne se projette même des films séduisants et peut-être, après tout, magnifiques, tels *Halleluyah*, ou *Caïn*, ou *Trader Horn*. Mais, dans une certaine mesure, on ne peut voir là que de très naturelles exceptions.

Au cœur de ces exceptions, je placerai sans plus tarder *Mélodie du Monde* de Walter Ruttmann. Il n'est pas rare, mais il est unique aujourd'hui qu'un metteur en scène songe volontairement à réaliser une œuvre de ce genre, dont le scénario ne soit que matière et son expression pure matière, et qu'il ait songé aux bruits du monde pour en présenter une émouvante cascade. Il est regrettable d'ailleurs que, ce faisant, Ruttmann ait cédé au détestable procédé de la surimpression sonore, celle-ci encore plus détestable que l'autre, parce que tellement injustifiée que le piètre côté artistique dont il s'accompagne toujours apparaît ici dans sa pleine évidence. S'il s'agit d'une mélodie du monde, je préférerais infiniment qu'on découpât et qu'on mit bout à bout, sans arrière-pensée ni sans arrière-goût, les enregistrements sonores déjà innombrables que

chaque société de films qui en a le moyen produit avec régularité. Alors, vraiment, nous pourrions découvrir, et dans le sens propre du mot déterminer un relief de bruits et de sons qui, n'ayant enfin plus à signifier la mélancolie des villes, la nostalgie des ports, ni l'exotisme des distances, relèveraient quelque peu le niveau habituel des oreilles contemporaines, en signifiant simplement ce qu'ils sont. Ce qui n'est encore qu'hypothèse.

A l'occasion d'un gala récemment organisé à Paris, le cinéma, sans doute parce qu'il se sent déjà confusément pourri, s'est offert la fantaisie de redécouvrir Georges Méliès, et de célébrer dans sa personne et dans son œuvre les origines triomphantes et méconnues de l'écran.

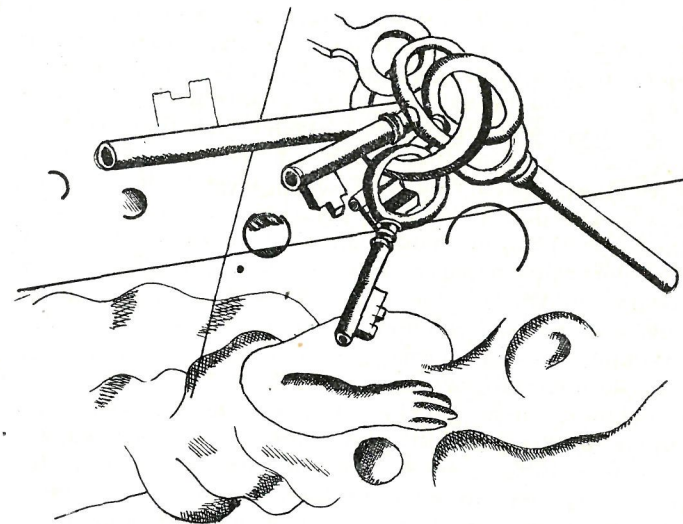
Les films de Méliès dépassent de beaucoup la louange qu'on en fait et qu'on pourrait en faire. Car il sera toujours incroyablement aisé d'évoquer à leur propos toutes les modalités de goût et de ravissement qui circulent depuis un demi-siècle autour de la féerie. Une truculence souvent sinistre, une gesticulation magique, un comique partout déclenché, ce sont les ressorts de ces opéras burlesques et minuscules. Je tiens à remarquer que, contrairement à l'apparence, l'œuvre de Méliès manque beaucoup d'imagination, ce qui est un grand éloge, si l'on pense que dès lors, l'inspiration dont il a témoigné avec une telle abondance provient véritablement et comme sans effort d'une source immense d'imagination légendaire, celle où confluent à toutes les époques le vieux courant folklorique, avec ses diableries, ses sabbats, ses apologues et ses recettes authentiques et le courant tout aussi vieux mais continuellement renouvelé de l'imagerie contemporaine, où l'actualité se déforme et se prolonge sous le signe de l'anticipation scientifique, de l'étonnement mécanique, et du sentiment de l'univers. Tels, « Les 400 coups du Diable », et « La Conquête du Pôle », représentent assez bien cette double origine. Ce qu'il y a de plus, c'est la confusion de ces origines l'une dans l'autre, l'émerveillement d'un relief primitif, le désordre mental inouï qui préside à ces fêtes, petite comédie-italienne animée par des fantômes ex-machina, enfantins et mythologiques; mais j'ai déjà dit que le spectacle en dévore l'éloge.

Des rétrospectives de ce genre rendent plus écœurantes encore la situation présente de ce que nous avons coutume d'appeler le cinéma et de ce qui devient rapidement, grâce à l'habileté de quelques personnes, à la frousse de quelques autres, et au remarquable esprit critique de tous ceux qui suivent, une plaisanterie un peu grossière dont la moindre conséquence est qu'il n'y aura bientôt plus d'écrans où soient projetés des films dignes d'une heure d'abandon.

Il y a évidemment beaucoup de courage, et évidemment d'intelligence plus encore à suspendre à peu près totalement une production en cours parce que les ingénieurs ont inventé le cinéma parlant et que celui-ci promet d'être si drôle et promet d'obtenir un si joli succès qu'il convient de tout arrêter, d'acheter de nouveaux appareils, et de « sonoriser » vigoureusement les bandes déjà produites, quelles qu'elles soient. On aboutit à des chefs-d'œuvre tels que: *Elle s'en va-t-en guerre* de King Vidor, avec effets de tanks, de roues et d'hôpitaux sonores, avec éclatements de shrapnells irrésistibles, tels que *L'Abîme* et *Tempête* les tout derniers John Barrymore, où l'on ne sait vraiment ce qui l'emporte de

la crapulerie ou de la bêtise, et enfin un nombre énorme de films dont le seul mérite réside dans le fait que, chaque fois qu'un personnage frappe à une porte, on entend le toc-toc du marteau ou le frrr de la sonnette. Toutes les salles un peu bien, s'équipent de neuf et le boycottage du cinéma dit muet s'organise sur une grande échelle. Il y a peu d'espoir pour que cette échelle craque. Il faut signaler, enfin, l'attitude quasi-unanime de la critique. Les uns par ordre, les autres par crainte d'avoir à se désavouer dans l'avenir, les autres encore par conviction congratulent éperdument le nouveau système, sous prétexte que parler c'est le comble de l'art, et entendre parler le comble de la félicité.

Je me moque bien d'expliquer ici la puérilité de cette aventure. Je me soucie d'ailleurs fort peu d'impartialité. Je me souviens de certain jour où, dans une salle bourrée de gens avertis, fut projeté, ni sonore ni sonorisé, ni même accompagné d'aucune musique, *La Mère*. Ce jour-là, personne n'a osé seulement se moucher pendant le temps de la projection, et le drame passa devant « leurs » yeux, sans s'occuper de « leurs » oreilles, dans un déchirement absolu. Cette anecdote, pour moi, est une conclusion.



Fernand Léger

CHRONIQUE DES DISQUES

par

FRANZ HELLENS

Pas trace de Strawinsky dans les suppléments de ce mois. Nous étions habitués à retrouver ce nom dans les catalogues et c'était, malgré tout, chaque fois, une agréable surprise. On vient de donner à Bruxelles, aux Concerts populaires, une fort bonne exécution de *Pulcinella*. Voilà une suite qui mériterait d'être enregistrée: elle est écrite pour un orchestre réduit, d'un enregistrement facile; la réussite, avec un bon orchestre, est certaine. Il n'existe qu'un fragment, sur disque, de cette œuvre délicieuse. Nous attendons que l'œuvre entière soit enregistrée et proposons cette idée à l'orchestre de Philadelphie; son directeur, le remarquable chef d'orchestre Stokowsky nous offrirait certes une interprétation parfaite, d'une mise au point irréprochable.

Une bonne surprise nous est cependant réservée, ce mois-ci, par le catalogue Columbia: ce sont trois disques hawaïens authentiques. J'ai maintes fois souhaité de voir introduire, dans une large mesure, dans le public les nombreux enregistrements de musique exotique, de folklore musical, exécutés par les grandes firmes du phonographe. L'utilité de ces disques saute aux yeux. Je félicite Columbia d'ouvrir la voie. Les trois disques en question sont, du reste, d'un intérêt supérieur. Mac Orlan, qui fait autorité dans la matière, a loué comme il fallait le charme profond de ces chants hawaïens, d'un caractère mystique et profane à la fois. Sur l'un de ces disques on trouvera de la pure musique de guitare, non pas de l'importation vulgaire, comme c'est le cas de presque tous les disques américains qu'on nous présente sous le nom de « guitares hawaïennes »; c'est ici un chant original, dépouillé, d'un accent particulier, et l'on pourrait comparer, sous ce rapport, à certains tangos andalous d'origine authentique. Les deux autres disques portent des chants d'ensemble, avec solos. Ces chœurs sont des plus curieux. L'harmonie est assez simple, presque normale, dans le sens européen du mot, mais ce qu'il y a de nouveau pour nous, c'est la chaleur de l'accent, une tendresse nostalgique pleine de charme. Tantôt le coryphée donne le ton par une sorte de chant plaintif que le chœur reprend; tantôt le chœur joue le rôle principal, agrémenté de quelques voix dominantes dont le caractère est plein d'expression; ou bien encore, ce sont des sortes de versets choraux, basés sur un motif sans cesse repris, à peine varié, mais cependant très vivant et humain. Pour ceux qui prennent intérêt à la musique de folklore, et ils sont nombreux sans doute, je citerai les titres de ces trois disques rares et précieux: *No moku cha* et *Wahin u'l*; *Leilehua-Ahula* et *Kamehameha waltz*; *Uluwehi o Kaolu* et *Ka Moue* (Columbia 13440, 13446-7).

C'est encore dans le genre folklorique qu'il faut faire entrer, à mon sens, ce disque extrêmement intéressant, que nous trouvons au catalogue de Brunswick: *Suite Caucasienne* de Ippolitow-Iwanow. L'auteur s'est

borné à harmoniser, avec beaucoup de tact et de respect, des thèmes caucasiens, dont quelques-uns sont absolument beaux. Le caractère oriental de cette musique (clarinette, flûte et trompette) est frappant. Notons en passant qu'il est fort regrettable que nous soyons privés des meilleurs disques de la marque Brunswick. Tous les enregistrements de cette marque, que nous connaissons, sont de premier ordre. La *Suite Caucasienne* est un chef-d'œuvre, je n'hésite pas à le dire (A. 5068). Qu'on nous permette donc de connaître les autres disques Brunswick!

On connaît les admirables chœurs de la Basilique de Ste Hedwige. Ils sont, avec les chœurs Irmeler, les plus intéressants, les mieux stylés du monde. Polydor nous donne un fort beau disque où nous trouvons, interprétés par cette phalange d'élite, deux des plus admirables chants religieux: *L'Ave verum* de Mozart et *l'Alleluia* de Haendel. *L'Ave verum* est, avec le *Requiem*, l'œuvre religieuse de Mozart la plus célèbre et la plus belle. Quant à *l'Alleluia*, on sait que c'est un fragment du « Messie ». C'est un disque de choix, d'une tenue remarquable (Polydor 66863).

Une autre chorale de bonne marque, c'est la « Cœcilia » d'Anvers que dirige avec autorité M. De Vocht. Columbia a eu l'heureuse inspiration de faire enregistrer tout une série de chants exécutés par ces bons musiciens. Chacun de ces disques sont des merveilles. Puisqu'ils faut choisir, malgré tout, marquons notre préférence pour des chœurs charmants de Debussy: « Dieu! qu'il la fait bon regarder! » et « Hiver, vous n'êtes qu'un vilain! ». Les paroles sont d'Henri d'Orléans, exquises, comme la musique dont Debussy les a revêtues. On s'imagine que ces chœurs ne sont pas d'une exécution facile. Cœcilia les chante *a capella*, avec un ensemble parfait et infiniment de nuances (Columbia D. 19215).

Il est difficile d'entendre encore le *Parsifal* de Wagner autrement que par fragments, mais il est certains passages de cette œuvre trop longue, ampoulée et essoufflée, que l'on écoutera toujours avec le plus grand plaisir: Le Prélude, Les Filles-Fleurs, et surtout la *Musique du Vendredi Saint*, que Parlophone nous offre aujourd'hui en deux disques intéressants. Ces pages admirables, profondes, toute gonflées d'émotion mystique, d'une si belle élévation, sont exécutées par l'orchestre du State Opéra, sous la direction de Siegfried Wagner. C'est un enregistrement qu'il faut mettre à part (Parlophone D. 9076-77).

Nous pouvons ce mois-ci, grâce à de fort bons enregistrements, comparer le jeu de deux violonistes qui sont, aujourd'hui, les plus réputés, Kreisler et Huberman. Du premier, nous avons eu l'occasion de parler souvent, à propos d'admirables enregistrements réalisés par la Voix de son Maître, tels que le Concerto de Beethoven ou celui de Brahms. C'est le type du virtuose classique; on le sent pénétré de hautes et solides traditions. Son jeu est puissant, incisif, très décidé mais sans nervosité excessive. Fidèle à l'esprit de l'œuvre qu'il exécute, on sent qu'il évite toute interprétation trop personnelle. De plus, et ceci importe surtout au phono, son coup d'archet est magnifique; le son s'échappe de l'instrument, plein, gras, d'une merveilleuse pureté et sans le moindre grincement. Dans cette belle *Sonate en do mineur* de Grieg, qu'il joue à la perfection, Kreisler se montre vraiment supérieur, très grand artiste (Voix de son Maître D. B. 1259-1261). Le talent de Huberman est tout différent,

presque à l'opposé de celui de Kreisler. Son jeu est éminemment personnel. Nerveux, parfois saccadé, il cherche dans l'interprétation le caractère au lieu de la ligne pure. L'individualisme de Huberman, dont on peut juger par les deux faces du disque que nous offre Columbia, *Mazurka et Romance andalouse de Sarazate* (L. 2332), est d'une qualité incontestable. Grâce au phono, nous pouvons donc comparer et apprécier diversement ces virtuoses si originaux. Les disques où leur jeu a été enregistré sont d'une fidélité, d'une véracité remarquables. C'est le cas de répéter une fois de plus qu'avec de parfaits artistes on fait des disques parfaits.

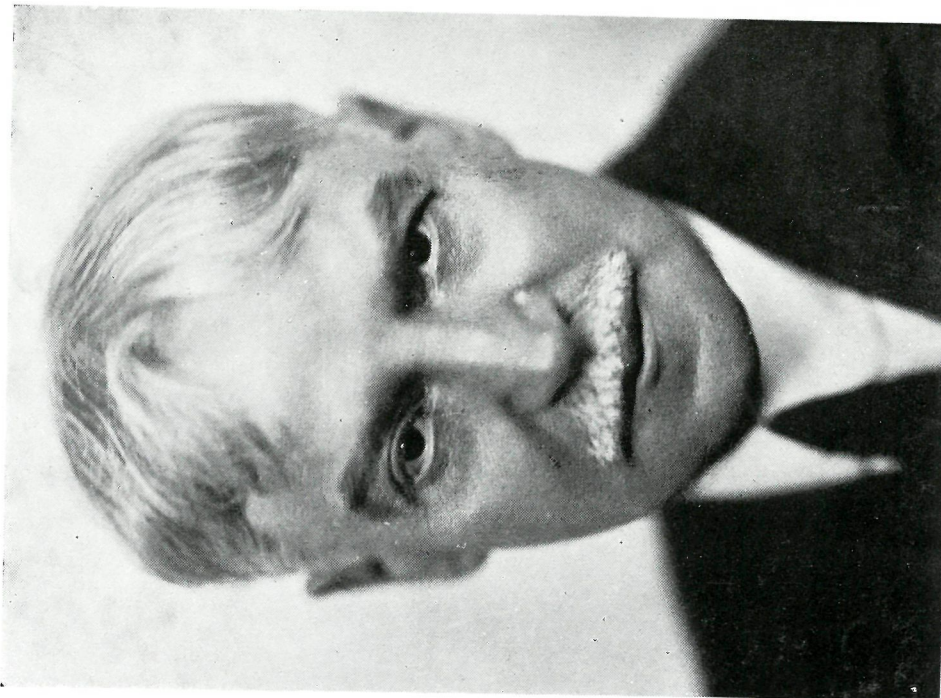
La *Suite populaire espagnole*, que joue avec beaucoup de talent le violoncelliste Maréchal, sont de très agréables mélodies où nous retrouvons le meilleur Falla, celui du « Tricorne » ou de « L'Amour sorcier ». Un enregistrement de bonne marque, d'une morsure bien ferme. Cette musique si colorée, évocatrice, parfois d'une nostalgie lancinante, ne s'oublie pas; le rythme en est d'ailleurs si caractéristique, qu'il se marque facilement dans l'imagination (Columbia D. 15174).

Louons hautement la Voix de son Maître de poursuivre ses grands enregistrements de musique classique. Peut-être aurions-nous préféré que la *Suite n° 2 en si mineur*, que nous trouvons au plus récent catalogue, fût exécutée par l'orchestre de Stokowsky, à qui nous devons quelques enregistrements de Bach, les meilleurs incontestablement que l'on ait fait de ce maître. Mais il ne faut pas se montrer trop difficile. Le présent enregistrement, en deux disques, est de très bonne marque; l'orchestre symphonique de Chicago, dirigé par Frederick Stock, nous a donné une exécution soignée, claire, et bien équilibrée, de cette œuvre délicieuse du grand compositeur allemand. La *Suite en si mineur* s'apparente à une autre œuvre de Bach, le *Concerto pour deux violon*, dont il existe un enregistrement, mais assez ancien déjà. Elle appartient à cette partie de l'œuvre de Bach, où le compositeur semble descendre sur terre, ou plutôt ne pas s'élever trop haut dans le sublime. C'est une suite de morceaux d'une grâce délicate, d'un dessin plutôt simple, extrêmement mélodique et rythmé. Certaines parties sont d'une franche gaieté. L'ouvrage se compose de deux parties, l'*Ouverture* comprenant les deux faces du premier disque, et une suite de six morceaux très brefs: Rondeau, Sarabande, Courrée, Polonaise, Menuet et Badinerie. Il faut remarquer dans plusieurs de ces morceaux l'emploi de la flûte qui brode dans cette trame harmonieuse mille dessins exquis (Voix de son Maître D. 1673-74).

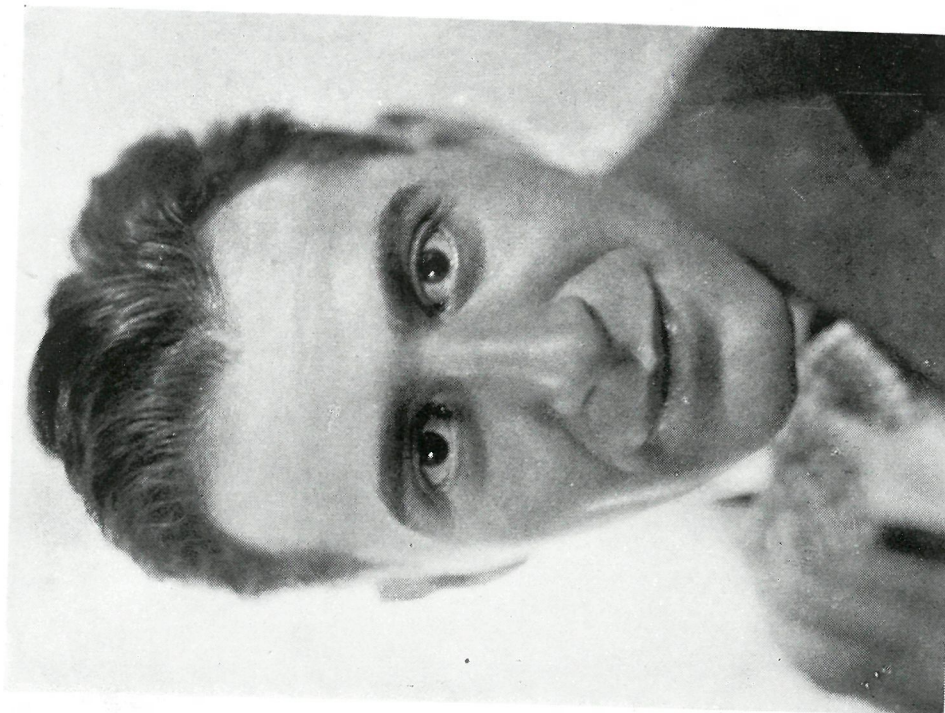
A mettre à part un petit disque extrêmement intéressant: *Exemples de dances et Menuet du Bourgeois Gentilhomme* de Lulli (Voix de son Maître, P. 809). L'idée d'extraire de la jolie partition de Lulli quelques passages caractéristique est nouvelle et excellente. Cet enregistrement, où nous pouvons en même temps jouir de la musique de ballet et du texte de Molière, dit d'une façon fort agréable par M. Denis d'Inès, de la Comédie Française, est des plus savoureux. Avec un peu d'imagination il est facile de reconstituer la scène. Ajoutons que l'enregistrement de ce disque est d'une clarté, d'une netteté absolue. On ne perd pas un mot, pas une note.

Nous avons parlé dans une précédente chronique du *Til Ulenspiegel*

Autour de la « pensée bourgeoise »



Julien Benda



Emmanuel Berl

Photos H. Martinie

L a u r é a l s



Bernanos
Prix Femina 1929



Marcel Arland
Prix Goncourt 1929

Photos H. Martinie

« A m p h i t r y o n 3 8 »



Louis Jouvet
— le metteur en scène —

Photo Lipnitzki



Jean Giraudoux
— l'auteur —

Photo H. Martinie

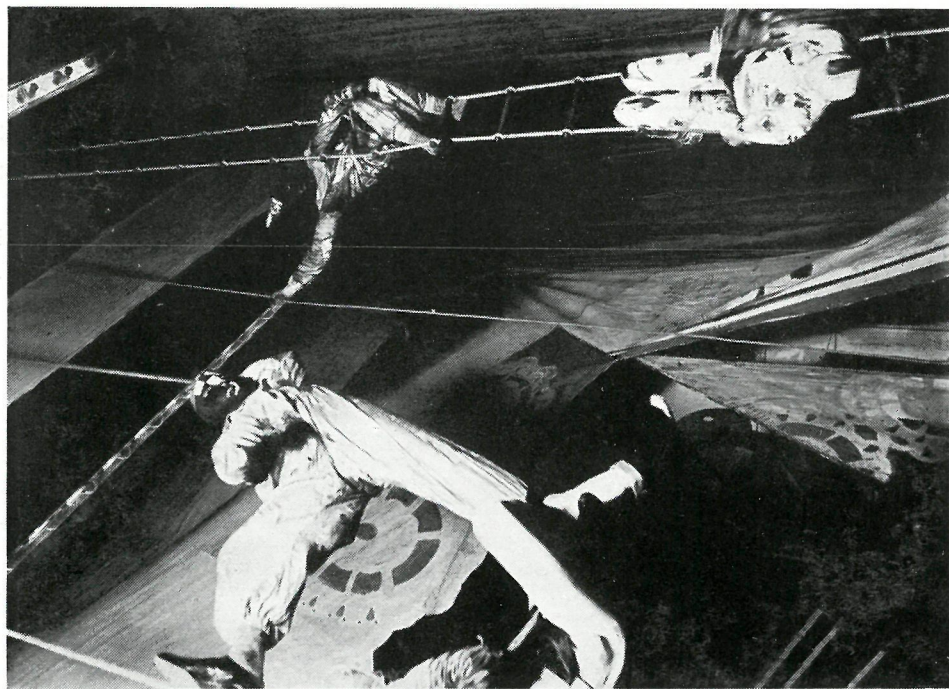
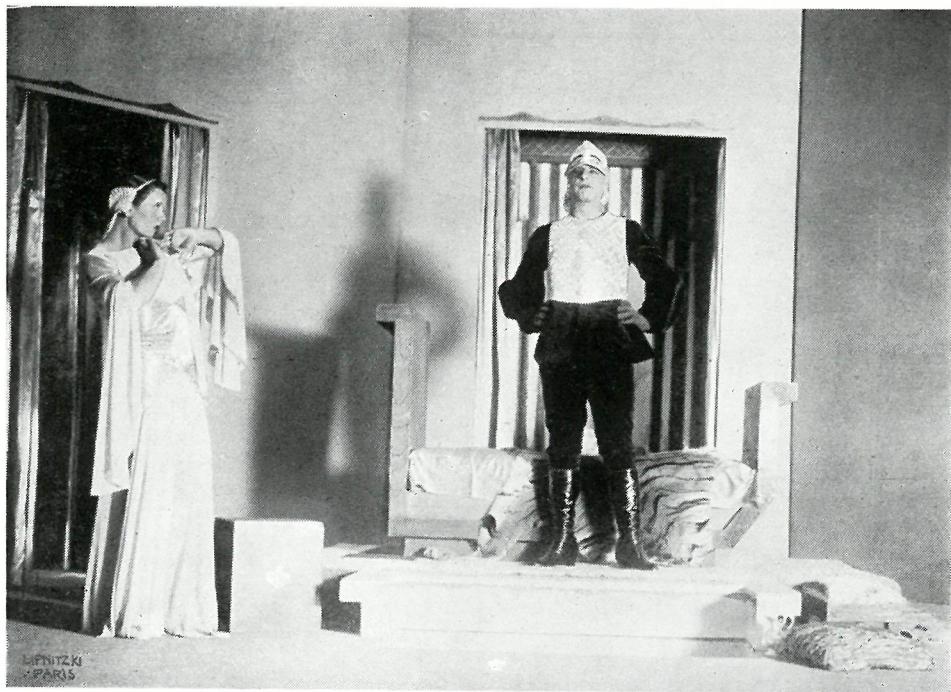


Photo J. T. Felt
« Doctor Faustus » de Marlowe, au Vlaamsche Volkstoneel, à Bruxelles



« Amphitryon 38 » — 2^e acte — (Comédie des Champs Elysées, Paris)
En scène : Alcmène (Valentine Tessier) et Amphitryon (Allain Dhurtal)

de R. Strauss, enregistré par Polydor. Voici le *Don Juan*, du grand compositeur viennois, sur deux disques bien timbrés. L'exécution de cette œuvre est due à l'orchestre du State Opéra de Berlin, sous la direction de l'auteur lui-même. Parmi les poèmes symphoniques de Strauss, *Don Juan* est peut-être le plus réussi, le plus équilibré et le plus original. On trouve, concentrées dans cette peinture mélodique, les qualités maîtresses du compositeur, puissance évocatrice, couleur vive, rythmes nerveux et imprévus, extrême variété dans l'allure. Malgré quelques fautes de goût, ces pages sont belles et précieuses. Quant à l'enregistrement, disons qu'il ne lui manque rien pour être de premier ordre (Polydor, 66902-03).

Chez Polydor aussi, une bonne exécution de la *Pavane pour une infante défunte* de Ravel. C'est une composition d'un grand charme, d'une ligne régulière et d'une mesure tranquille. Dans l'œuvre de Ravel, cette page est assez insolite; son impressionnisme a plus de profondeur, plus d'émotion, s'il se révèle moins original. L'autre face du même disque porte un fragment d'une œuvre de Gabriel Fauré, peu connue: *Pelléas et Mélisande*. (Polydor 66726.)

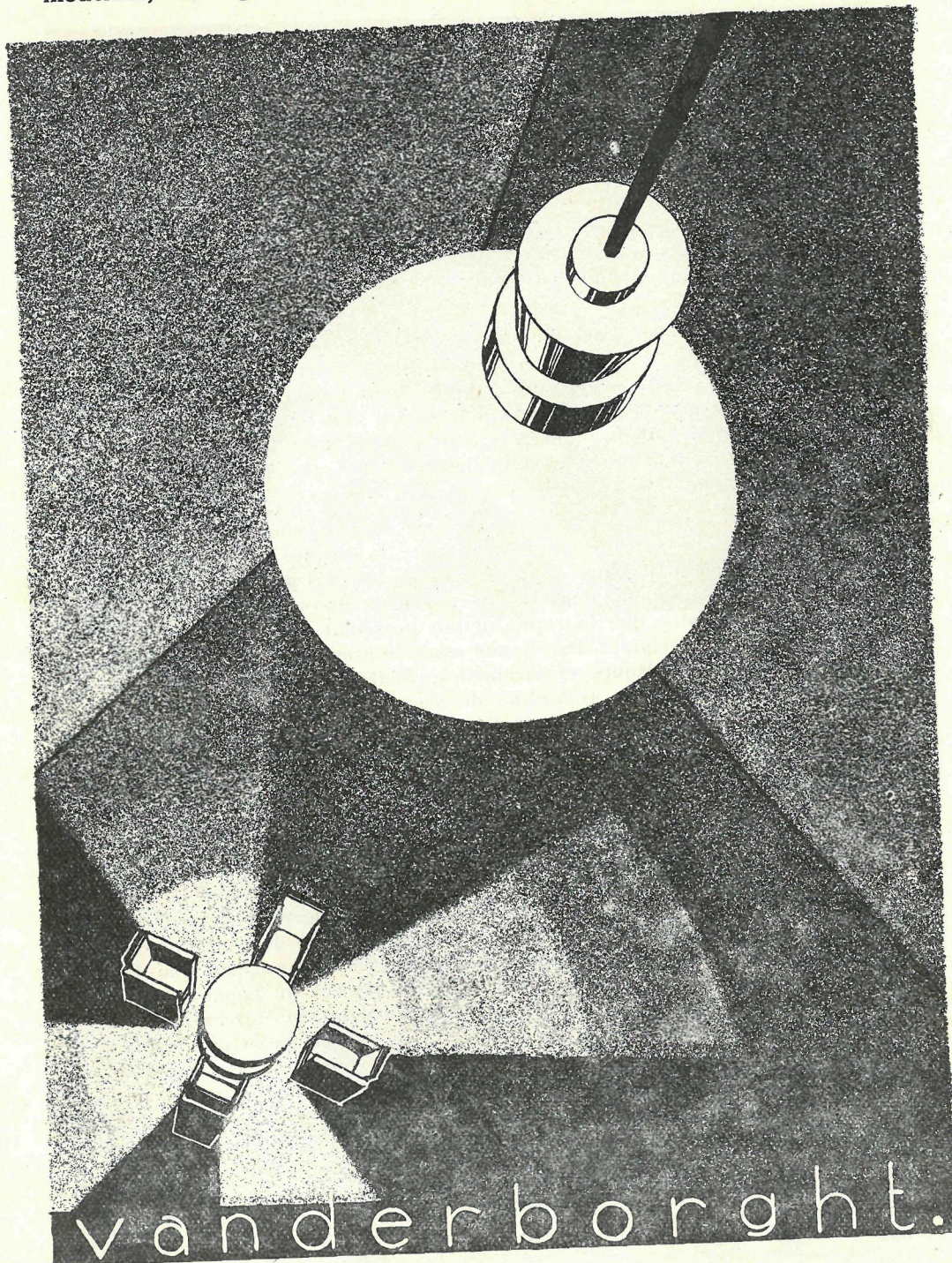
A son tour, Odéon a enregistré une série de morceaux d'orgue; c'est sous les voûtes de Notre-Dame de Paris que ces disques ont été réalisés. Les enregistrements d'orgues sont, en général, les plus parfaits. On a fait l'expérience de les jouer dans l'église même où ils ont été exécutés, et l'on a pu constater que la reproduction possédait une force presque égale à celle de l'original. Parmi une assez impressionnante série, mettons à part deux disques remarquables: *Fantaisie et fugue* de Bach (Odéon A A 171075) et *Andantino* de Vierne, excellent organiste et compositeur de talent. En matière d'enregistrement d'orgue, l'acoustique a une importance capitale; le son, sous les voûtes des églises, ménage parfois d'étranges surprises. Si le rendement du disque portant l'œuvre de Vierne n'a pas toute la clarté désirable, celui de la *Fantaisie et fugue* est parfait; les sons sont admirablement gravés et les teintes musicales, fortes et caractéristiques, s'opposent merveilleusement.

Connaissez-vous l'ouverture de la *Fiancée vendue* de Smetana? Il faut vous hâter de l'acquérir. C'est, dans le répertoire étranger moderne, l'une des œuvres les plus caractéristiques, et toute imprégnée de la saveur du terroir, la musique de Smetana, et spécialement celle-ci, est classique de forme de tournure, et de son même, mais on y sent un frémissement bien moderne. Pour la forme, cette ouverture rappelle Mozart par la simplicité, la clarté de l'écriture. Mais le rythme intérieur et la couleur sont d'aujourd'hui. Fond populaire, fraîcheur, humour. (Parlophone R. 9026.)

Finissons par un disque d'allure populaire également: *Zigeuner Weisen*, que Richard Tauber chante, avec accompagnement d'orchestre, de sa belle voix pleine, prenante, extrêmement phonogénique. Cette chanson tzigane est fort agréable. (Odéon XX 123656.)

Le Luminaire joue un rôle important dans l'aspect et l'aménagement d'un intérieur.

Désirez-vous voir une collection extrêmement variée?... des lustres modernes, aux lignes charmantes?... des appareils de style?...



--- VISITEZ NOS SALLES D'EXPOSITION ---
Rue de l'Ecuyer, 46 à 58 -- BRUXELLES

VARIETES



Ode à l'esthétique des machines

« Ta charpente nouée, tes ressorts, tes valves, le scintillement vibrant aux jantes de tes roues;

» Le train qui roule derrière toi, soumis, et qui ne fait que suivre,

» A travers l'air tumultueux ou calme, forçant tantôt et tantôt ralenti, toujours tendu vers le but;

» Type du Moderne — emblème du mouvement et de la puissance — pulsation des continents... »

Etc. etc. ainsi chanta Walt Whitman dans un-de-ses-poèmes-en-plus, intitulé : A une locomotive en hiver. Vous voyez d'ici la femme mal-fagotée-à-l'esthète de l'esthéticien, la femme petite-avocate de l'avocat cubiste, en terminant son ménage aux soirs paisibles de la vie, comme dirait Verhaeren, quand les casseroles, en aluminium et du dernier modèle, sont rangées et que le tramway fait du tapage dans la rue (toute l'horreur des villes tentatentaculaires), vous la voyez d'ici savourant ça avec des petits cris d'extase!

C'était bon pour une bonne fois : Walt Whitman et sa lyrique découverte de tout le clinquant du Moderne! (L'ennemi du moderne est le modernisme et vice-versa. Nous y verrons clair quand nous aurons tué l'esthétisme. Nous en reparlerons. Et plus d'une fois sans doute.) Figurez-vous que quelque poète, saisi par la beauté de la science et du progrès des recherches médicales (tout de même autrement intéressantes, n'est-ce pas?), vienne avec ce même accent américain déclamer en l'honneur de la greffe, des beaux coups de bistouri et de la psychanalyse envisagée comme un moyen de guérir l'insomnie.

Le haïssable Moderne (il n'y a plus que les antiquaires qui ne se perdent pas dans les valeurs de ce Moderne-là) a trouvé son expression la plus tapageuse dans l'esthétique de la machine. Il ne paraît pas suffisant que la machine soit belle en soi, serve à l'industrie et que ses aspects entrent dans nos habitudes, simplement, comme le paysage est entré dans l'œil du paysan. Avoir l'œil technique, et technique seulement, n'est, sans doute, plus de mise devant les lignes et les formes du moteur! C'est tout juste si le mécanicien, ce profane, y goûte quelque chose, qu'ils disent! Malheur à celui qui ne sait pas diviniser le moteur et théoriser sans peine sur la force et le mouvement. Les seules mécaniques à diviniser étaient peut-être les troublantes et absurdes constructions que Marcel Duchamp fit jadis, acier pour fer blanc, fer blanc pour acier, beaucoup de mouvement pour rien et toutes les forces en perdition!...

Mais ils ne se contentent pas de si peu, les esthéticiens, ces charlatans, profiteurs, exploiters, inventeurs de lois cocasses et pédantes à propos d'une poésie qui ne doit rien à la logique et surtout qui ne leur doit rien, à eux. Ces hommes d'avant-garde, ces cabotins qui ont cru à une mission ridicule: inaugurer des temps nouveaux en annonçant l'ère de l'acier, du métal, du fer, du béton, de l'aggloméré, du comprimé et de l'ersatz. Matériel de pompiers! Les temps se sont annoncés tout seuls, malgré ça et malgré eux!

Et le peuple, dans tout cela, comme dit l'autre!? J'espère bien que le peuple songe déjà aux moyens d'en faire des ruines et de la vieille ferraille. En attendant, sans doute, il ne se rend pas compte, ce cher et heureux ouvrier, qu'il a le bonheur de vivre et de bouger à la faveur de tours et de fours glorifiés par la plastique pure, dans une usine pensée par un architecte cubiste, tandis que le patron est courbé sur un bureau à persiennes et à retardement. Le goût des classes ou le Marxisme vu par les plasticiens-apôtres. Vous voyez d'ici leurs villes et usines de l'avenir!

Turbines, ventilateurs, propulseurs, élévateurs, dynamos, magnétos, hélices, pignons, boulons, foreuses, perceuses, riveuses, bielles, pistons, cylindres, lamelles, leviers, commandes, arbres, boîtes à vitesse..., prétextes à cette poétique sans poésie qui s'est crue poésie et moderne, rien qu'en semant des mots, ces mots, au hasard des lignes d'une écriture pénible et traditionnelle.

Dans le cadre déjà pompier des conceptions esthétiques et modernistes de la mécanique, il faudrait enfin introduire une vieille lune, adoptant, elle aussi et pour un instant, l'aspect d'une plaque de métal tournante, puis soudain tirant la langue à tous ces mécanos truqués. La folie et le rêve, leurs châtiments, les pousseraient hors de leurs lits métalliques, en pyjama de flanelle (à incrustations cubistes et de qualité mixte, bien entendu), et les condamneraient à errer dans les usines nocturnes, se déchirant aux métiers à tisser, se brûlant aux chaudières dormantes, se heurtant aux rotatives, se perdant enfin dans une de ces fameuses forêts de cheminées: leur sublime vision moderne, décor de ce ballet moderne qu'ils ont fait de la vie.

P.-G. van HECKE.

E. GOBERT PHOTOGRAPHE
PORTRAITISTE
253, CHAUSSÉE DE WAVRE, IXELLES

SPÉCIALISTE
en reproduction de
tableaux, objets
d'art, antiquités et
tous travaux
industriels

Téléphone : 850,86

Se rend à domicile
pour "Home Portrait"

STUDIO
ouvert en semaine
de 9 à 7 heures,
le Dimanche
de 10 à 14 heures.

Julien Benda. —

Julien Benda aura eu la malheureuse chance de découvrir le pont-aux-ânes de l'intelligence contemporaine. Depuis deux ans, il n'est personne qui ne se soit piqué de faire connaître publiquement son sentiment sur la *Trahison des clercs*. Les clercs trahissent-ils, ou ne trahissent-ils pas, est-ce un bien, est-ce un mal, et que trahissent-ils, et quels sont les clercs, et qu'est-ce que trahir? Belle matière à réflexions spirituelles et à calembours esthétiques et, dans la tribu des journalistes, chacun y est allé de son petit couplet, de Clément Vautel à André Thirion. Cette calamité de servir à l'amusement ou pis, à la vénération des imbéciles n'est épargnée à aucun œuvre important, mais la *Trahison des clercs* l'aura attirée plutôt qu'il n'est coutume. Loin de s'arrêter à ce que ce spectacle présentait d'attristant, Julien Benda s'est attaché à en faire le sujet même de ses réflexions: c'est là l'origine de la *Fin de l'éternel*.

Récemment, les *Scholies* que publie la *N. R. F.*, si l'on y comprend la *Note sur la réaction* et les pseudo-lettres *A un jeune monarchiste* ont précisé la position de Julien Benda à l'égard de la pensée conformiste et, plus précisément, réactionnaire. Beau spectacle que de voir ces messieurs de l'*Action française* battus sur le terrain du raisonnement historique et sociologique où jusqu'ici on les avait laissés bien tranquilles, préoccupé uniquement comme on l'était de manifester le dégoût que les personnes de Maurras, Daudet et Bainville, pour ne pas citer Marsan et Planhol, font naître spontanément.

Cette affirmation, à laquelle Benda revient sans cesse, que le royaume de l'esprit n'est pas, et ne saurait être de ce monde, conduit d'ailleurs aussi logiquement à l'action révolutionnaire qu'à l'abstention totale. (Elle ne peut guère mener qu'à l'un de ces deux termes. Je croirais même assez que les conditions extérieures d'existence — c'est-à-dire la plus ou moins grande urgence que présentent les problèmes matériels — décident du choix qu'un homme peut opérer entre ces deux issues plutôt que les variations de la rigueur du raisonnement ou les différences de tempérament.) Puisque ce monde répond actuellement aussi peu que possible aux moindres exigences que l'esprit peut formuler à son sujet, si nous

une idée neuve o o o
o o o pour chaque bijou

le joaillier décorateur
émile h. tielemans
crée de nouvelles formes
et exécute lui-même ses bijoux

41, ch. de charleroi, bruxelles
1^{er} étage téléphone 1 2 7 . 8 4

sommes bien décidés à ne pas perdre tout espoir, toutes les armes sont bonnes pour réduire l'absurdité qu'on prétend nous imposer et dès lors, seuls des velléitaires comme les tristes héros de Marcel Arland ou de Georges Duhamel peuvent préférer un anarchisme verbeux à l'adhésion — quelle qu'elle soit — à ce qui représente la seule chance actuelle de révolution, le communisme. Si l'homme a vraiment perdu tout espoir, je consens à ce qu'il se retire du monde. Quand cette attitude est sincère — il n'y en a pas qui ait été plus truquée et qu'on ait plus souvent choisie pour déguiser des desseins intéressés — je n'en connais pas de plus belle.

Il est assez amusant de constater à quel point la publication de la *Trahison des clercs* a changé la réputation de Julien Benda dans les milieux dits intellectuels. Mis en présence de cet ouvrage où le spirituel et le réel sont sans cesse confrontés, opposés avec une rigueur et une justesse incessantes, force fut bien de s'apercevoir qu'on avait en Benda une des rares intelligences critiques de ce temps, peut-être celle dont nous pouvons encore espérer le plus, puisque Gide paraît retenu par d'autres problèmes et que Valéry semble avoir épuisé pour son compte la seule question qui le passionne, celle du mécanisme intérieur de la pensée et de ses rapports avec les moyens d'expression. Avant la *Trahison des clercs*, on se fondait sur ses ouvrages de polémique anti-bergsonienne et sur ses romans dont le moins qu'on puisse dire, c'est qu'ils sont complètement dépourvus de tout intérêt romanesque, pour donner à Julien Benda une réputation de philosophe mondain, distingué et vieux jeu. Mais quelques-uns avaient déjà vu dans *Les sentiments de Critias* un esprit prompt à démasquer les erreurs, les fautes et les vices du raisonnement commun, avaient reconnu dans *Belphégor* une critique faite pour ravir ceux qui se soucient plus de la démarche d'une intelligence que des résultats vers lesquels elle tend et avaient découvert non sans étonnement dans le *Dialogue d'Eleuthère* le seul livre contemporain où il soit parlé de l'amour physique avec la grandeur et la cruauté qui sont de mise en présence d'un tel sujet.

D. M.

jean fossé, couture - jean fossé, mode

les chapeaux, les robes et les chiffons créés par

jean fossé

**se trouvent dans ses salons de couture
43, chaussée de charleroi, à bruxelles**

jean fossé, mode - jean fossé, couture

La vie et la mort d'un homme. —

Nous croyons qu'il n'est pas sans intérêt de réunir les coupures suivantes de différents journaux et revues :

~ *Transition* n° 14, automne 1928, page 114 :

REPONSE A L'ENQUETE :

Pourquoi préférez-vous vivre loin de l'Amérique?

Harry Crosby
(13) parce que les Fleuves du Suicide sont plus tentants que les Prairies de la Prospérité

~ *Transition* n° 16-17, juin 1929, page 30 :

LE MOT NEUF par HARRY CROSBY :

Le Mot Neuf est le serpent qui s'est débarrassé de son vieux vocabulaire.

Le Mot Neuf est le cerf qui s'est délivré du bois mort de ses andouillers.

Le Mot Neuf est l'Epée qui traverse proprement la carcasse vermoulue du Dictionnaire, le Nain qui se tient sur les épaules du Géant (le Dictionnaire) et qui voit plus loin dans l'Avenir que le Géant lui-même, la Panthère dans la jungle du Dictionnaire qui fond sur tous les mots timides et faciles et les dévore, le Mot Neuf est le Vent du Diamant qui souffle sur les Toiles d'araignée du Passé.

Le Mot Neuf est un stimulant immédiat pour les sens, une fraîcheur pour le regard, une sensation profonde, l'œuf d'où les autres mots sortiront, un héraut de la révolte, le nouvel arbre poussant sur le champ poussiéreux de la Routine, un bijou sur la gorge du Temps, l'Eve qui se tient nue devant nous, le défi jeté à la face d'un public de tout repos, la récompense de l'inventeur, le compagnon du prophète, la simplicité de l'inattendu, le pont d'une seule jetée lancé vers un futur splendide, la concentration bouillonnante et la force intérieure d'un Joyce, le mépris des lois.

~ *Blues*, n° 6, juillet 1929, page 163 :

NOTICE BIO-BIBLIOGRAPHIQUE :

HARRY CROSBY est né dans « la Cité de l'Epouvantable Nuit » c'est-

LES EDITIONS

ROBERT DENOEL

publient :

L'HOTEL DU NORD

ROMAN

par Eugène DABIT

1 vol. 12 frs
français

LA VIE DES FAUBOURGS...
UN ACCENT HUMAIN

PARIS
60, avenue
La Bourdonnais

à-dire Boston en 1898. Il passa six années au collège du Couvent Episcopal de Saint-Marc. En 1917-18, il est au front en France; en 1921, à Harvard; en 1922, il se marie à New-York. Depuis 1922, il vit avec Caresse Crosby à Paris (à l'exception de voyages en Egypte, à Jérusalem et à Damas) où ils ont fondé les éditions The Black Sun Press. Il a collaboré au *Latterday Quaterly*, à *Laru's* et à *Transition*. C'est l'un des membres du comité de rédaction de cette dernière revue. Ses ouvrages comprennent *Chariot du Soleil* (avec une préface de D. H. Lawrence), *Passage de Vénus*, *Reine Folle* et *Ombres du Soleil*.

~ *Transition* n° 18, novembre 1929, page non foliotée :

THE BLACK SUN PRESS

Rue Cardinale, Paris

annonce

des éditions de luxe à tirage limité de

Trois fragments d'une Œuvre en cours

par James Joyce

Passage de Vénus

par Harry Crosby

~ *L'Intransigeant*, décembre 1929:

ETATS-UNIS. — Le poète Harry G. Crosby a tué de deux coups de revolver Mrs Josephine Bigelow, de Boston, dans l'appartement de M. Stanley Mortimer, un peintre portraitiste. Il s'est ensuite donné volontairement la mort en se tirant un coup de feu à la tête. La femme de M. Crosby a publié un volume de poésies sous le nom de Caresse Crosby, et avec son mari elle a fondé la Black Sun Press, rue Cardinal à Paris.

Physiologie de l'amour moderne. —

On a de quoi occuper ses fins de semaine lorsqu'on sait que paraissent en même temps d'une part, *Candide*, hebdomadaire d'Action Française, au sort duquel veille M. Pierre Gaxotte, historien royaliste, et où d'immondes apologies de M. Léon Daudet et d'immondes dessins de M. Jehan Sennep ne sont pas, ainsi qu'on va voir, ce qu'il y a de plus immonde dans le périodique en question; d'autre part, *Gringoire*, dirigé par M. Horace de Carbuccia, gendre de M. Chiappe, épurateur de la capitale, dont *Gringoire* ne manque jamais de faire l'éloge auquel il associe tous les flics passés, présents et à venir, lequel *Gringoire*,

Pour les gens d'affaires, à Paris :

LE DAUNOU HOTEL

6, RUE DAUNOU

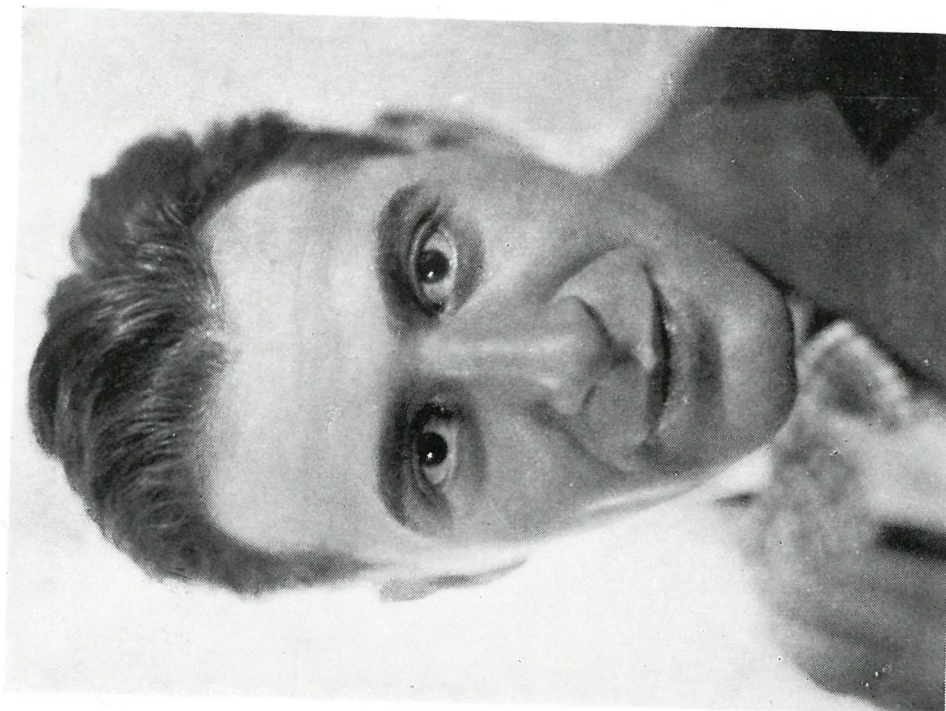
entre la rue de la Paix et l'avenue de l'Opéra

Toutes les chambres avec salle de bains

Directeur : G. SERVANTIE

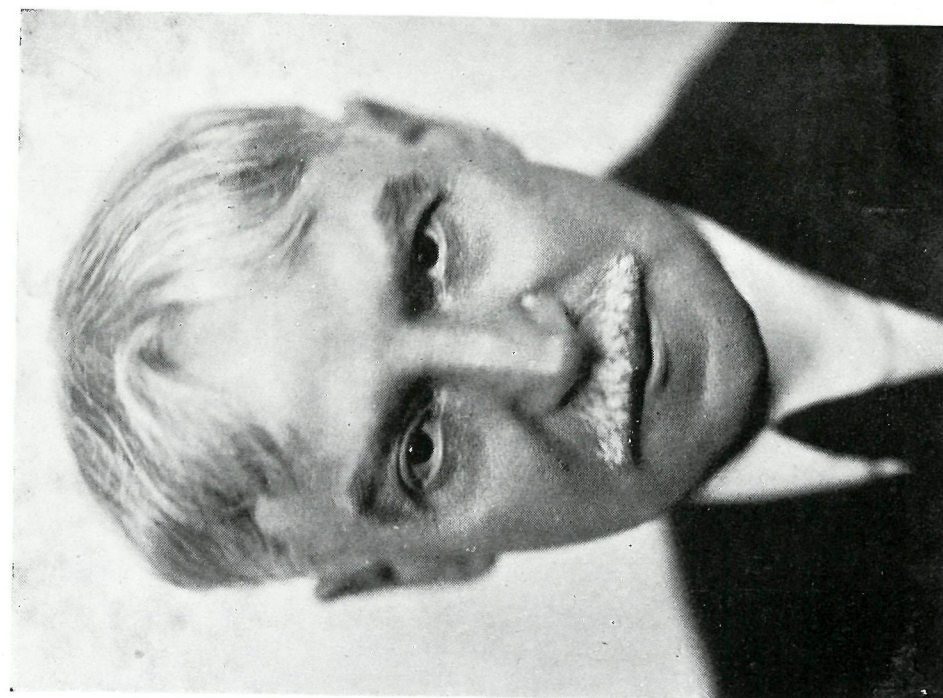
Adr. télégraphique : Daunouad-Paris

Autour de la « pensée bourgeoise »



Photos H. Martinie

Emmanuel Berl



Julien Benda

L a u r é a t s



Bernanos
Prix Femina 1929



Marcel Arland
Prix Goncourt 1929

Photos H. Martinie

« *A m p h i t r y o n* 38 »



Louis Jouvet
— le metteur en scène —

Photo Lipnitzki



Jean Giraudoux
— l'auteur —

Photo H. Martinie

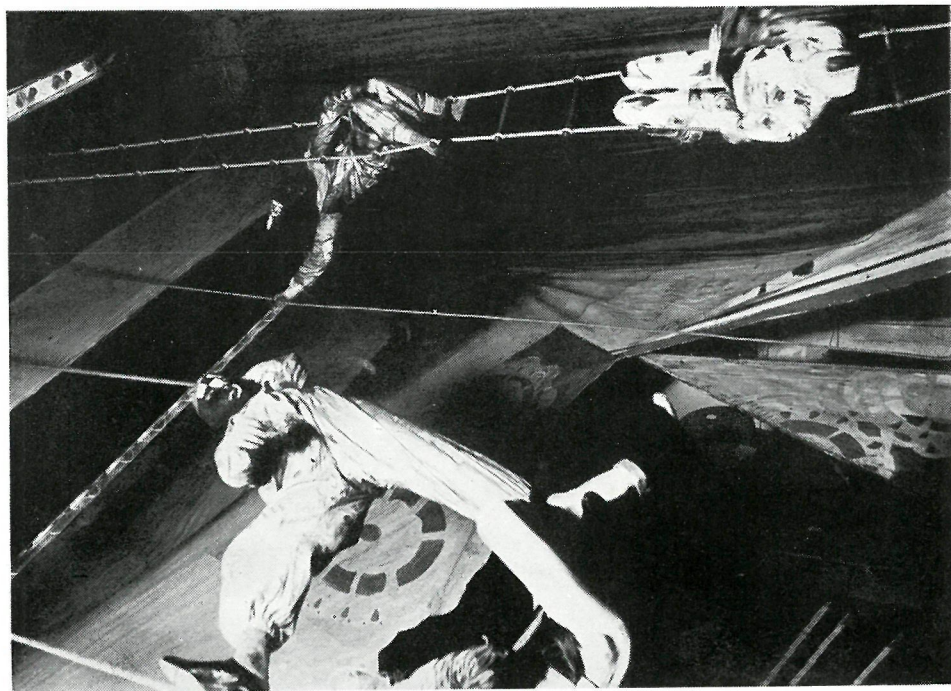
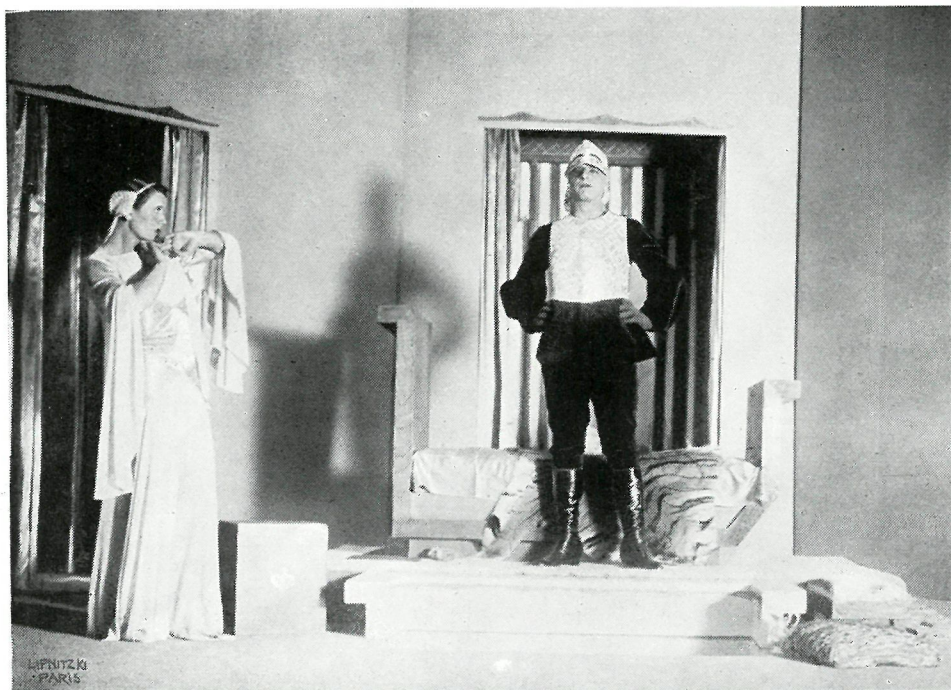


Photo J. T. Felt

« Doctor Faustus » de Marlowe, au Vlaamsche Volkstoneel, à Bruxelles



« Amphitryon 38 » — 2^e acte — (Comédie des Champs Elysées, Paris)
En scène : Alcène (Valentine Tessier) et Amphitryon (Allain Dhurtal)

suivez bien le guide, a pour directeur littéraire M. Joseph Kessel, collaborateur de *Déetective*, lequel *Déetective*, ne nous égarons pas, est dirigé par M. Georges Kessel, frère du prénommé Joseph. On imagine les conversations, entre ces messieurs, pendant les dîners de famille. L'argenterie ne court aucun risque. Mais déblayons le terrain : il s'agissait de *Candide*, et puisque vous avez été bien sages, on va vous confier le sujet d'une nouvelle de M. Paul Bourget qui y parut récemment. Ça s'intitule *Poste Restante*, et l'objet se présente ainsi au regard des populations : « Si vous permettez, j'appellerai Bijou-sur-Mer la coquette ville d'hiver où se passa le petit drame sentimental que je veux conter. Elle ne se distingue pas, d'ailleurs, des stations du même type, improvisées depuis ce dernier quart de siècle — et allez donc, et patati et patata ». Voilà pour le décor. Derrière le guichet du bureau de poste de Bijou-sur-Mer, se tient une employée, qui est vivement excitée par la vie sentimentale d'une jeune femme qui, chaque jour, vient retirer des lettres qui lui sont adressées poste restante. Pour la commodité du récit, l'employée se nomme Françoise Logeais et la dame, Mme Toussaint-Montarut. Donc, Bijou-sur-Mer, Françoise Logeais et Mme Toussaint-Montarut : retenez ça. L'intérêt de Françoise Logeais est porté à son comble lorsqu'elle apprend que l'auteur des lettres vient rejoindre Mme Toussaint-Montarut et elle tient à voir le spectacle. La jeune fille suit le couple, une nuit, dans un parc, et surprend la conversation : jolies mœurs, vraiment. Et qu'est-ce qu'elle apprend, la douce employée ? Elle apprend que l'amant vient de perdre trois mille francs au baccara et que Mme Toussaint-Montarut s'est chargée de dégager le chèque, à la caisse du cercle. Quelle révélation pour cette frêle enfant qui espérait un tout autre tableau que celui-là. Alors, elle s'enfuit et épouse un sale petit rouquin qui lui faisait la cour depuis quelques années et qu'elle ne pouvait pas voir en peinture, auparavant. Mais voilà, le petit rouquin vient d'acheter une maison — qui s'appelle, car M. Paul Bourget ne doute de rien, « La Pinedo » — où le jeune ménage s'en donnera jusqu'à ce que mort s'ensuive.

On ne s'est jamais fait d'illusion sur la moralité de M. Paul Bourget, mais qu'aujourd'hui il réproche une garce qui entretient un barbeau à raison de cent cinquante louis la partie, pour nous proposer, en exemple, une autre garce qui a des penchants de voyeur de lupanar et, par ailleurs, épouse un homme qu'elle n'aime pas, et auprès de qui elle trouvera cette honnête aisance dont on n'a pas fini de parler, eh

Nos souliers de marche avec semelles « Cristel »

genre crêpe Rubber, ne glissent pas et vous

protègent les pieds contre l'humidité.

Walk-Over

128, RUE NEUVE, 128 — BRUXELLES

bien, alors, on voit de quel côté sont les salauds. Et à propos de salauds on s'en voudrait de ne pas relever dans le même numéro de *Candide* (19 décembre 1929) à la rubrique des annonces matrimoniales, ces deux textes qui illustrent à souhait la nouvelle du sieur Paul Bourget.

Comte scandinave, 30 ans, présent. aux cours royales d'Angl., Italie, Espagne, Suède, Belg., etc., cap. d'infant., dés., ma. av. dame b. éduc. parf. santé, qui p. fréq. les cours royales d'Europe sans être « mal placée ». *Candide* n° 357.

Très sérieux. — Veuve, 50 a., tr. bien, excell. milieu, fortune 10 millions, épous. Mons. dist. situat. en vue. Hardouin, 150, rue Lafayette, Paris.

V.

Cannes, la ville des fleurs et des sports élégants, par Jean Cocteau. —

Ce ne sont pas les occasions d'entrer en rage qui manquent, mais tout de même, il ne faudrait pas nous provoquer, comme c'est le cas lorsque nous trouvons dans notre boîte aux lettres, une petite brochure de M. Jean Cocteau, imité, pour l'aspect extérieur, du programme imprimé à l'occasion de l'inauguration du Théâtre Pigalle. Mais, au fait, et, comme par hasard, c'est M. Cocteau qui déjà rédigea ce programme. Dans sa nouvelle plaquette, M. Cocteau ne s'en prend pas à Bijou-sur-Mer : sa conversion au catholicisme est trop récente pour qu'il n'ait pas de plus hautes ambitions que M. Paul Bourget et il en tient pour Cannes, qu'avec un bonheur d'expression tout à fait surprenant de sa part, il appelle « la ville des fleurs et des sports élégants ». On connaissait de M. Cocteau trois ouvrages, *Le Bœuf sur le toit*, *Le Grand Ecart* et *Les Enfants Terribles* qui sont des textes de publicité pour trois établissements de nuit — à moins que ce ne soit le contraire, mais M. Cocteau est bien le dernier homme à propos duquel puisse se poser la fameuse question touchant les origines de l'œuf ou de la poule.

En attendant les prochains travaux de M. Jean Cocteau sur les cigarettes Lucky-Strike, l'Urodonal, les briquets Dunhill et les Galeries Barbès, nous tenons à donner aux chefs de publicité des maisons qui voudraient s'adresser à lui, un échantillon de ce que M. Cocteau peut faire dans le genre :

« Amateurs de lumière, de tennis, de golf, de plongeon, de planking, de sauts et de courses, enrichissez votre sang, baignez-vous et boucanez-vous, gagnez le matin une santé inépuisable, car, le soir, il vous faudra faire face aux dépenses nerveuses de la musique et de la danse de gala ».

V.

SUZANNE HOUDEZ

52, RUE DU PEPIN
TELEPHONE 268,98

SES TABLES
SES COURONNES

SES FLEURS
SES VASES

L'Ame obscure, par Daniel Rops. —

Daniel-Rops est l'un des observateurs les plus avertis de la nouvelle « inquiétude » moderne. Dans un livre très documenté, et vivant, on pourrait dire saignant, *Notre Inquiétude*, il a caractérisé et défini, puis illustré par des exemples directs et authentiques, cette angoisse, ce désarroi, ce manque d'équilibre des hommes de sa génération. Angoisse, déséquilibre, qui semblent peu à peu disparaître aujourd'hui; une génération toute entière ne peut être sacrifiée une nouvelle fois. Elle semble se ressaisir. Cette inquiétude, l'auteur du livre que je viens de citer nous l'expose cette fois dans une œuvre personnelle, dans un roman large et touffu, trop touffu peut-être, mais où il se révèle avec des qualités maîtresses. *L'Ame obscure* est une bien sombre histoire, mais où l'on sent tant de vérité! Le héros de ce roman est un être d'une fierté qui confine à l'orgueil. Elevé dans un collège religieux, il perd la foi, ou plutôt il semble qu'il y renonce, comme il renoncera, par un sentiment plein en même temps de grandeur et de vanité, à l'espérance et à tout ce que la vie peut lui offrir pour faire ce que l'on appelle le bonheur. Il y a ici une analyse du subconscient, de la fatalité intérieure, qui ne manque pas de profondeur et de force. Ce premier roman est prometteur, et mieux que cela.

F. H.

Une femme qui tombe, film de H. Ozep. —

Il n'est pas inutile de signaler qu'on a présenté ce film en France sous le titre, de loin préférable: *La carte jaune*. C'est, à un point dont le cinéma a rarement offert l'exemple, l'œuvre d'un disciple: très visiblement H. Ozep a subi d'une manière définitive l'influence de Poudovkine et pour rien au monde, il n'oublierait de couper une scène dramatique par l'image d'une eau courante ou d'un arbre à l'horizon d'un champ. Mais à tout prendre, l'œuvre reste beaucoup plus sympathique que le *Cadavre vivant*. Une intrigue sans prétention et très directe, quelque maladresse encore dans la technique font de la *Carte jaune* un de ces films touchants et rugueux comme le cinéma russe en donne volontiers quand ses deux grands hommes, Eisenstein et Poudovkine, n'entrent pas en jeu. Par exemple (on ne voit pas très bien pourquoi) un passage est tout à fait saisissant: c'est une scène dans une maison de danses et de femmes. Le réalisateur est parvenu à donner une représentation vrai-

exposition
permanente

Beron - Th. Debains - Derain
- Ebiche - Fornari - Othon
Friesz - Hayden - Kisling
Modigliani - Richard Sa-
bouraud - Soutine - Utrillo.

zborowski
26, rue de seine, paris

Rose : fleurs naturelles

**52-52^A, rue de joncker (place Stéphanie)
bruxelles téléphone 268.34**

ment tragique du vide et de la médiocrité des existences de ces êtres, aussi bien les filles que leurs clients, simplement en leur faisant danser de vieilles danses, polkas et mazurkas, avec une correction bourgeoise. L'interprète principale du film, Anna Sten, montre à quelques reprises, un visage bouleversant.

D. M.

Sans commentaires. —

Fanny Hill, par Pierre Mac Orlan. —

Pour une putain, c'était une belle putain et qui n'a pas manqué d'attirer après les amants, les maîtres de l'amour et, après ceux-ci, les meilleurs inventeurs d'aventures de notre temps. Suite à l'essai bibliographique d'Appolinaire, voici sur Fanny Hill, femme de plaisir, un petit roman de Pierre Mac Orlan, plein de fantaisies historiques et d'agréables déformations. (Ed. Trémois, Paris.)

Les confessions de Dan Yack, par Blaise Cendrars. —

Une admirable histoire sentimentale, racontée avec un accent à la fois dur et poétique, appelle assez inutilement à son secours un dictaphone, une grosse Studebaker et quelques autres ustensiles modernes. (Ed. Au Sans Pareil, Paris.)

Vertes demeures, par W. H. Hudson. —

L'art de ne pas savoir fabriquer un roman, fait de ce livre un récit fantastique, où les mâles souvenirs d'un intrépide coureur de bois se mêlent à d'enfantines inventions romanesques. (Ed. Librairie Plon, Paris.)

Œil et photo, par Franz Roh et Jan Tschichold. —

Il serait trop commode de s'acquitter par quelques lignes d'un ouvrage



comme celui-ci dont il y a beaucoup à dire. Quoiqu'on pense de la photographie, des intentions subversives qu'elle est capable d'exprimer, il est impossible de ne pas suivre passionnément les formes qu'elle revêt aujourd'hui. Les noms des quelques hommes qui l'utilisent à ces fins sont réunis au sommaire d'*Œil et photo*, ainsi qu'un choix de clichés qui sont mieux qu'un témoignage ou qu'une promesse. (Ed. Akademischer Verlag, dr. Fritz Wedekind et Co. Stuttgart.)

Pont-Egaré, par Pierre Véry. —

Aimez-vous le fantastique villageois? Cette question de principe résolue par l'affirmative, vous aurez quelque plaisir à parcourir ces croquis où l'invention du détail est parfois aussi plaisante que dans les dessins d'Ensor. (Ed. N. R. F. Paris.)

Toi que j'ai tant aimée, par Henri Jeanson. —

Curieux homme que M. Henri Jeanson. Toujours en colère et ne ménageant personne. Et sa colère se manifeste pour d'excellentes raisons, souvent. Ceci vaut qu'on en tienne compte et M. Jeanson pouvait, dès lors, écrire des pièces médiocres. Mais voilà, ses pièces sont parfaites : *Toi que j'ai tant aimée*, par exemple, et, aussi *Amis comme avant*. (Ed. N. R. F. Paris.)

Flaques de verre, par Pierre Reverdy. —

Il ne faut pas être bien malin pour dire, après l'avoir entendu maintes fois, que M. Pierre Reverdy est un grand poète. Il le fut, et magnifiquement, mais l'habitude de *faire des poèmes* est néfaste à l'homme qui cherche à se vêtir de l'idée catholique par crainte des rigueurs de la vie actuelle. (Ed. N. R. F. Paris.)

Zig-Zag, par Marc Bernard. —

Dans un journal réactionnaire qui s'appelle *Monde*, M. Marc Bernard a toujours un petit mot à dire sur la littérature révolutionnaire, et sur l'autre, d'ailleurs. Et comme vue critique, ça tient le milieu entre Jean Fayard et Henri Béraud. Pour ce qui est de *Zig-Zag*, il ne faudra pas longtemps avant qu'on reconnaisse que c'est là le chef-d'œuvre de l'école populiste, tant l'ouvrage est mal écrit et procède de l'esprit petit bourgeois dans toute sa magnificence. (Ed. N. R. F. Paris.)

TISSUS POUR HAUTE COUTURE

OLRÉ

277, rue Saint-Honoré, PARIS

La révolte des pêcheurs, par Anna Seghers. —

Une action sobre, pathétique et vigoureuse, dominée d'un bout à l'autre par la volonté de phrases incisives et violentes et de descriptions retenues et explosives. Des lueurs et des effets « à la manière du cuirassé Potemkine » tournoient à travers les pages de ce livre, que des préoccupations volontairement dramatiques placent pourtant dans un lieu et un temps qui nous paraissent comme appartenant à une actualité qui aurait vieilli. Il faut savoir que depuis quelques années, de Douarnenez à Ostende, les équipages des chalutiers rouges (les meilleurs) chantent cette belle chanson révolutionnaire qui ne veut pas mourir: « A bas les capitalistes », sans crainte de représailles et accompagnés à l'accordéon par les capitaines eux-mêmes. (Ce livre qui a remporté le Prix Kleist 1928 en Allemagne, vient d'être traduit en français et en néerlandais. C'est dans l'excellente version néerlandaise, due à notre collaborateur Nico Rost, que nous avons eu l'occasion de le lire.)

Nous autres, par E. Zamiatine. —

A lire, pour savoir à quel point vous serez embêtés si jamais un régime social vous prouve le bonheur. (Ed. N. R. F. Paris.)

L'ami manqué, par Mélot du Dy. —

A l'occasion du centenaire de l'indépendance belge, on présente le livre d'un écrivain belge... indépendant. C'est la prière d'insérer qui le dit, Mélot. (Ed. Au Sans Pareil, Paris.)

Le gentleman, par Edgar Wallace. —

Les héros de Wallace sont des types tellement bien qu'ils ont toujours deux complices; l'un fait le valet de chambre et l'autre le chauffeur. Ce qui prouve qu'une bonne éducation sert toujours à quelque chose, même dans la carrière divertissante de cambrioleur. (Ed. Gallimard, Paris.)

« Des rues et des carrefours ». —

A la suite de divers échanges de lettres M. Paul Fierens a donné sa démission de collaborateur à « Variétés ». En effet, sa chronique parue

A

ASCHER
achète très **CHER**
ne vend pas **ASCHER**

Objets nègres - Tableaux modernes
Spécialité d'encadrements de tableaux modernes
133, Boulevard Montparnasse - PARIS (VI^e)

Peintures de :

Renoir, Utrillo, Bosshard, Modigliani, Eugène Zak, Derain, Raoul Dufy, Marc Chagall, de la Serna, Marc Sterling, etc.

Sculptures de :

Despiau et Gargallo.

Galerie
Z a k
14, rue de l'abbaye
(pl. saint-germain-
des-prés). Paris

dans le numéro de décembre de notre revue avait fait éclater des divergences d'opinion qui existaient entre lui et nous. D'autre part, nous tenons à ce que toute équivoque soit dorénavant dissipée quant au dessein qui est le nôtre et l'esprit dans lequel nous tenons à le réaliser.

« Puissance du marchand ». —

Monsieur le Directeur de « Variétés »,
11, avenue du Congo, Bruxelles.

Paris, le 19 décembre 1929.

Monsieur,

Quel est donc l'illustre inconnu qui signe Pierre Courthion et qui a pondu l'article, aussi stupide que grossier, intitulé *Puissance du Marchand*, paru dans le numéro du 15 novembre de *Variétés*, ce qui lui vaut, aujourd'hui, l'honneur d'être relevé?

Sa charge à fond contre les marchands de tableaux, surtout ceux qui ont fait preuve d'audace et de compétence, dissimule mal le dépit révélé par sa propre déclaration: « le critique ne compte pas ».

Evidemment, quand le critique est nul et prétentieux, il ne compte pas. C'est le seul point sur lequel je sois entièrement d'accord avec le sieur Courthion.

Quant à ses remarques personnelles, sous forme d'inventions aussi reptiliennes que saugrenues, recueillies sans doute dans certain égout ou chez quelque imposteur, je lui serai obligé de me les adresser, non de l'autre côté de la frontière et dans une revue, mais à Paris, face à face, en chair et en os.

Critiquer l'œuvre ou l'action des individus, c'est prendre part à la noble lutte des idées. Mais le critique qui se permet des remarques personnelles, délibérément injurieuses, diminue l'intérêt et porte atteinte

Galerie V. de Margouliès & L. Schotte

Paris (IX^e) 27, rue Saint-Georges Tél. Trudaine 66-44

Tableaux
Modernes

Œuvres de Bombois, Chagall, Derain, Jean Dufy, Raoul Dufy, Maurice Esnault, Gen-Paul, Kisling, Laprade, Marquet, Picasso, Rouault, Utrillo, Vivin, Vlaminck.

à la noblesse de sa mission. Il risque ainsi de se voir mettre le nez dans ses ordures, en même temps qu'il s'expose à un sévère châtement.

D'autre part, en professant un antisémitisme outrageusement démodé, le nommé Courthion se range en bien mauvaise compagnie — asinus asinum fricat — car il n'y a plus, aujourd'hui, que les ânes, les requins et les maquereaux qui soient antisémites.

Certain que vous pratiquez le « fair play » et qu'ayant, par conséquent, publié l'attaque, vous agirez de même pour la réponse, sans qu'il me soit nécessaire d'invoquer des droits quelconques, je vous prie de vouloir bien insérer cette lettre en lieu et place de l'article qui l'a motivée.

Et vous prie également, Monsieur, d'agréer mes sentiments très distingués.

Léonce Rosenberg.

Mon cher ami,

Merci de m'avoir communiqué la lettre de M. Léonce Rosenberg, lequel est bien plaisant de se mettre si fort en colère: il tombe comme un diable rouge dans ma *Boîte à surprise*.

M. Léonce Rosenberg a eu la fatuité de se reconnaître dans un des personnages fictifs de mon étude, intitulée *Puissance du Marchand*. Il a pensé que, l'ayant trouvé intéressant, j'avais entrepris de faire son portrait.

Mais il n'oublie qu'une chose: c'est que je ne le connais pas plus qu'il ne me connaît.

GALERIE DANTHON

29, Rue La Boétie, Paris

ŒUVRES DE :

RENOIR - MONET - PISSARO - GUILLAUMIN

RAOUL DUFY - CHAGALL - JEAN CROTTI

SCULPTURES DE RODIN ET DE BOURDELLE

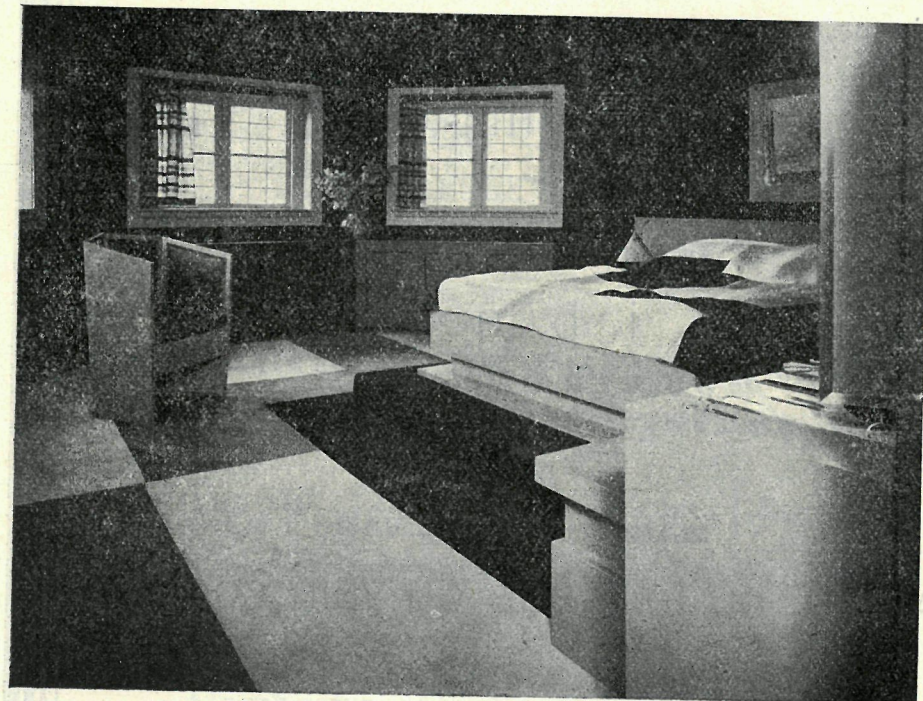
Avant de lui faire l'honneur d'une réponse, je demande à M. Léonce Rosenberg où il a pu lire son nom dans les lignes qui ont provoqué sa fureur.

Que voulez-vous, cher ami, il y a, aujourd'hui encore, des mégalomanes qui se reconnaissent partout, dans les films, les disques, les peintures et les livres.

Je vous serre amicalement la main.

Pierre Courthion,
39ter, rue des Plantes, Paris 14^e.

P.-S. — Quant à mon antisémitisme, vous savez que je compte plusieurs amis juifs auxquels je porte toute mon estime.



chambre à coucher
éditée par "l'intérieur moderne",
17, rue d'arenberg, bruxelles
téléphone : 149.87

arch. e. a. van tonderen

viennent de paraître quatre romans

BLAISE CENDRARS

Les Confessions de Dan Yack **12 fr.**

DU MÊME AUTEUR :

Le Plan de l'Aiguille. . . 12 fr.

Anthologie nègre . . . 20 fr.

Petits contes nègres pour
les Enfants des Blancs . 150 fr.

L'Eubage . . . 40 fr.

19 Poèmes élastiques . . 8 fr.

MÉLOT DU DY

L'Ami manqué **12 fr.**

JEAN DE LA GRÈZE

L i b e r a **12 fr.**

DU MÊME AUTEUR :

Claire, au bord de la nuit. 12 fr.

MARC YOURCENAR

Alexis, ou le Traité du vain combat
10 fr.

**ce sont des productions
du sans pareil**

Théâtre de 10 heures à Bruxelles

Du 24 au 30 janvier :

LE ROBOT
L'HOMME MÉCANIQUE

A partir du 31 janvier :

Gaston Palmer
LE CÉLÈBRE JONGLEUR

**ATTRACTIONS DE PREMIER ORDRE
et toutes les semaines :**

Les 10 Extraordinary Flower Stars

Le Jazz-symphonique de Florendas

L e J a z z L é o - P o l l

L'orchestre argentin de Juan Mordrez
et son chanteur Belfranc



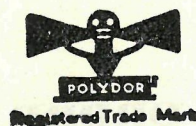
LE
PLUS GRAND CHOIX
DE DISQUES DE TOUS
GENRES

LA GAMME
LA PLUS PARFAITE
DES PLUS RECENTS
MODELES

GRAMOPHONES & DISQUES "La Voix de son Maître,"

LA MARQUE LA MIEUX CONNUE DU MONDE ENTIER
BRUXELLES

14, GALERIE DU ROI 171, B^d M. LEMONNIER



Les Disques

"polydor"

le record de la qualité

Disques Brunswick
les meilleurs pour la danse



Edm. VERHULPEN, 35, Rue Van Artevelde, BRUXELLES

PIPPERMINT



Exigex un
GET!

Liqueur
Tonique et Digestive
PUR SUCRE

LA REINE DES CRÈMES
DE MENTHE

Etendu d'Eau le PIPPERMINT
est le Meilleur des Rafraichissements

MAISON FONDÉE EN 1796 - GET FRÈRES-REVEL (N^o Garonne)

GET frères

à REVEL (H. - G.)

(Maison fondée en 1796)

Inventeurs du Peppermint

Demandez leurs liqueurs
extra-fines

ANISETTE EAUX - DE - NOIX

CRÈME DE CACAO

CHERRY-BRANDY TRIPLE-SEC

Préparées suivant les vieilles traditions

Un
très beau volume
125 francs
français

CHAMPIGNY

Editions
Robert DENOEL
60, av. La Bourdonnais
Paris VII^e

LE GRAND VENT

précédé de
ESSAI SENTIMENTAL SUR LA CHANSON POPULAIRE
par Pierre MAC ORLAN
avec la musique et trente compositions

de
BÉATRICE APPIA

Un vol. in-4^o cour. de 128 pp., imprimé en deux couleurs par DUCROS et COLAS
Quatorze gouaches en pleine page, reproduites par D. JACOMET

Tirage : 30 exemplaires sur Madagascar.
1020 exemplaires sur Vélin.

Des
CHANSONS

Ces chansons, tout imprégnées de l'air du large,
placent CHAMPIGNY au premier rang des
poètes d'inspirations populaires.

Des
IMAGES

CLOSE - UP

travaille à rendre les films meilleurs

La seule revue internationale et indépendante qui traite du cinéma exclusivement au point de vue artistique.
Abondamment illustrée, contient des reproductions des meilleurs films.

Révéle et analyse la théorie esthétique du film.

Ses correspondants vous tiennent au courant de ce qui se fait de neuf dans le monde entier.

Texte anglais et français.

ÉDITEUR : POOL

Riant Château

Territet - Suisse

Numéro spécimen sur demande.
Abonnement postal 20 belgas l'an.

SELECTION

Directeur : CHRONIQUE Secrétaire de rédaction :
André de Ridder DE LA VIE ARTISTIQUE Georges Marlier

Sélection publie chaque année **10 Cahiers**

Chacun de ces cahiers forme une monographie consacrée à l'un des principaux artistes de ce temps. Ces cahiers comportent 64 à 152 pages, dont 32 à 88 reproductions.

CAHIERS PARUS :

RAOUL DUFY (32 reproductions)	GUSTAVE DE SMET (68 reproductions)
EDGARD TYTGAT (80 reproductions)	OSSIP ZADKINE (48 reproductions)
MARC CHAGALL (88 reproductions)	FERNAND LEGER (32 reproductions)
LOUIS MARCOUSSIS (48 reproductions)	G. DE CHIRICO (52 reproductions)
M. GROMAIRE (32 reproductions)	

En préparation :

FLORIS JESPERS	GARGALLO	PICASSO
JEAN LURÇAT	CONSTANT PERMEKE	JOAN MIRO
G. VAN DE WOESTIJNE	MAX ERNST	CRETEN-GEORGES
F. VAN DEN BERGHE	OSCAR JESPERS	RENÉ MAGRITTE
HEINRICH CAMPENDONK	ANDRÉ LHOTE	HUBERT MALFAIT
PAUL KLEE	AUGUSTE MAMBOUR	VALENTINE PRAX, ETC.
LIPCHITZ		

Abonnement (10 cahiers). { Belgique 75 francs.
Etranger 20 belgas.
Prix du cahier { Belgique 10 francs.
Etranger 3 belgas.

Éditions Sélection
126, Avenue Charles De Preter
ANVERS

DOCUMENTS

Archéologie - Beaux-Arts - Ethnographie

Variétés

Magazine illustré paraissant

DIX FOIS PAR AN

La publication la plus typique du temps présent
comme l'Encyclopédie l'était du XVII^e siècle.

UNE FORMULE NOUVELLE, UNE REVUE VIVANTE
LA SEULE ACTUELLE

56 pages in-4°, dont la moitié de reproduction.

REDACTION & ADMINISTRATION:

PARIS — 106, Boulevard Saint-Germain (VI^e)

Téléphone : Danton 48-59. — Chèques postaux: 1334-55.

CONDITIONS D'ABONNEMENT (Un an, dix numéros)

FRANCE : 120 fr. (le n° : 15 fr.). — BELGIQUE : 130 fr. (le n° : 16 fr.).

ETRANGER : Demi-tarif : 150 fr. (le n° : 18 fr.).

ETRANGER : Plein tarif : 180 fr. (le n° : 20 fr.).

ERNESTINE

ou

LA NAISSANCE DE L'AMOUR

C'est le titre d'un livre de
STENDHAL

ILLUSTRÉ PAR
SACHA KLERX

IMPRIMÉ et EDITÉ PAR
A.A.M. STOLS

13, Montagne aux Herbes Potagères
BRUXELLES

et
60-62, rue François I^{er}
PARIS (VIII^e)

Ce texte peu connu est un supplément à
"De l'Amour"

Prix : 75 francs français
Sur japon, avec double suite : 150 frs fr.

ÉDITIONS M.-P. TRÉMOIS

Pour paraître avant fin février 1930.

En souscription.

Francis Carco

LE ROMAN DE FRANÇOIS VILLON

Un volume in-8° de 250 pages, format et présentation de notre
édition de l'Ariel, d'André Maurois, imprimé par Coulouma.
Nombreuses reproductions d'après des documents de l'époque
et des éditions anciennes.

TEXTE REMANIÉ ET DÉFINITIF

400 exemplaires sur arches	280 fr.
20 exemplaires sur japon	800 fr.

43. AVENUE RAPP, PARIS (VII^e)

		Fr.	Fr.
ARAGON —	<i>La Grande Gaité</i>	100.—	»
	<i>La Chasse au Snark</i>	200.—	»
	<i>Feu de joie</i>	10.—	»
	<i>Anicet ou le Panorama</i>	35.—	12.—
	<i>Les Aventures de Télémaque</i>	35.—	»
	<i>Le Libertinage</i>	35.—	12.—
	<i>Le Paysan de Paris</i>	40.—	12.—
	<i>Le Mouvement Perpétuel</i>	110.—	»
	<i>Traité du Style</i>	35.—	12.—
BRETON. —	<i>Clair de Terre</i>	80.—	»
	<i>Les Pas Perdus</i>	»	12.—
	<i>Légitime Défense</i>	»	3.—
	<i>Les Champs magnétiques</i>	80.—	25.—
	<i>Introduction au Discours sur le peu</i> <i>de réalité</i>	80.—	»
	<i>Le Surréalisme et la Peinture</i>	65.—	»
	<i>Nadja</i>	40.—	13.50
	<i>Au grand jour. (Manifeste collectif)</i>	»	3.—
	<i>Manifeste du Surréalisme</i>	»	13.50
ELUARD. —	<i>Les Animaux et leurs Hommes</i>	15.—	»
	<i>Les Nécessités de la Vie</i>	10.—	»
	<i>Répétitions</i>	25.—	»
	<i>Mourir de ne pas mourir</i>	30.—	»
	<i>Capitale de la Douleur</i>	30.—	12.—
	<i>Les Dessous d'une vie</i>	20.—	»
	<i>L'Amour, la Poésie</i>	30.—	12.—
ERNST. —	<i>La Femme 100 têtes</i>	100.—	45.—
DESNOS. —	<i>Deuil pour deuil</i>	25.—	»
	<i>La Liberté ou l'Amour</i>	40.—	»
PÉRET. —	<i>Le Grand Jeu</i>	175.—	»
	<i>Il était une Boulangère</i>	15.—	»
	<i>Et les seins mouraient</i>	15.—	»
VACHÉ. —	<i>Lettres de Guerre</i>	10.—	»
		Edition origi- nale numérotée	Edition ordinaire
	<i>La Révolution Surréaliste :</i>		
	N ^{os} 1, 2, 6, 7, 8, 9, 10, 11		10.—
	N ^o 12 (décembre 1929).		20.—
VARIÉTÉS. —	<i>N^o Spécial sur le Surréalisme</i>		20.—

LIBRAIRIE JOSE CORTI
art et littérature d'avant-garde
PARIS, 6, rue de Clichy, (IX^e)

LA REVUE DU CINEMA

ROBERT ARON, directeur

JEAN GEORGE AURIOL, rédacteur en chef

Au Sommaire du Numéro de Février : LES FILMS CHIRURGICAUX par PAUL SABON LE 8^{me} JOUR DE LA SEMAINE

Scénario de G. RIBEMONT-DESSAIGNES

LA PROPHETESSE D'HOLLYWOOD
MES DEBUTS, par ADOLF ZUKOR
LAUREL & HARDY, par LOUIS CHAVANCE

et des chroniques nouvelles : **LE COURRIER D'HOLLYWOOD**,
LE CINEMA ET LA LOI, **LES DISQUES DE CINEMA**
LE CINEMA ET LES MŒURS
par JEAN GEORGE AURIOL et BERNARD BRUNIOUS

et la collaboration régulière de MICHEL J. ARNAUD, J. BOUISSOUNOUSE,
LOUIS BUNUEL, LOUIS CHAVANCE, HENRI CHOMETTE, RENÉ CLAIR,
ROBERT DESNOS, S. M. EISENSTEIN, PAUL GILSON, AMABLE JAMESON,
R. DE LAFFOREST, DENIS MARION, ANDRÉ R. MAUGÉ, LARS C. MOEN,
F. W. MURNAU, G. W. PABST, H. A. POTAMKIN, VSEVOLOD POUDOV-
KINE, MAN RAY, ANDRÉ SAUVAGE, KING VIDOR, PIERRE VILLOTEAU.

La Revue des Films. La Revue des Revues. La Revue des Programmes
Les ACTUALITÉS et 50 photographies ou images extraites de films.

FRANCE	72 fr.	un an	40 fr.	Six	Le N ^o :
UNION POSTALE ...	84 fr.		50 fr.	mois	7 fr. 50
AUTRES PAYS... ..	90 fr.		56 fr.		
		PARIS			
		LIBRAIRIE GALLIMARD			
		<i>nrf</i>			
			3, Rue de Grenelle, VI ^e		

LOUIS MANTEAU

62, Boulevard de Waterloo — BRUXELLES
Téléphone 275,46

■
TABLEAUX DE MAÎTRES de l'école flamande
du XV^e au XVIII^e siècle.

L'ÉCOLE BELGE : H. De Braeckelee, Ch. Degroux,
Jos. Stevens, G. Vogels, C. Meunier, X. Mellery, J. Smits, etc,

LA JEUNE PEINTURE : James Ensor, Constant
Permeke, Floris Jaspers, F. Schirren, etc...
Braque, Modigliani, Juan Gris, Dufresne, Raoul Dufy, Utrillo,
Vlaminck, Per Krogh, Valentine Prax, Zadkine, Laglenne,
Mintchine, etc...

ACHAT DE COLLECTIONS

LE CADRE

S. A.

ATELIERS : 29, RUE DES DEUX-ÉGLISES - Tél. 353.07

BRUXELLES

GALERIE D'EXPOSITION :
5, RUE RAVENSTEIN (PALAIS DES
BEAUX-ARTS)

ALICE MANTEAU

2, rue Jacques Callot
et 42, rue Mazarine
PARIS VI^e

TABLEAUX ANCIENS & MODERNES

LES CLICHÉS DE
"VARIÉTÉS" SONT
EXECUTÉS PAR LES
PHOTOGRAVEURS.

Van Damme & Cie

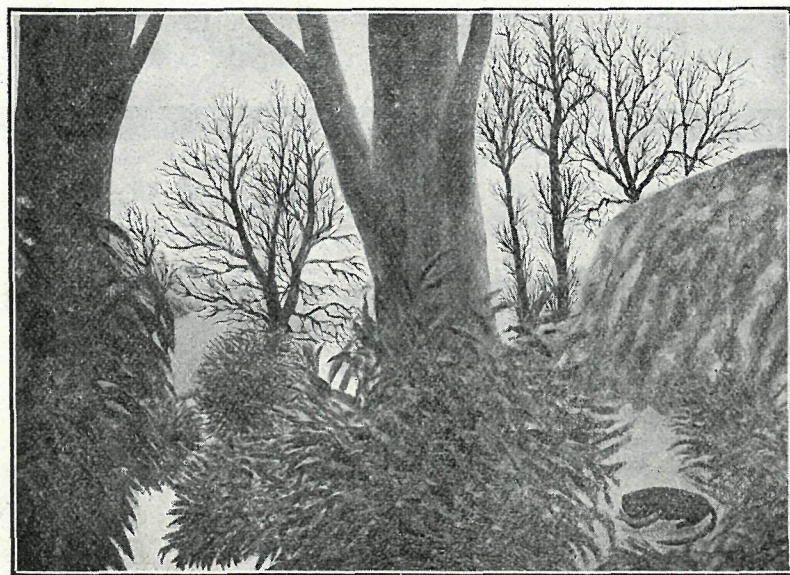
33, RUE DE NANCY

TÉL. : 110,72

BRUXELLES

Galerie Jeanne Bucher

5, RUE DU CHERCHE-MIDI — PARIS



Peinture de Bauchant

OEuvres de : A. BAUCHANT — BRIGNONI —
CAMPIGLI — JUAN GRIS — JEAN HUGO —
LAPICQUE — FERNAND LEGER — JEAN
LURÇAT — MARCOUSSIS — PICASSO

Sculptures de : JACQUES LIPCHITZ

EDITIONS DE GRAVURES MODERNES

GALERIE PIERRE

PIERRE LOEB, DIRECTEUR
TABLEAUX

2 RUE DES BEAUX ARTS — PARIS. VI^e

(ANGLE DE LA RUE DE SEINE)

TÉLÉPH : LITTRÉ 39-87 ... R.C. SEINE 382.130

Braque
Gerain
Raoul Dufy
Pascin
Picasso
La Fresnaye
Joan Miró
Léger
Modigliani
Matisse
Utrillo
Bérard
Tchelitchev

LE CENTAURE

62, AVENUE LOUISE - BRUXELLES

TÉLÉPHONE 888.68



GALERIE D'ART CONTEMPORAIN

EXPOSITIONS :

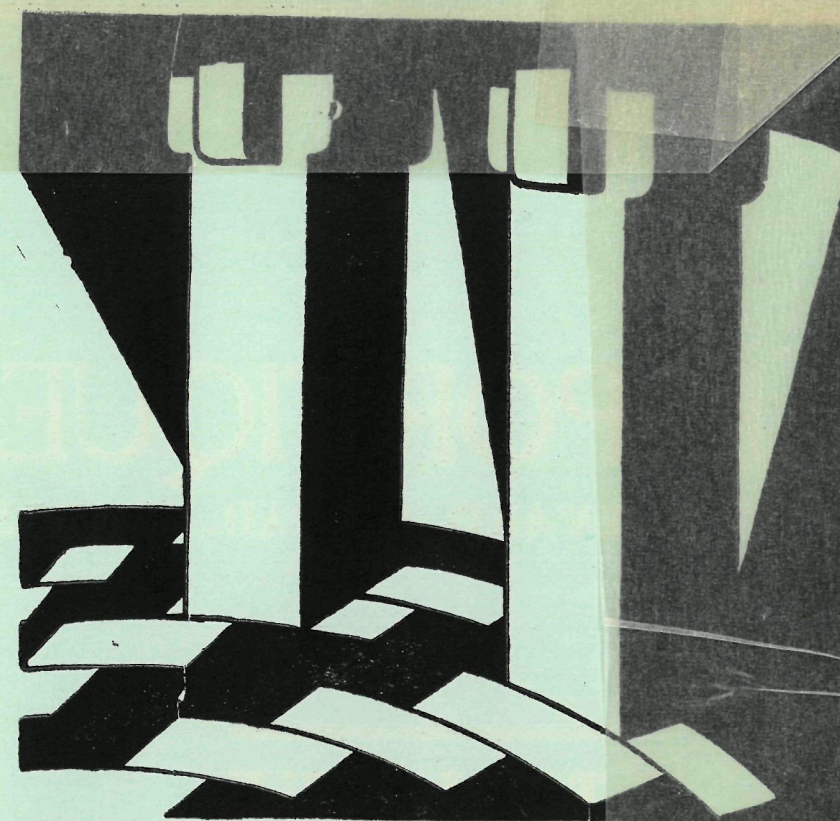
du 18 janvier au 5 février

VLAMINCK

du 8 février au 26 février

CRETEN GEORGES

Chronique Artistique "LE CENTAURE",
paraissant chaque mois, d'octobre à juillet
10 numéros par an — Abonnement 40 frs.
Etranger 10 belgas



Pirard

**ensembles
tableaux**

30, rue saucy

vervière

LE PORTIQUE

99, BOULEVARD RASPAIL, PARIS

TABLEAUX
MODERNES
DE CHOIX

Imp. des Anc. Etabl. Ang. Pavres, S. A.,
59, avenue Fonsny, Bruxelles (Belgique).